

5
JEAN TOUSSEUL

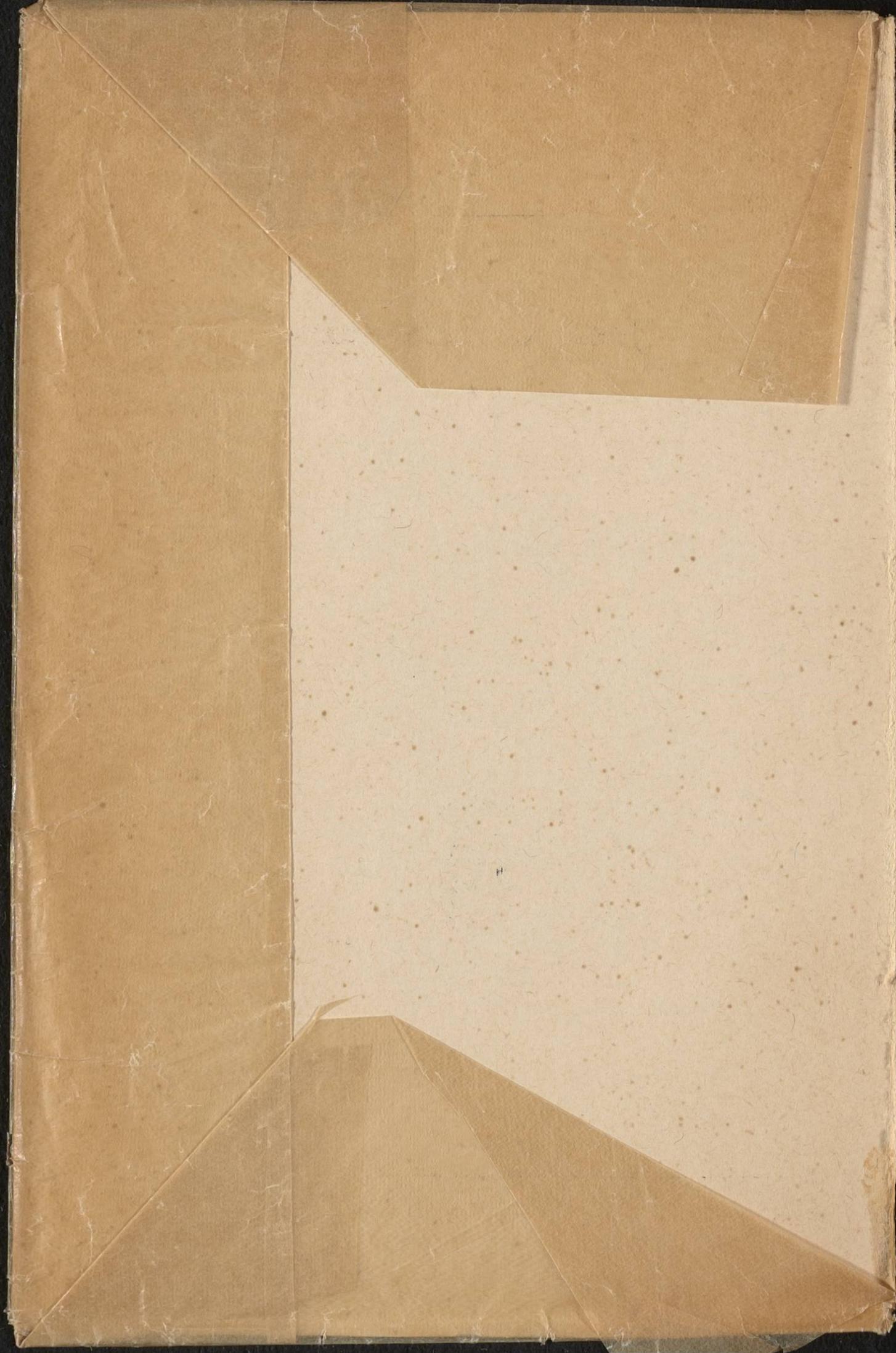
Jean Clarambaux 36

V

Le Testament



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE
20, AVENUE JEAN VOLDERS - BRUXELLES

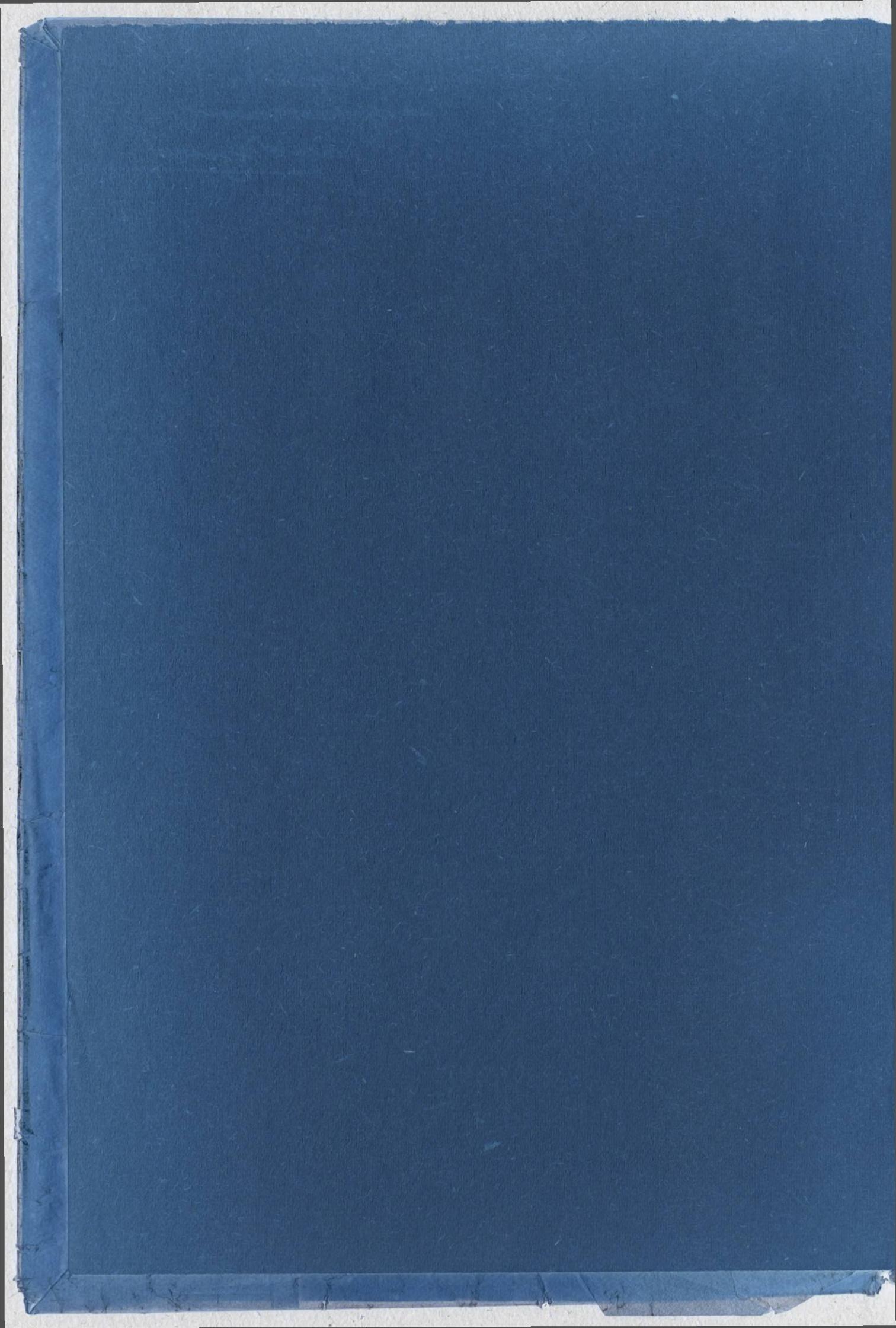




ML

A

8993



à Marthe et à Raymond Hirs,
un affectueux souvenir,
Jean Fousseul

Le Testament

Imprimé en Belgique,

DU MEME AUTEUR

- La Parabole du Franciscain
(*La Renaissance du Livre, Bruxelles*). 1928.
- La Veilleuse (*Les Editions Rieder, Paris*). 1929.
- Au Bord de l'Eau (*id.*). 1932.
- Le Passé
(*Les Editions de Belgique, Bruxelles*). 1933.
- La Mouette (*id.*). 1933.
- Humbles Visages. Bois gravés de Claire Pâques
(*Les Editions Lumière, Anvers*). 1933.
- Les Oiseaux de Passage
(*Les Editions de Belgique, Bruxelles*). 1934.
- Le Masque de Tulle (*id.*). 1935.
- La Croix sur la Bure (*id.*). 1935.
- Lutins. Bois gravés de Claire Pâques (*id.*). 1935.

Jean Clarambaux :

1. Le Village Gris
(*Les Editions Rieder, Paris*). 1927.
2. Le Retour (*id.*). 1930.
3. L'Eclaircie (*id.*). 1931.
4. La Rafale
(*Les Editions de Belgique, Bruxelles*). 1933.

Jean TOUSSEUL

Jean Clarambaux

V

Le Testament



LES EDITIONS DE BELGIQUE

Max. MENTION, directeur

20, Avenue Jean Volders

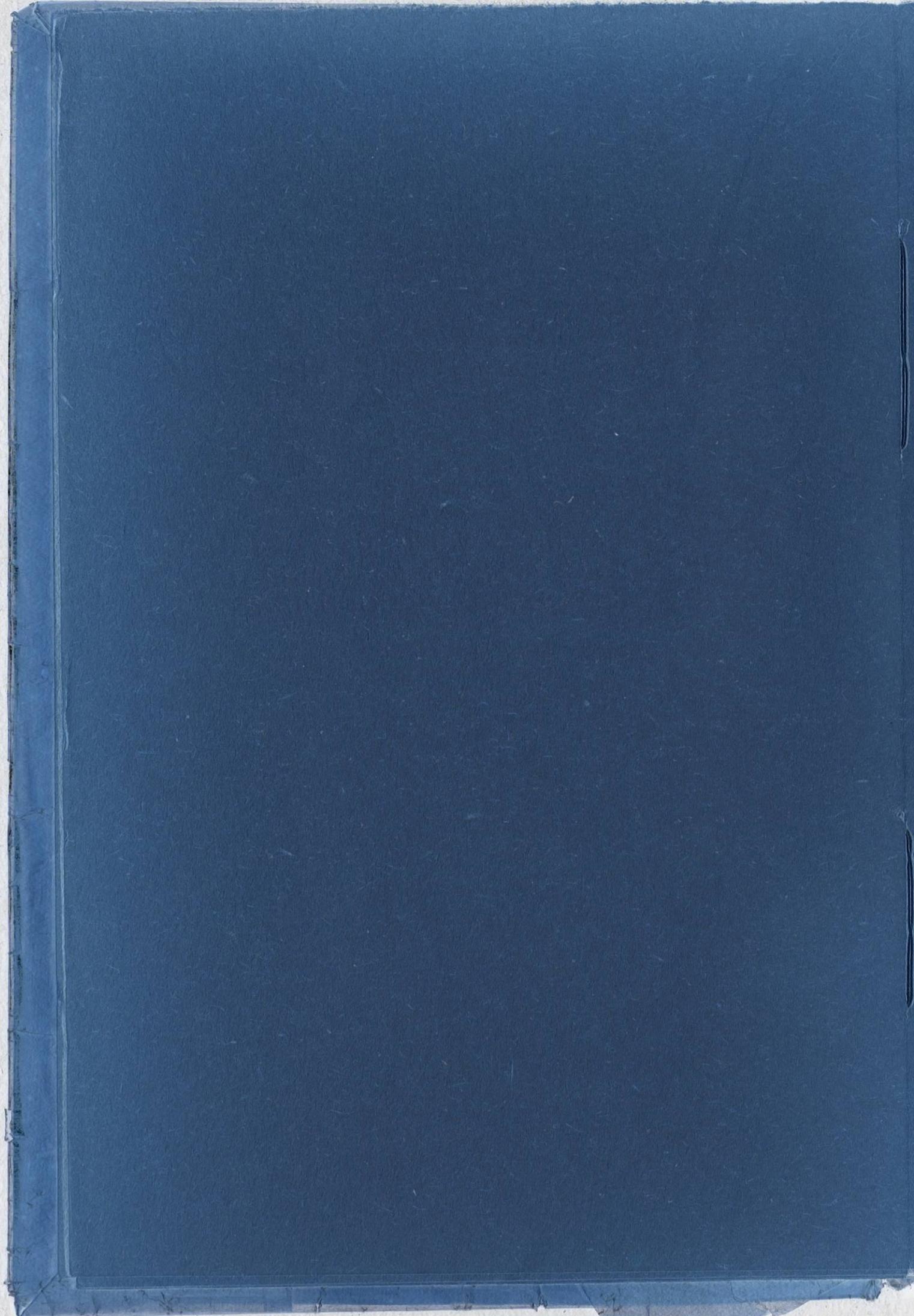
BRUXELLES

1936

*Il a été tiré de cet ouvrage trente exemplaires
sur papier Japon, numérotés de 1 à 30.*

Copyright by Les Editions de Belgique (1936). Tous droits
d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour
tous pays.

*à MM. Paul BRIEN, Barry CERF,
Freddy LEJEUNE, Jean SIMAR et
Benjamin Mather WOODBRIDGE.*



AVERTISSEMENT

Voici le dernier tome de Jean CLARAMBAUX. Nous avons écrit plusieurs chapitres d'un autre volume. Il racontait les aventures de notre héros qui se perdait dans les foules. Celles-ci étaient à la fois émouvantes et décevantes : pardonnables. Mais parmi elles se glissaient des silhouettes équivoques et nous constatâmes bientôt que nous rédigeons un pamphlet, que suivraient deux autres pamphlets. Or nous avons passé l'âge où l'on écrit des satires. Nous retirâmes notre héros des agitations temporelles et le plaçâmes devant l'éternel, c'est-à-dire devant lui-même : devant sa fin.

Puisqu'on a dit souvent, depuis la publication du VILLAGE GRIS, que JEAN CLARAMBAUX était une autobiographie, nous avouons que la vie de notre héros et la nôtre furent parfois parallèles, pour nous exprimer de la sorte, mais nous affirmons qu'elles ne se rejoignirent jamais, sauf peut-être aux jours d'incertitude spirituelle et matérielle. Nous voulûmes finalement que notre héros fût plus heureux que nous. Il a découvert la sagesse et le pain quotidien : nous sommes toujours, déjà vieillissant, à la recherche de l'une et de l'autre.

J. T.

I

Une triste journée sans soleil. La brume s'amoncelait sur le jardin maussade et trempé, et les moineaux transis digéraient silencieusement leur pâtée matinale sur le prunier. Un rouge-queue, grelottant comme une lanterne pourpre au vent, un rouge-queue échenillait les choux; un pouillot, gnome pâle perdu dans un poirier trapu, inspectait mélancoliquement toute l'étendue du courtil et un pinson becquetait des pelures de pommes au pied de la haie. La fenêtre s'obscurcissait sous l'haleine du brouillard. Les Chantelier étaient allés au cimetière : il y avait onze années, jour pour jour, que leur morte y reposait. La maison vide et muette semblait sommeiller sur la colline jusqu'où l'humidité vaporeuse de l'ancien marais était montée. Jean Clarambaux s'assoupissait dans un rêve. Un lointain cimetière, une demi-douzaine de tombes chères : sa mère, de vieux voisins dont il avait déjà oublié les visages. Ce n'était pas les dernières images de leur vie commune que

l'homme se rappelait, ni les années de la guerre, ni sa secrète adolescence, mais la radieuse enfance d'un petit garçon qui s'en allait à la conquête du monde sans quitter un étroit village gris du bord de l'eau.

Des jours sauvages avaient saccagé la vie du jeune maître d'école, puis des années de mortelle incertitude l'avaient ballotté dans la folle rumeur des villes. Mais rien n'avait altéré la fraîcheur des visions de son enfance. Les images se succédaient, sans fin et sans nombre, aussi claires qu'au commencement. En cette matinée pluvieuse de septembre, quelques pures silhouettes d'adolescentes venaient se pencher sur ses souvenirs. Sa mère était là, elle aussi, omniprésente d'ailleurs, pareille à une sainte de vitrail, visage vermeil, gestes craintifs et lourds de tendresse, voix si lente et si douce que le petit garçon l'imitait autrefois pour prier, car il croyait qu'on ne pouvait prier autrement. Il avait eu encore un vieil ami, un sage, à la figure pure comme un masque de marbre et de qui le regard était si grave qu'on eût dit que toutes les déceptions des hommes s'y étaient réfugiées. D'autres silhouettes aimées se pressaient dans la chambre, aussi nettes que d'anciennes statues de bois et qui semblaient venir du fond des âges.

Tout ce monde dormait là-bas sous la terre trempée par la pluie. Jean Claramboux ne songeait pas à visiter leur cimetière lointain.

Malade depuis deux mois, il ne quittait pas le village brabançon où il avait cherché le repos et le silence. Du reste, les images sacrées de ses morts gardaient toute leur pureté dans ses souvenirs. Un voyage l'eût altérée, car la disparition de ces êtres bien-aimés avait défiguré le village et une nouvelle route s'était débarrassée des vieilles maisons où vivaient les fées de l'enfance. Tout était pour le mieux : les murs avaient rejoint les gens, la belle histoire était finie et lui seul se la rappelait encore. A sa mort s'éteindrait le rayonnement de l'âme de ce hameau encadré de sureaux. Au fond, pour Jean Claramboux, il n'y avait plus désormais de vraie chaleur que dans le souvenir et il croyait que toutes ces générations de défunts oubliés, anonymes, serrés les uns contre les autres dans les étroits cimetières du Namurois, que tous ces défunts devaient avoir bien chaud malgré la pluie de cette fin d'été. Il était vraiment l'unique survivant d'une histoire mélancolique qui s'était déroulée, vingt ans plus tôt, là-bas, vers l'est. Une auto l'eût reconduit en une heure dans son pays. Mais il se sentait perdu

à l'autre bout de la terre. Il n'avait plus la moindre attache au monde et si l'écriture des rares lettres qu'on lui envoyait encore ne lui était pas familière, il ne les lisait pas.

Depuis son accident, c'est-à-dire depuis qu'une après-midi au parlement, au beau milieu de son discours, il avait gardé la bouche ouverte, gratté son pupitre comme pour en faire sortir les mots qui devaient combler le trou de sa pensée et qu'il était tombé à la renverse en poussant un cri d'enfant blessé, depuis ce jour-là, il avait vécu comme un automate, dans une sorte d'hébétude, obéissant craintivement au médecin qui, après lui avoir imposé une semaine confuse de clinique, l'emmena à la campagne chez des hôtes inconnus. Dans sa nouvelle demeure, effacé, timide, peureux, dormant le jour, veillant la nuit, ou trépidant durant une heure et somnolant l'heure d'après, il avait pris des mains de ses logeurs une espèce de bouillon qui, au bout de quelques semaines, chassa ses angoisses, mais lui permit de sentir que son cerveau était étrangement vide et sa vie infiniment triste. Autrefois, sa mère, femme fragile, l'eût rassuré d'un regard. A présent, personne ne pouvait le retirer de l'abîme d'incertitude et de faiblesse où le surmenage

l'avait jeté. Son accident avait fait de lui un autre homme. La flamme, si vacillante déjà, de sa foi de lutteur s'était brusquement éteinte. Il ne croyait plus à ce qui, au lendemain de la guerre, l'avait tendu comme un esclave révolté sous un injuste faix, et il analysait sa soudaine sagesse avec une stupeur morne. Le temporel, sanglant et pitoyable, avait pris toutes ses forces pour le mettre finalement en face de l'éternel.

La confrontation fut si soudaine qu'elle le terrassa. Ce n'était pas la sagesse qu'il avait conquise, mais une inquiétude tenace, solitaire, désarmée, le harcelait durant toutes ses heures de veille. Heureusement, son sommeil le rapatriait au divin pays du calme. C'est ainsi qu'il vivait encore. Mais il était vraiment seul au monde, dans une maison étrangère. Un divan, un fauteuil, une table, une petite bibliothèque et, sur celle-ci, une cage où gazouillait une mésange qui était tombée du nid quatre mois plus tôt, que l'aînée des demoiselles Chantelier avait recueillie et offerte à son pensionnaire. C'est dans ce décor immobile et presque muet que Jean Clarambaux attendait la guérison. Où irait-il ensuite? Il devrait reprendre sa tâche politique bien qu'elle ne l'intéressât plus. Il avait

quarante ans et ce n'était pas à cet âge qu'on changeait de métier. Il eût volontiers écrit son « testament philosophique » pour se justifier auprès de ses compagnons de lutte et disparu à jamais de l'arène, mais l'afflux des idées lui donnait le vertige, auquel il n'avait trouvé qu'un remède : deux fois par jour, il plongeait sa tête dans un seau d'eau. Enfin, il commençait à recouvrer la mémoire, mais, pour oublier les hommes, il s'était réfugié dans le monde des plantes et des insectes. Lorsque les Chantelier rentrèrent, il interrogeait à la loupe un fruit de balsamine. Depuis la veille, il espérait que ce fruit allait exploser, se tordre et se vider de ses graines. Mademoiselle Marie-Rose, qui venait annoncer à son hôte l'heure du dîner, interrompit le guet de l'homme. Entr'ouvrant la porte, elle disait :

— Il est midi, monsieur Clarambaux.

Elle avait pris un air grave parce qu'elle revenait du cimetière et qu'elle aimait le souvenir de sa mère, mais, si on lui en avait donné d'occasion, elle eût ri de tout l'éclat de sa bouche mûre et de ses dents étincelantes. Elle riait du matin au soir. Elle était jolie. Dix-neuf ans, cheveux blonds, larges yeux clairs, visage rond et plus rouge que du feu, buste mince et poitrine ferme, jambes hautes

et souples. Elle était bavarde et étourdie comme un hanneton, et elle courait chaque matin autant que le lui permettaient ses longues jambes, la gorge bondissante et les boucles lourdes s'échappant de la toque, sans avoir déjeuné, car, comme la veille et l'avant-veille, elle s'était levée trop tard. Elle disait tout ce qu'elle pensait : grâce à elle, Jean Clarambaux, qui ne la questionnait jamais, connaissait l'histoire de la famille Chantelier. Marie-Rose était heureuse et son père n'eût pu la renier, car il était, lui aussi, un homme heureux. Elle avait donc invité son hôte à descendre dans la salle à manger, mais il savait que l'heure n'avait pas encore sonné : chaque dimanche, Marie-Rose aimait de rôder un peu dans la chambre du malade, d'introduire son petit doigt dans la cage de la mésange qui l'emprisonnait aussitôt entre ses pattes et le becquetait doucement; de feuilleter les livres qui couvraient la table et de dévisager l'ermite comme si elle ne l'avait jamais vu. Que lui disaient ce visage marqué par la petite vérole, ces yeux toujours lointains, ces moustaches taillées de près, cette bouche aux plis amers? C'était le secret de la jeune fille, d'ailleurs prévenante, affectueuse. Très grande, elle posait parfois sa longue main sur l'épaule de

l'homme pour lui demander comment il se portait.

Elle était vraiment délicieuse, mais sa voix douce ne disait jamais que des choses insignifiantes et Jean Clarambaux songeait parfois que la bouche eût été plus vermeille si elle ne s'était jamais ouverte. Avait-elle un amoureux ? un amant ? était-elle sage ? L'homme souhaitait qu'elle fût sage, à dix-neuf ans. Ce jour-là, elle était donc vêtue de noir : elle portait une robe de laine que sa sœur avait tricotée, et sa présence parfumée dans la chambre austère était très douce. Les bras duvetés devenaient neigeux sous la lumière de la fenêtre. Une jolie enfant devant qui il se sentait paternel et indulgent. Il ne songeait pas à mal lorsqu'il admirait la souple silhouette de l'adolescente : il était assez vieux pour avoir une fille de cet âge. Riche, il l'eût gâtée, mais il était aussi pauvre qu'elle qui avait toute la fortune de la jeunesse et de la grâce. Elle bavardait : au jardin, le vent avait détaché les poires, la pluie trempé la lande et le cimetière. Elle annonça aussi à Jean Clarambaux qu'elle l'accompagnerait au bois (où il se promenait chaque après-midi) et qu'il devait lui montrer quelques fleurs sauvages.

Au fond, elle se moquait des fleurs sau-

vages, du bois et de la promenade, mais il lui était pénible de rester à la maison où elle s'ennuyait mortellement et, en ce jour de deuil, sa sœur lui eût défendu de se rendre à la ville. Elle quittait la chambre et l'homme la suivit dans l'escalier. Des fleurs, sur lesquelles mademoiselle Jeanne veillait maternellement, des fleurs ornaient la fenêtre du palier. Le parfum du potage rôdait dans le vestibule. Il n'y avait personne dans la salle à manger. Un mobilier ancien, très simple, très propre. Un buffet, une table, deux fauteuils, des chaises, un piano, deux grandes photographies : madame et monsieur Chantelier; un bouquet de quarantaines sur un guéridon : leur fine odeur emplissait la pièce. La maison était très propre, car, sur elle aussi, mademoiselle Jeanne veillait maternellement, mais seuls des gens pauvres ou avarés pouvaient y vivre : tout était vieux, un peu branlant, un peu râpé, terni. Les Chantelier étaient pauvres. La maigre pension du père les nourrissait, chauffait et vêtait modestement (mademoiselle Marie-Rose faisait à peine ses frais) et l'installation de leur pensionnaire avait permis aux trois hôtes de songer à de menues emplettes inespérées.

Monsieur Chantelier était l'insouciance en

personne. Aussi haut qu'une perche, aussi droit qu'un i, très élégant dans ses habits mûrs, le visage mobile, le lorgnon grelottant, la barbiche effilée, il se laissait vivre en jouant aux cartes chez l'un ou l'autre voisin, venu comme lui de la Wallonie et comme lui fixé dans le Brabant flamand. Monsieur Chantelier avait professé le français à l'École moyenne d'une ville voisine, épousé une régente wallonne d'un collège de la capitale, perdu sa femme après dix-neuf années de mariage et, depuis son veuvage, joué aux cartes quatre heures par jour. Après la guerre, il avait même boursicoté et, à soixante-neuf ans, il était aussi dépourvu qu'au temps de son enfance, passée au creux d'une villette du bord de la Meuse. Il ne s'en plaignait jamais, il aimait de rire et il rit de plus belle au lendemain de son appauvrissement. C'était un très brave homme, insignifiant et inoffensif. Il avait les larges yeux clairs, la taille et même la souplesse de Marie-Rose. Le père et la fille s'entendaient bien, mais leur affection réciproque n'allait, ni chez l'un ni chez l'autre, jusqu'au sacrifice. Ces deux êtres étaient des égoïstes, se contentant d'ailleurs de peu, nullement ambitieux, prenant la vie comme elle venait, aimables, cordiaux. Jean Clarambaux

était donc leur hôte depuis deux mois. Le médecin savait que son cousin Chantelier serait très heureux d'avoir un pensionnaire. La maison était silencieuse, l'air de la colline était sain : le malade trouverait sans doute la guérison dans cette station... Une voix disait :

— Excusez-moi, monsieur Clarambaux. Voici le dîner.

Le visage de mademoiselle Jeanne souriait doucement. Un visage original : rond, grave ; des yeux indéfinissables, de la couleur des étangs pensifs sous un ciel gris ; une bouche pâle et immobile, d'épais cheveux sombres et bouclés. Ni petite ni grande. Un robuste corps de femme que moulait l'étroite robe de laine ; la démarche mesurée, un peu fière ; la voix sage, lointaine. Jean Clarambaux connaissait le père et la cadette, mais l'aînée était un mystère pour tout le monde. Le vivant portrait de sa mère, disait monsieur Chantelier. Elle avait vingt-neuf ans. Une maîtresse femme au regard de qui les deux autres obéissaient sur-le-champ. Une admirable ménagère qui travaillait du matin au soir comme une servante. Le père avait gardé des loques de littérature, mademoiselle Marie-Rose lisait tous les romans, passables ou médiocres, qu'elle pouvait se procurer. Mademoiselle

Jeanne ne songeait qu'à la maison. Les deux autres bavardaient sans discontinuer. Elle ne prononçait pas cent mots par jour, ne disant que l'essentiel. Pas jolie, mais peut-être belle. Son pâle visage était très pur et son corps devait être très ferme. Mais si l'insouciant Marie-Rose courait jambes et bras nus dans les escaliers, on ne voyait jamais que la figure et les mains de l'aînée et si les regards de Jean Clarambaux s'attardaient parfois sur la fraîche silhouette et la peau neigeuse de la cadette, il se défendait de songer au corps secret de celle qui commandait dans la maison, dans cette maison qui tout entière s'appuyait sur les robustes épaules de l'étrange femme qui n'avait peut-être ni nerfs ni désirs. Souffrait-elle du cœur comme sa mère? Était-elle une résignée? une âme simple? une révoltée silencieuse? Ses yeux étaient aussi muets que sa bouche et aussi lointains que sa voix.

Mais mademoiselle Jeanne était bonne, d'une bonté aux gestes rapides et discrets. Elle aimait les bêtes et les fleurs. Cet été-là, elle avait recueilli la jeune mésange tombée du nid; l'année d'avant, adopté deux captifs, un pinson et un tarin, dont un voisin voulait se défaire avant de quitter le village : leurs

plumes devinrent éclatantes après un mois de séjour dans la maison. Mais elle n'était même pas familière avec ses petits protégés. Elle s'occupait d'eux en silence : on eût dit qu'elle avait volontairement alourdi sa pénitence quotidienne. Elle n'intimidait plus Jean Clarambaux, mais elle était si lointaine, si mystérieuse qu'il s'était rangé, sans trop s'en apercevoir, aux côtés de monsieur Chantelier et de la cadette, c'est-à-dire qu'il obéissait à sa sollicitude tyrannique : malgré son manque d'appétit, il reprenait chaque jour une tranche de pain grillé ou de jambon, ou bien une tasse de lait, parce qu'elle le voulait. Pareil au tarin et au pinson, il avait profité depuis deux mois. Parfois, il eût voulu la remercier, mais il ne trouvait pas les mots qu'il fallait dire, car elle faisait semblant de ne pas s'occuper de lui... Elle apportait le potage et les deux autres Chantelier la suivaient.

— Bonjour, monsieur Clarambaux, claironnait le père. Nous sommes en retard aujourd'hui.

Déjà le professeur et mademoiselle Marie-Rose bavardaient. Il en serait ainsi durant une demi-heure. La conversation fut banale, comme la veille et l'avant-veille. Monsieur

Chantelier discourut longuement, sans doute pour obliger son hôte, de la politique internationale. Il en parlait à la fois avec une prudence de fonctionnaire et une légèreté d'ignorant. Ne l'écoutant pas, Jean Clarambaux ne réagissait pas. Il pouvait du reste, en apparence, écouter quelqu'un fort longtemps sans l'entendre... Le repas terminé, le pensionnaire rentra dans sa chambre pour s'étendre sur le divan. Mais le sommeil ne vint pas malgré le bromure. Le malade était particulièrement fatigué et anxieux ce jour-là. Il songeait. Bien qu'il se considérât comme un homme fini et qu'il n'eût rien créé, il croyait que, si l'humanité n'avait pas connu la maladie, l'âge de pierre se fût prolongé jusqu'à nous, et il espérait qu'on ferait enfin l'éloge de certaines infirmités dont les martyrs nous avaient donné les plus belles découvertes scientifiques et les plus beaux chants. La science et l'art devaient à peu près tout à la maladie et, lorsque nos moyens de recherche seraient plus sûrs encore, on reconnaîtrait que seuls des malades furent des créateurs. Le jour où l'on découvrirait la guérison de nos maux et le secret de la santé parfaite, l'homme deviendrait une sorte d'animal vigoureux qui ne penserait plus.

Jean Clarambaux était anxieux de nature. Il eût aimé, songeait-il souvent, d'être un de ces conteurs poétiques que connut le moyen âge : ses récits auraient été son refuge. Il eût oublié son anxiété ou plutôt il l'eût partagée avec ses personnages. Ceux-ci auraient pris la place misérable qu'il occupait, car le narrateur se serait raconté. Ses héros l'auraient débarrassé de son cauchemar, ou bien, quoiqu'ils fussent ses créatures, ils l'auraient arraché, par leurs gestes et leurs dialogues, à ses sombres pensées. Ils ressembleraient à d'aimables voisins qui fraternellement viendraient distraire un convalescent. Ah! s'il avait su écrire des poèmes populaires, simples et édifiants! Un auteur peut être une sorte d'esprit qui voyage d'une maison à l'autre et réunit les âmes d'un hameau, d'un pays, d'une race. Cet esprit visite les demeures somnolant dans la paix des soirées d'été ou perdues dans les campagnes ensevelies sous la neige; il noue des idylles, adoucit des deuils, chasse l'ennui aux cent visages, fait rêver les adolescentes, sourire les vieillards et les malades. Il n'était pas un destin plus digne d'envie, songeait Jean Clarambaux, et seuls les grands musiciens avaient exercé un pareil sortilège et un pareil sacerdoce...

Il s'endormit enfin, le visage calme, et sa respiration devint régulière dans son gilet de laine. Lorsqu'il se réveilla vers quatre heures, il salua, d'un appel des lèvres, la mésange qui imita aussitôt son bonjour. Il alla jouer avec l'oiseau, un bijou vivant, calotte de soie bleue que le diabolin soulevait à volonté, pattes vernies, bec d'agate. Il gazouillait sagement ou bien se fâchait contre le lard, l'amande, la feuille de scarole, l'œuf de fourmi, le chèvenis qu'il promenait d'un perchoir à l'autre. Ses yeux noirs et malicieux voyaient tout ce qui se passait dans la chambre et le vol d'une mouche le mettait en colère. Il becquetait le doigt ou le nez de son hôte avec une douceur mutine. Il se baignait dix fois par jour en poussant de petits cris et sortait de sa baignoire, ravi, méconnaissable, hideux. Cette petite captive pour qui la liberté eût probablement été mortelle, cette petite captive était heureuse. Chaque jour, mademoiselle Jeanne pulpait de la viande à son intention et lui rapportait des chenilles du jardin. Jean Clarambaux le muet lui parlait parfois, et, près de lui, au bout du perchoir, la calotte bleue soulevée, l'oiseau semblait écouter très attentivement ce que disait l'homme. Mouche (on l'avait nommé ainsi à cause de sa petitesse)

Mouche était sans doute le seul ami du vagabond qui venait de s'affaler après vingt années de courses fiévreuses à travers les foules... La voix argentée de mademoiselle Marie-Rose demanda :

— Sortez-vous, monsieur Clarambaux ?

Gauchement, la jeune fille entrait dans la chambre : elle avait mis des bottes. Elle était contente de fuir la maison, même en compagnie de son pensionnaire taciturne, et pour gagner un paysage sans charme. Son père était sorti après le dîner, sa sœur travaillait silencieusement et mademoiselle Marie-Rose avait besoin de marcher, d'agiter les bras, de remuer la langue. On s'en allait doucement comme deux fuyards, on refermait discrètement la porte, on traversait la route sans mot dire. La lande. Deux années plus tôt, une rivière coulait et un parc croissait là sous le gazouillis des oiseaux et la vigie d'un château en ruine. On avait emprisonné la rivière dans le ciment et déboisé le parc pour créer une avenue dont on ne parlait plus. Pendant les mois humides, le brouillard suivait encore l'ancien cours du ruisseau et, six mois après le départ des terrassiers, mille espèces de plantes avaient envahi la route inachevée qui s'étendait, plate et désolée, jusqu'au bout de

l'horizon toujours brumeux, entre un village composé de vieilles demeures paysannes et de claires villas, à droite, et, à gauche, d'un amas sordide de baraques que la crise avait vidées de leurs petits industriels brusquement ruinés. Le pays était laid comme un coin du purgatoire. Jean Clarambaux rêvait de ses féeriques hameaux du bord de l'eau. Déjà, mademoiselle Marie-Rose bavardait. Sa démarche était légère, aérienne, et ses hanches se mouvaient avec un balancement lent qui, à chaque pas, dessinait les lignes du jeune corps. Elle séduisait d'autant plus son compagnon que, lorsque celui-ci songeait à la femme, il ne se rappelait guère que les adorables silhouettes qui avaient fait de sa vie d'étudiant et d'instituteur pauvre un poème mélancolique et capiteux. Parfois il se demandait, après une séparation d'un quart de siècle; « Que dit celle-ci à l'heure qu'il est? Et celle-là, qu'est-elle devenue? Pourvu qu'elle n'ait pas mal tourné.» Toutes avaient vieilli, comme lui, mais il les paraît encore de leur grâce ancienne.

Depuis son départ du village gris, sa vie sentimentale (quelques rares et brèves rencontres) ne lui avait laissé que de l'amertume. Une image cependant, une fraîche image de jeune femme avait vécu longtemps

dans sa mémoire d'homme secret et, longtemps après la rupture, lorsqu'il se trouvait abandonné le soir dans sa chambre de la grande ville, il fut parfois tenté d'ouvrir la fenêtre et de crier le nom de la bien-aimée au-dessus de la rumeur de l'avenue. Ce révolté social s'était toujours résigné devant son propre destin. A présent, il était malade, aux prises avec les plus grands problèmes qui puissent obséder les hommes et il se sentait libéré de la femme comme au temps austère de ses examens de collégien. Devant lui, mademoiselle Marie-Rose, le buste penché, la gorge neigeuse dans la robe noire, mademoiselle Marie-Rose examinait une fleur. Elle savait qu'elle ne pouvait la cueillir, car son bizarre pensionnaire le lui défendait, elle attendait qu'il lui dît le nom de la plante et elle l'oublierait sur-le-champ. On repartait. On s'en allait ainsi d'étape en étape, c'est-à-dire de fleur en fleur, d'oiseau en oiseau, vers le bois. Mais le ciel se couvrit brusquement de nuages bas et un vent sauvage chassa sur la lande de grosses gouttes de pluie. Les deux promeneurs se réfugièrent sous un peuplier oublié au bord du chemin.

Mademoiselle Marie-Rose prit la main de l'homme qui respira soudain la chaleur odo-

rante du jeune corps blotti à ses côtés. Il sentit qu'il eût voulu le soulever, rapprocher ce frais visage du sien et baiser ces yeux clairs où luisait toute la joie de vivre. Il eut peur de lui et blêmit. Puis un sourire illumina sa figure anxieuse. C'était bien une petite fille qu'il eût voulu chaudement serrer contre sa poitrine paternelle, une petite fille que le destin lui donnait tout à coup, et qui était jolie, et dont les bras connaissaient déjà des caresses de femme, c'est-à-dire à la fois de maman et de grande sœur. Il eût donc voulu la bercer lentement, les longues jambes pâles et la menue gorge neigeuse se seraient balancées au rythme de sa tendresse et les paupières, fermées, les unes après les autres, sous ses lèvres. Il crut un instant qu'une musique d'abeilles emplissait l'arbre et il aspira tout l'air de la lande. Il regarda enfin les yeux clairs qui interrogeaient le ciel. Ils étaient aussi limpides que des yeux d'enfant. L'homme comprit que la ville avait respecté sa fragile recrue et il se sentit brusquement heureux comme si l'adolescente lui était venue du fond du lointain village gris en disant : « Papa, me voici. C'est maman qui m'envoie vers toi. » Mais Marie-Rose lui demandait :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié, monsieur Clarambaux ?

Il recouvra ses esprits, hésita, puis sourit avec douceur. Il n'était qu'un vagabond pauvre : il n'avait pas le droit de se marier. Déjà, mademoiselle Marie-Rose reprenait son monologue, serrée contre l'homme qui, elle le savait, ne dirait rien de plus. Elle se marierait un jour, elle aurait ainsi un petit appartement clair et neuf. Elle eût voulu beaucoup de cadeaux pour en orner les pièces. Elle irait vivre à la ville.... Il ne l'écoutait que d'une oreille parce qu'il songeait encore à l'enfant qu'une épouse lui eût donnée, dix-neuf ans plus tôt, qu'il eût vue miraculeusement grandir, jouer, écrire ses devoirs d'écolière, devenir grave au seuil de l'adolescence. Comme il se sentait seul au monde ! Mademoiselle Marie-Rose parlait de sa sœur : « Jeanne ne se mariera pas : elle a épousé la maison, répète-t-elle quand monsieur Lantin semble lui faire la cour. Elle dit cela sans rire. D'ailleurs, Jeanne n'a jamais ri. » Et mademoiselle Marie-Rose eut un rire fêlé qui finit aussitôt. Elle se penchait sur une plante dont l'homme dut lui dire le nom qu'elle oublierait une minute après. La pluie cessait. Les promeneurs reprirent le chemin du bois. Mais, sous

un autre peuplier abandonné, ils découvrirent un moineau, couché sur le côté, les yeux ouverts : un malade que la mort venait de surprendre sur son perchoir. La jeune fille s'inclina vers le petit cadavre. L'homme lui expliquait que, durant l'été, les moineaux quittaient leurs nids des toits pour vivre dans les arbres malgré les orages et le grand vent, et qu'un oisillon comme celui-là, qui n'avait pas un mois et qui était apparemment alerte et enjoué, mourait tout à coup pendant son sommeil et tombait à terre. Mademoiselle Marie-Rose écoutait tout de bon ce que son compagnon disait. Elle lui demanda sa canne, creusa un trou au pied de l'arbre, serra un instant l'oiselet dans sa main, le déposa dans la fosse et délicatement le recouvrit de deux poignées de sable. Elle était devenue la grave adolescente à qui Jean Clarambaux rêvait encore. Elle dit, la voix voilée : « C'est ainsi que Jeanne enterre les oiseaux morts qu'elle trouve au jardin. Mais elle ne pleure pas. Maman ne pleurerait jamais, paraît-il. »

A deux cents mètres du bois brumeux, ils s'aperçurent que le ciel redevenait noir et le vent sauvage et froid. Les arbres perdus sur la colline s'inclinèrent vers l'est. « Il sera prudent de rentrer », murmura Jean Clarambaux.

Ils pressèrent le pas. Le paysage était lugubre : il n'y avait plus une goutte de clarté dans l'air ni sur le sol. Au loin, par-dessus les derniers buissons du château, on voyait la maison des Chantelier, assise à mi-côte où elle semblait méditer sur la dévastation du beau domaine qu'elle avait connu trente ans plus tôt et que la ruine des châtelains avait livré aux bûcherons et aux usiniers. Elle était étrange, cette maison des Chantelier : banale et déjà grise, entourée d'une haie vigoureuse de sureaux et de symphorines, solitaire, silencieuse. Sa vie ne participait pas à celle du village. Elle ignorait les travaux de la commune, ses kermesses, ses processions et son langage. Elle ressemblait à une exilée, avec son visage austère à peine visible derrière les arbrisseaux. Mademoiselle Marie-Rose disait :

— Jeanne prend parfois des airs sévères d'institutrice ou de servante mécontente de ses maîtres. Lorsqu'on l'embrasse, on ne sait si elle est contente.

Jean Claramboux découvrit soudain que l'aînée des Chantelier et la maison avaient le même visage. Toutes deux étaient aussi mystérieuses et d'approche aussi difficile. La pluie chassait les promeneurs devant elle et les hanches de mademoiselle Marie-Rose se

balançaient nerveusement : on devait marcher entre les flaques, le chemin était familier à la jeune fille et, automatiquement, l'homme la suivait sans ouvrir la bouche. Le vent secouait des tôles invisibles accrochées au toit du château. A droite, vers le lointain canal où gémissait une sirène de bateau, des lumières venaient d'éclorre dans les usines. L'air sentait l'huile, la couleur, le vinaigre, la mare. Il faisait triste et froid. La voix de l'adolescente arriva jusqu'à l'homme : « Ce petit oiseau mort a gâté ma promenade. » Il se rapprocha d'elle et lui dit doucement que deux milliers d'oisillons mouraient chaque année au village, tués par la maladie ou blottis dans de misérables abris à plate terre, résignés, attendant leur fin : les dents des chats et des belettes. Il la prit par le bras et il sentit qu'elle souffrait, mais il n'en eût pas de remords. Il l'aimait mieux ainsi, grave et silencieuse. Elle ouvrait la barrière, puis la porte. Elle ne s'occupait plus de son compagnon. Dans la salle à manger, assise près du poêle, immobile sous l'avare clarté de la fenêtre, l'aînée les attendait. « Vous êtes encore seule, Jeanne. Pardonnez-moi », disait l'adolescente. Une voix sortit de l'ombre :

— Je n'étais pas seule, Marie-Rose. Votre

arrivée a dérangé mon petit ami. Ne bougez plus. Il est si impatient de chanter.

Derrière le poêle vécut aussitôt la stridulation ténue, lointaine, d'un grillon. Et Jean Clarambaux s'inclina devant la vestale, étrange, admirable et peut-être pitoyable. Il n'entra pas dans la pièce, il se déchaussa au pied de l'escalier et, doucement, doucement, comme dans une église, il gagna sa chambre.

II

Déjà les nuits étaient fraîches et les feuilles se détachaient des arbres. Le mauvais temps approchait. Cependant, après deux semaines de vent sauvage et de pluie torrentielle, la journée serait peut-être clémente. Par la fenêtre, Jean Clarambaux regardait les moineaux bondir par-dessus la haie ou courir comme des souris dans le potager. Le matin, une fauvette babillarde était venue jusqu'à la porte : le lutin (c'est ainsi que mademoiselle Jeanne nommait les passereaux) le lutin méfiant et fragile allait sans doute partir vers le sud et, dans son langage ténu, il disait adieu au jardin. Où avait-il niché? Était-il de passage, tout simplement? Une mésange bleue girouettait à la fine pointe d'un prunier. Bientôt, avait dit mademoiselle Chantelier, des étrangers (merles, sansonnets, mésanges charbonnières, fauvettes grises, rouges-gorges) se glisseraient dans la bande de moineaux qui, de temps en temps, emportaient une plume, une touffe de foin ou une racine de chiendent vers les corniches. Tout ce monde se plaisait dans la petite propriété soigneu-

sement clôturée : les chats n'y venaient jamais. Douze ares, dont huit plantés d'arbres fruitiers sous lesquels le gazon renaissait après la sécheresse de l'été. Mademoiselle Marie-Rose racontait que, malgré la pauvreté des Chantelier, l'aînée n'avait pas voulu qu'on touchât au bien : il était intact. On se passerait de beurre, ajoutait-elle, plutôt que de vendre une parcelle de terre. Mademoiselle Jeanne avait promis à sa mère mourante de veiller sur la maison et le courtil. La maman avait dessiné elle-même les plans de la demeure et désigné la place des arbres, et la vestale le rappela deux fois à l'insouciant monsieur Chantelier qui, depuis des années, se considérait comme un pensionnaire de la maison.

Puisqu'il ne mettait jamais le pied au jardin, un vieux Wallon, fixé au village après avoir travaillé dans toutes les usines de la capitale, un vieux Wallon venait, de temps en temps, retourner la terre, tailler les arbres, faucher le gazon. En guise de salaire, on lui donnait quelques francs, quelques repas ; il emportait sa part de fruits, et toute l'herbe du verger pour ses moutons. Petit, voûté, aussi maigre qu'un clou et aussi solide qu'une racine de chêne, il bavardait comme une pie.

C'était un protestant. Mademoiselle Jeanne l'aimait beaucoup : lorsqu'il y avait un peu d'alcool dans la cave, Saturnin en buvait quelques gouttes, et l'aînée des Chantelier écoutait attentivement l'interminable monologue du vieux. Ce jour-là, Saturnin, plié en deux sur son outil, bêchait un coin du jardin. Le dîner serait probablement fort animé malgré l'absence de monsieur Chantelier, qui était allé à la ville, et de mademoiselle Marie-Rose qui ne rentrerait que le soir. D'ailleurs, le vieux n'ennuyait pas Jean Clarambaux : l'homme lui rappelait des silhouettes du pays natal, plus taciturnes toutefois que ce Liégeois bavard et vagabond qui était une sorte de poète rugueux. Là-bas, derrière un poirier, Saturnin soulevait sa petite casquette de soie pour s'essuyer le front du dos de la main.

Le malade n'avait pas encore ouvert son journal : il voulait achever la lecture d'un volume de botanique avant le dîner. Il avait un nouveau compagnon : Poucet le tarin. C'était un bel oiseau que la mue, un mois plus tôt, avait déplumé et rendu muet. L'hôte des Chantelier avait, dès son emménagement, entendu le chant varié et vigoureux de Poucet, puis le petit captif s'était tu brusquement. Mais, puisqu'il allait bien et que déjà son bec

s'ouvrait en un long appel rauque, mademoiselle Jeanne l'avait offert à l'ermite. Poucet était aussi intelligent que Mouche, et aussi coquet. Il barbotait volontiers dans sa baignoire et venait, en frétilant comme un petit chien, prendre au bout du perchoir le mouron blanc, l'amande ou le fruit d'aune qu'on lui tendait. Mouche restait rarement immobile. Poucet pouvait méditer des heures sur une patte, l'œil à demi fermé. A quoi songeait ce lutin jaune et noir ? Aux lointaines forêts où il était né ? à sa dernière femelle ? à son dernier nid de ramilles ? à des œufs blancs tachetés de pourpre ? à des oisillons duvetés et criards ? Où avait-il perdu deux doigts de la patte droite ? A lui aussi, la liberté eût été mortelle, car il vivait en captivité depuis plusieurs années. D'ailleurs, lorsque reviendrait la saison du chant, il serait l'hôte le plus gai et le plus bavard des Chantelier. Il imiterait merveilleusement le sifflet du pinson et, le cou comiquement allongé, s'égosillerait jusqu'à en perdre le souffle. Jean Clarambaux avait placé la cage sur l'appui de la fenêtre où il faisait frais, car, dans son épais duvet d'oiseau du nord, Poucet craignait la chaleur et ouvrait le bec au moindre rayon de soleil. Mademoiselle Jeanne avait donc

attendu qu'il fût remplumé pour l'apporter dans la chambre et ce cadeau avait enchanté le malade. Depuis deux jours, Mouche et Poucet échangeaient quelques syllabes.

L'hiver serait moins long en leur compagnie, songeait Jean Clarambaux. Il n'était plus tout à fait seul au monde : deux petits êtres attendaient chaque matin la pâtée et la boisson des mains de l'homme qui, lors de sa première promenade au bois, ferait une provision de fruits d'aune à ses pensionnaires. Les journées passeraient, un peu plus claires sans doute. Et peut-être les pensées seraient-elles plus fermes à leur tour ? La maison était étrangement calme en cette matinée d'octobre et pourtant elle vivait puisque mademoiselle Jeanne se trouvait dans ses murs et que, depuis longtemps, la lumière des fenêtres, la chaleur des pièces, l'accueil amical des sièges semblaient lui obéir. On eût dit une femme d'un autre âge, du temps où les veuves ne pleuraient pas leurs époux, mais poursuivaient l'œuvre inachevée : conduite d'un empire ou d'un atelier d'artisan. Une authentique femme de race. Mademoiselle Marie-Rose disait que les ancêtres maternels étaient de petits cultivateurs de la Hesbaye. Mais sans doute, dans le temps, administraient-ils

des hectares de bonne terre limoneuse que le malheur avait morcelés? Certes, la maison solitaire des Chantelier vivait, mais sa vie ressemblait au cours lent d'un ruisseau de plaine, et personne au village, à part le vieux Saturnin et sa femme, n'en avait la moindre image. La maison du silence. Or le silence guérirait le malade qui, un beau jour, quand son cerveau serait devenu plus ferme, irait se perdre de nouveau dans la clameur des villes et des réunions populaires.

— Monsieur Clarambaux, on va manger!

C'était la voix aigre de Saturnin qui grelotait dans le vestibule. Le pensionnaire descendit. Le vieux l'attendait déjà à un bout de la table. Il avait le visage tanné, le sourire édenté, le crâne jauni par le soleil, des yeux malicieux, et son cou semblait tenir miraculeusement sur la blouse vide. Mademoiselle Jeanne apportait le potage. Saturnin pouvait bavarder en mangeant bien qu'il n'eût plus que deux ou trois dents. L'aînée des Chantelier demandait au vieil exilé quelques souvenirs de la vie des protestants dans les petits villages du pays de Liège. Jean Clarambaux vécut une heure qu'il n'oublierait jamais. Dehors, la pluie tombait brusquement à torrent et crépitait sur la fenêtre. La fourchette

de Saturnin dessina dans l'air une petite maison pauvre du bord de l'eau. C'était le soir. Une table, des planches posées sur des chaises pour que tout le monde pût s'asseoir, un décalogue encadré au mur, des images : un ange sonnant de la trompette, des Paraboles. « **Heureux ceux qui ont faim et soif de justice...** » La voix du vieux cherchait vainement des notes basses pour les citer ou dire la première phrase d'un cantique : « **Ah! qu'il est beau d'avoir des frères!...** » Entre deux bouchées, les détails précis, colorés, se pressaient sur les lèvres molles du conteur.

Le repas était fini. Puisqu'il pleuvait encore, Saturnin s'était enfoncé dans un fauteuil et, de temps en temps, son pied nerveux perdait sa pantoufle. Mademoiselle Jeanne ne desservait pas la table : elle écoutait gravement le monologue du croyant, et le malade, avait oublié qu'il devait s'étendre dans sa chambre au moins une heure. Saturnin écartait les mains : là-bas, un accordéon accompagnait les chanteurs et l'instrument élargi se refermait tout à coup pour égrener des roulades joyeuses, et les mains du vieux caressaient des touches imaginaires. Il y avait là, sur les planches, entre les chaises, une vingtaine de personnes : le pasteur, sa femme et

leur nichée d'enfants sages et fragiles (on eût dit des statuettes de biscuit), des houilleurs, leurs femmes, des jeunes filles. Après le quatrième cantique, les hommes allumaient leurs pipes et, sous la lueur de la lampe de cuivre, le visage pâle du pasteur se relevait pour expliquer un texte du Nouveau Testament : la parabole du semeur, des vigneron. ...Saturnin cherchait des notes graves, mais sa voix de fausset le trahissait sur-le-champ.

Après avoir rappelé le souvenir d'un malade qui mourait dans une maison voisine et pour qui on venait de prier, le vieux essayait de chanter : « **Mon Dieu! plus près de toi, plus près de toi!...** » Il respirait, rallumait sa pipe, disait l'invocation qui jaillissait d'une bouche, dans un coin ou dans l'autre. L'inspiration faisait brusquement suer ou grelotter un visage : « Seigneur, aide-nous à porter la bonne parole même derrière les haies et les buissons. » Un malheureux, racontait Saturnin, un malheureux s'était levé, les doigts serrés et craquants, ouvrait les lèvres, blêmissait et se rasseyait sans avoir prononcé une syllabe. Puis Saturnin commençait un nouveau cantique : « **Accourez tous à la bonne nouvelle...** » Mademoiselle Jeanne ne bougeait pas plus qu'une figure de cire et Jean

Clarambaux regardait les mains prodigieuses du conteur : elles battaient la mesure, niveaient un paysage neigeux, suivaient la bise dans sa ruée le long de l'eau; tisonnaient un poêle, réveillaient un accordéon endormi. Le pauvre fausset du vieux essayait d'imiter les quatre voix d'une invocation : « **Rends-moi plus blanc que la neige, ô Seigneur!...** » Limage était la basse, Bellechaise le ténor, Moulet le baryton et la grande Marguerite le soprano...

— C'étaient de bons moments, mes enfants, disait Saturnin en se levant. Ici, on est perdu dans le désert. Il ne pleut plus : je vais rattaacher les espaliers.

Mademoiselle Jeanne se leva à son tour, sans ouvrir la bouche. Distraitement, elle s'avança vers la fenêtre et regarda la lande détrempée. Sans souffler mot, Jean Clarambaux remonta dans sa chambre en songeant aux mains du vieux : un poème! Là-bas, au jardin, l'homme avait chaussé ses sabots et remis sa casquette sur son crâne pelé. Le malade ne sortirait pas cette après-midi-là : il était enrhumé comme un loup et le temps restait menaçant de pluie. Mouche la mésange gazouillait, le duvet gonflé, et Poucet le tarin sommeillait sagement. L'ermite s'étendit sur

le divan... Son enfance avait été bercée par l'amour de Dieu : un bon vieillard à la barbe blanche et au doux visage de lumière. Combien de fois, depuis que le problème de l'univers l'avait torturé, Jean Clarambaux n'avait-il pas regretté la foi de son enfance et de son adolescence. Tout ce qu'il voyait et aimait : les étoiles, la neige, les fleurs, les eaux, était sorti de la main de Dieu, et le décor terrestre était pour lui une jouissance. Ses vrais bonheurs avaient été, de tout temps, des rêveries et de belles images de la nature. Il aimait, en outre, les gens, les bêtes, les plantes. Tout lui paraissait si harmonieux : les chants des oiseaux, les allées et venues des insectes, la physionomie, les couleurs et les parfums des fleurs. Il assistait chaque jour à des milliers de miracles. Il était heureux, son enfance solitaire avait été comblée de joies naturelles qui le faisaient bondir comme une sauterelle dans les sentiers du jardin. Il n'avait pas beaucoup observé les hommes : il croyait que ses voisins étaient bons et que, quand l'un d'eux mourait, Dieu l'accueillait dans son sein. Jean Clarambaux avait lu très tôt des ouvrages d'astronomie, de botanique et d'entomologie. Dans l'astronomie, il découvrit d'abord l'harmonie des cieux. C'était

vertigineux : le visage de Dieu, immense, universel, était caressé par le reflet des astres sur l'écran de l'infini. L'adolescent avait appris à connaître l'intelligence des insectes et des fleurs. Dieu veillait donc sur tout, depuis la plus grosse étoile jusqu'au brin d'herbe et au moucheron. On s'agenouillait machinalement, écrasé par tant de puissance, de sollicitude et de beauté.

A présent, Jean Clarambaux n'osait plus ouvrir un livre d'astronomie (il y entendait se pulvériser les astres dans les profondeurs de l'univers) et il n'avait jamais eu le courage d'interroger un télescope. Le petit maître d'école du village gris avait découvert le chaos universel, depuis les rencontres des étoiles jusqu'aux milliards de drames qui composent la vie animale et la vie végétale. Des dévorants et des dévorés, voilà, songeait le malade, voilà l'unique image de la vie, sous la beauté des couleurs, l'encens des parfums, le scintillement silencieux des astres visibles. Il avait souffert de la cruelle agonie des animaux et du lent dépérissement des plantes. Souvent, autrefois, au bord de l'eau, il hésitait à arracher une mauvaise herbe du jardin parce qu'il n'avait pas le droit de tuer : il n'était qu'une créature comme le reste et il

ignorait la nature des souffrances du végétal. Il se disait avec amertume : « Pourquoi y a-t-il du chiendent au jardin ? » Puis : « Dieu est-il infiniment bon et tout-puissant, comme on l'affirme ? » Son angoisse était mortelle à propos d'une mauvaise herbe mutilée, d'un insecte nuisible qu'il devait tuer. Il songeait à crier comme le Crucifié des Evangiles : « Pourquoi, mon Dieu, m'avez-vous abandonné ? » D'une étude à l'autre, les horreurs terrestres se multipliaient sous ses yeux et, depuis vingt ans, elles le tourmentaient.

Logiquement, il eût dû se suicider puisqu'il avait compris qu'il ne vivrait que de crimes jusqu'à ce qu'il fût dévoré à son tour sous une pierre de cimetière. Jamais un humain ne pourrait le débarrasser de son cauchemar. Il avait inutilement consulté les savants. Ceux-ci ne savaient rien parce qu'ils étaient des hommes et que le grand problème leur échappait. L'infini reculait devant la puissance toujours accrue de leurs instruments, et jamais ils ne connaîtraient le fin mot de l'univers. Voilà des milliers d'années qu'ils s'obstinaient dans leurs recherches et leurs préoccupations étaient aussi complètes que celles des philosophes antiques. On employait d'autres mots, on possédait d'autres moyens

d'investigation, mais on balbutiait comme autrefois. On n'avait rien trouvé, sauf des chiffres humains et des images humaines. La recherche était une sorte de damnation et le châtement s'abattait sur les plus obstinés : Lucrèce s'était suicidé et Pascal n'avait pas résisté quarante ans à son génie. On eût dit que le mystère ne se laissait dérober ironiquement que d'infinitésimaux secrets et que l'homme qui voulait savoir, entr'ouvrir les portes du temple, était aussitôt puni... Jean Clarambaux se leva. Il sentit que la tête lui tournait et, pour s'écarter du gouffre de la solitude, il vint se pencher sur les cages. Mouche la mésange le salua de quelques notes grelottantes de grillon et Poucet le tarin, tout ensommeillé, ouvrit un œil méditatif. Dehors, une embellie caressait le jardin. Saturnin râtelait un sentier et mademoiselle Jeanne vérifiait le bandage d'un arbre blessé. Elle avait vraiment un grand air : un air de princesse pauvre en exil. Le malade entrevit un oiseau qui se perchait au-dessus de la tête de la jeune femme. Il ouvrit la fenêtre. La vestale disait :

— Je n'ai rien, Gamin. Je te donnerai un peu de grain tout à l'heure.

Jean Clarambaux connaissait l'histoire de

l'oiseau. Un Gamin avait toujours vagabondé dans le jardin, même du temps que madame Chantelier vivait : un moineau, plus familier que les autres, qui autrefois suivait la défunte dans ses promenades et, à présent, guettait l'arrivée de mademoiselle Jeanne. Evidemment, le premier Gamin était mort, mais un autre lui avait succédé sans qu'on s'en aperçût. Une année, il y eut deux Gamins : des mâles identiques, au même pépiement amical. Celui-ci était très reconnaissable parce que, de temps à autre, il secouait nerveusement la tête et, lorsque tombaient quelques gouttes de pluie, il était certainement perché dans un anneau attaché sous une corniche. Depuis trois années, ses allées et venues étaient immuables. Comme une somnambule, mademoiselle Jeanne redescendait vers la maison, à pas lents, mesurés. Quelle étrange femme ! songeait Jean Clarambaux. Elle devait vivre dans un autre monde. Jamais elle ne quittait l'enclos. Monsieur Chantelier, mademoiselle Marie-Rose, Saturnin et sa femme apportaient ici les denrées du ménage. On eût dit qu'elle avait enfermé entre les haies du jardin une vie d'un autre âge, et peut-être, dans l'esprit de la vestale, la petite propriété était-elle un morceau de la bonne terre des ancê-

tres qu'un phénomène avait égaré sur cette colline du Brabant flamand? Un abîme séparait l'aînée des deux autres Chantelier, elle se trouvait seule dans la maison et elle avait peuplé son isolement de menues sollicitudes quotidiennes. Voilà ce qu'on voyait. Mais que pensait-elle? Jamais une confiance n'ouvrait ses lèvres pâles; jamais ses yeux lointains ne changeaient de couleur. La moindre joie ne touchait-elle jamais cette âme? Ou bien la lueur grise des yeux était-elle résignée? Tout à l'heure, la pensée de Jean Clarambaux ne pouvait quitter les mains de Saturnin. A présent, les yeux de la jeune femme le tourmentaient. Était-ce la sérénité qui habitait ces yeux? Ou bien un ancien amour brisé? L'angoisse d'une maladie secrète? Jean Clarambaux n'aurait jamais l'occasion ni le temps de le savoir...

Le crépuscule glissait sur le jardin et l'ombre pénétrait dans la chambre du pensionnaire qui s'étendit, une fois encore, sur le divan. Le bromure l'assoupit jusqu'au souper. Dans la salle à manger, il ne rencontra que mademoiselle Jeanne : monsieur Chantelier et la cadette verraient un film avant de rentrer. Le repas ne fut pas très animé. Les deux taciturnes échangeaient quelques mots polis.

D'abord, Jean Claramboux n'avait jamais fait la cour à une femme : un passe-temps ridicule. En outre, celle-ci était vraiment trop fière pour qu'on la traitât comme une coquette. Le pensionnaire mangeait donc à la hâte pour regagner sa chambre au plus vite. Mais, brusquement, mademoiselle Jeanne parlait du film que les deux autres verraient ce soir-là : **MARIA CHAPDELAINÉ**. Elle n'avait pas songé à les accompagner, disait-elle, car l'histoire vivait dans sa mémoire : elle avait lu le roman canadien. Enfin, on causait, lentement, doucement. Le malade évoquait à voix basse ses anciennes lectures, ses vieux rêves de jeune maître d'école. Elle ouvrit la bibliothèque. « Voici mon petit coin », dit-elle. Sage-ment alignés, proprement couverts, délicatement étiquetés, des classiques français et quelques grands romans étrangers, surtout du nord. Plus bas, des traités d'agriculture, d'horticulture et d'arboriculture. Plus bas encore, de vénérables volumes aux reliures rongées par le temps. C'était la bibliothèque de madame Chantelier : mademoiselle Jeanne n'y avait pas introduit un seul ouvrage. Elle ouvrait une sorte de carton revêtu de parchemin.

— Voici le livre de compte d'un aïeul,

annonçait-elle.

Penchés tous deux sous la lampe, ils déchiffrèrent la vieille écriture appliquée : « **Le premier jour de mars 1674 reçu de Jean Lator deux muids d'épeautre de rente échue pour la Saint André dernière.** » Les reçus naïfs se succédaient ainsi au long des pages jaunies entre deux brouillons de lettre : « **Monsieur, j'ai toujours pensé que vous étiez assez généreux pour prendre part à tout ce qui me touche...** » On parlait du décès d'une tante. Un autre reçu : « **Je soussigné d'être redevable à Jean Léonard la somme de soixante-six patagons d'un cheval grison qu'il m'a vendu délivré à crédit, laquelle somme je lui promets le payer à la Chandeleur prochaine. Fait le 28 de janvier 1673.** » Les aïeux se nommaient Larsimont comme madame Chantelier. Tous ces livres, au cuir mangé par la vieillesse, avaient appartenu à la famille : des censiers lettrés qui collectionnaient des grammaires françaises, les œuvres des Latins et les traités de jeux de cartes. Les armées de Louis XIV les avaient ruinés. Mademoiselle Jeanne refermait la bibliothèque et desservait la table. Elle disait quelques mots de temps en temps : son pensionnaire ne remonta donc pas dans sa chambre. En

reprenant son tricot, à l'autre bout de la pièce, elle murmura :

— Saturnin est un homme heureux. Je ne sais plus qui je dois prier, mais j'aime la prière.

Il ne confessa pas son désarroi. Il raconta comment on vivait autrefois dans son village gris. Il y avait du vent, du gel, de la neige, mais les maisons étaient chaudes... La vestale se penchait sur son ouvrage et le malade vit, à la clarté de la lampe, que les cheveux bouclés de la jeune femme s'argentaient déjà, sournoisement. Puisqu'ils étaient seuls et qu'elle ne le regardait pas, il admirait, tout en parlant, les lignes pures du visage, le front haut, le cou robuste, le buste ferme et les mains soignées de son hôtesse. Un instant, il crut qu'elle ne l'écoutait pas et il se tut. Mais elle releva la tête : « Vous n'étiez sans doute pas heureux dans les villes. » Il avoua qu'il n'avait pas eu le temps d'être malheureux. Il comparait les vingt dernières années de sa vie à une longue course, paupières fermées; les soirs de repos, il avait chassé les souvenirs qui envahissaient sa chambre solitaire. A présent, à cause de l'âge peut-être et certainement de l'inaction, ces souvenirs lui revenaient sans nombre. Il y eut une longue

minute de silence : on entendit nettement le tic tac de l'horloge et le chant du grillon qui se chauffait dans la cuisine. Une femme et un homme étaient donc seuls dans une maison perdue entre deux villages. Ils parlaient de vieux visages évanouis qui semblaient veiller sur le couple. Parfois, les reclus avaient cependant l'air de s'épier de près. Puis ils renouaient la conversation en évoquant un passé déjà brumeux, révélant le moins possible d'eux-mêmes. C'était Jean Clarambaux qui, chaque fois, ranimait le fragile dialogue.

Par une sorte d'immatérialité, mademoiselle Jeanne se dérobaît au désir de l'homme. Pourtant, elle était là, fraîche et forte, sa robe de laine était parfumée de lavande, ses doigts se pressaient sur le tricot et sa gorge pleine bougeait à chaque inspiration, mais, quoi qu'elle fît, elle restait, naturellement, la vestale de la maison du souvenir. On eût dit une jeune veuve qui veillait sur la mémoire d'un époux récemment disparu. Une fois encore, Jean Clarambaux songea qu'un grand amour avait meurtri cette vie muette et mystérieuse. Il eut pitié d'elle, mais il n'osait pas la questionner : elle était si lointaine, bien qu'ils ne fussent séparés que par la table. Un passant étranger qui aurait eu l'occasion

de les observer les eût pris pour des amants prudents qui, à voix basse, se rappelaient les plus capiteux épisodes d'une rencontre clandestine. Le malade sentit d'ailleurs que, malgré l'étrange inaccessibilité de la femme, une sorte de tendresse adoucissait ce qu'il racontait. Mais les yeux de la vestale gardaient leur gris énigmatique et, pour la première fois, l'homme vit que ses yeux étaient extraordinairement grands. L'horloge frappa dix heures. Mademoiselle Jeanne dit en souriant doucement :

— Vous devez être très fatigué. Je vous remercie de m'avoir tenu compagnie. Depuis quelques minutes, le train est arrivé : papa et Marie-Rose vont rentrer. J'aime le silence et l'isolement, mais j'aime aussi qu'il y ait quelqu'un auprès de moi. Je vous remercie, monsieur Clarambaux.

Il eut à peine le temps de secouer la tête : les deux autres Chantelier ouvraient la porte et entraient bruyamment dans la pièce. Le visage en feu (dehors, le vent était frais), mademoiselle Marie-Rose enlevait sa blouse de laine et déjà ses longs bras blancs luisaient sous la lampe. Elle apportait brusquement dans la maison grise l'image de son éclatante jeunesse et, après le lent et mélancolique

dialogue de la soirée, l'apparition était en quelque sorte inattendue. L'adolescente bavardait : les deux Chantelier n'avaient pas vu MARIA CHAPDELAINÉ, mais un film gai. Mademoiselle Marie-Rose s'en excusait naïvement. Dans un coin, discrètement, le père fumait une cigarette et redressait sa moustache. La jeune fille racontait le thème ridicule de la comédie et riait de tout son cœur. L'aînée n'ouvrit pas la bouche, mais Jean Clarambaux crut voir une ombre de tristesse ternir les beaux yeux lointains. « Nous avons une faim de loup », annonçait l'adolescente. Les deux affamés sortaient.

— Prenez garde à ne pas écraser le grillon, dit mademoiselle Jeanne.

Elle regarda le pensionnaire qui, une seconde, revit l'ombre triste des yeux gris. Il comprit que la jeune femme était vraiment seule pour jamais dans la maison. Elle se réjouissait sans doute d'avoir envoyé les deux autres au cinéma où, enfin, on louait la famille et le métier. Ils avaient fait une escapade, obéissant ainsi à leur besoin de s'égayer. La lueur mélancolique reparut une fois encore dans les étranges prunelles et le pensionnaire y vit une sorte d'appel. Mais déjà mademoiselle Jeanne s'était ressaisie : elle souriait, se levait,

allait vers la fenêtre et se penchait sur une plante dont les innombrables petites feuilles vertes brillaient comme si elles avaient été couvertes de rosée.

— Monsieur Clarambaux, disait la vestale, puisque vous avez bien voulu me tenir compagnie, je vous donne cette mignonnette. J'ignore son vrai nom, mais maman l'appelait mignonnette. C'est la plante la plus vivante de la maison. Vous lui donnerez beaucoup d'eau. Elle vous dira quand elle aura soif et, dès qu'elle sera désaltérée, ses petites feuilles, toutes ensemble, vous regarderont. Vous êtes fatigué, monsieur Clarambaux. Dormez bien.

Il plaça le pot gonflé de verdure contre sa hanche, s'inclina devant la jeune femme (l'appel revécut une seconde au fond des yeux gris), souhaita une bonne nuit aux gais affamés et monta dans sa chambre. Il resta sans lumière pour laisser dormir Mouche et Poucet et, avant de fermer les paupières, il songea longuement aux quelques foyers glacés de sa vie vagabonde. Finalement, malgré la tristesse de ces foyers sans femme, sans vraie lumière et sans fleurs, il désira sa prompte guérison qui lui permettrait de reprendre sa course, les yeux clos, à travers les villes et les foules.

III

Le mauvais temps durait : vent et pluie, et les journées se succédaient pareilles, monotones, grises. Le malade avait bien de la peine à se remettre. La visite du médecin, de qui la santé et l'optimisme étaient imperturbables, cette visite n'avait pas chassé son anxiété. En cette saison, Mouche la mésange et Poucet le tarin ne disaient pas grand'chose. Souvent Jean Clarambaux errait dans la maison pour ne plus être seul. Il y rencontrait monsieur Chantelier qui, depuis un mois, consacrait de passionnantes matinées à résoudre des mots croisés, ou l'intarissable Saturnin qui fendait du bois dans la buanderie. Il y fit aussi la connaissance de deux nouveaux personnages. D'abord Titi le pinson qui sifflait dans sa cage obscure, le duvet de la tête hérissé : c'était un brave petit oiseau, naïf, rustique, au plumage déteint, aux bons yeux attentifs, qui se baignait bruyamment trois ou quatre fois par jour et bruyamment secouait ses ailes. Il n'était pas intelligent sans doute, mais il avait le regard caressant d'un chien fidèle et son

bonheur était visible lorsqu'on s'occupait de lui. Il reprendrait sa vibrante chanson après l'hiver : en attendant, il sifflait avec une joie simple, sautillait sur ses perchoirs, puis allait se reposer, la tête méditative, sur sa baignoire. Jean Clarambaux avait deviné que Titi était le préféré de mademoiselle Chantelier : elle l'aimait pour son plumage sans éclat et ses yeux naïfs. Le malade rencontra aussi Sophie, la femme de Saturnin : énorme, rouge, gaie malgré sa courte haleine, un peu bornée. Elle venait faire la lessive de la maisonnée au bout du mois. Les escaliers gémissaient sous son pas pesant, sa grosse voix emplissait le vestibule, mais elle était vaillante, forte comme un bœuf, très propre sur soi, et son visage de pleine lune était agréable.

Le pensionnaire découvrit en outre, les uns après les autres, les trésors de la demeure. Non seulement les vieilles fleurs des vieilles maisons d'autrefois qui avaient l'air de se blottir sagement et heureusement dans les coins des fenêtres, mais des pots de légumes et de confitures pleins du suc coloré du jardin. Lorsque mademoiselle Jeanne en parlait, elle trouvait des mots parfumés et grisants : anis, élixir, bergamote, et elle évoquait de fragiles silhouettes d'aïeules dont les gelées étaient

célèbres jadis dans tout un canton. Jean Clarambaux découvrit encore l'herboristerie. Une cinquantaine de sachets blancs aux étiquettes bordées de rouge et soigneusement calligraphiées : chiendent, tisane espagnole, camomille, mauve, tilleul. Vingt petits pots neigeux s'alignaient dans le fond de l'armoire : onguent gris, pommade pour les yeux, pommade de romarin. Et mademoiselle Jeanne citait des noms de vieux morts : Jean-Pierre, Servais, Martin, Jean-Louis, Materne, Jean-François, qui récoltaient des simples dans les champs, les bois et les landes du pays perdu. La jeune femme semblait veiller sur la santé d'une grande famille dont chaque membre eût travaillé manuellement, loin de tout village, à la merci des blessures et du mauvais temps. Jean Clarambaux était persuadé qu'elle vivait un rêve lointain et que, dans son esprit, des êtres invisibles aux yeux des autres, peuplaient la maison et le jardin. Des enfants peut-être?... Cette pensée attendrissait le malade. Mademoiselle Chantelier méritait, comme une sorte de bénédiction, d'être entourée de vingt enfants de sa chair. Ne les avait-elle pas remplacés, parce qu'elle était pauvre, par vingt oisillons des champs? Mais il était hors de doute qu'elle accomplissait une grande tâche

mystérieuse malgré l'absence des morts et des petits êtres désirés. L'espèce de brouillard où elle semblait vivre s'épaississait de jour en jour. Pourtant elle était bien vivante : dans ses vêtements sombres, son visage et ses mains rayonnaient, eût-on dit.

Et, un matin, Jean Claramboux sut que le corps de la vestale était beau : traqué par l'anxiété jusqu'à la buanderie où il prit une chicorée pour ses oiseaux, le malade y rencontra Sophie et mademoiselle Chantelier penchées sur la lessive. La jeune femme avait les bras nus jusqu'aux épaules et sa gorge, blanche comme du lait caillé, était visible dans l'échancrure du corsage. Il s'arrêta tout saisi et crut que mademoiselle Jeanne allait se relever, se voiler la poitrine et les bras. Elle se contenta de sourire doucement au visiteur, et l'image du beau buste mûr était aussi candide que l'apparition de mademoiselle Marie-Rose sortant à demi nue de la petite salle de bain et courant à la recherche d'une introuvable paire de bas. Elle n'avait pas été coquette, mais impassible comme toujours. Elle n'était donc pas prude : ses vêtements complétaient son portrait, tout simplement. Elle vivait, car une après-midi où elle croyait que son pensionnaire s'était endormi, sa voix loin-

taine accompagna le bourdonnement de la machine à coudre. Elle chantait, et la chanson semblait venir, effacée comme un écho, du fond des âges. La chanteuse était-elle heureuse ou triste? Jean Clarambaux n'entendait pas les paroles, mais la voix unie le berçait. Soudain la machine se tut.

— Vous, passagères hirondelles qui revenez chaque printemps....

Le bourdonnement de la roue couvrit les phrases de la romance : le ROSIER de Jean-Jacques Rousseau. C'était vieillot, doux, parfumé, pur. Le malade s'assoupit tout à coup comme un enfant auprès de qui on venait de murmurer maternellement un air pour l'endormir.... Enfin la Toussaint calma le temps. Un vent sauvage avait donc balayé la région durant deux semaines, peuplé le ciel de feuilles mortes, courbé les arbres, miaulé sous les toits. Une seule nuit de gel, qui s'était glissée entre les bourrasques, avait noirci les hauts feuillages des dahlias. Aussi, dès la première embellie, Saturnin accourut pour nettoyer l'enclos au plus vite. Jean Clarambaux lui donna un coup de main. Depuis vingt ans, le vagabond avait vécu dans de tristes maisons sans jardin et il fut tout étonné, en serrant les outils, de retrouver de vieux

gestes oubliés. Il savait encore manier une bêche et un râteau qui devinrent tout de suite le prolongement de ses doigts : les cailloux et les mauvaises herbes sautaient à la pointe des instruments, comme autrefois, lorsqu'au village gris le petit maître d'école retournait le jardin de la maisonnette sans fondements sous laquelle un poirier avait allongé ses racines. Saturnin bavardait, mais le malade ne l'écoutait que d'une oreille. Perchée sur un piquet, une fauvette solitaire chantait à pleine gorge ; des pinsons sifflaient gaîment dans les arbres : il n'y en avait peut être que trois ou quatre, mais on eût dit qu'une cinquantaine des leurs avaient envahi le verger. De temps en temps, un rouge-queue, pareil à une feuille morte se détachait brusquement d'une branche et s'effaçait dans le potager en poussant ses quatre notes un peu dures et mélancoliques. Les cris des mésanges se multipliaient dans les peupliers, mais les lutins restaient invisibles. Le brouillard rôdait le long de l'enclos et le soleil était aussi pâle qu'à l'aube.

Entre deux monologues, Saturnin donnait des ordres à son aide qui les exécutait aussitôt. Jean Clarambaux se mouvait dans une sorte de zone sereine. L'odeur de la terre remuée et des feuilles vagabondes maçonait autour

de lui des images anciennes qui se pressaient sur l'écran de la brume : un hameau de pierres grises, des haies de sureau, des silhouettes aimées. Un appel amical, étouffé depuis vingt ans, et le parfum brusquement ressuscité d'une matinée pareille à celle-ci, achevait le miracle. Les ordres de Saturnin touchaient à peine l'ouïe de l'exilé, qui travaillait automatiquement sans sortir de son rêve. Cependant une autre voix l'en détacha peu à peu et, en relevant la tête, il vit que Mademoiselle Jeanne lui souriait, à deux pas. Elle avait l'air heureux ce matin-là. Un rayon de soleil éclairait-il son visage ? Ou bien était-elle contente qu'on s'occupât du jardin ? Elle observait tous les gestes de son pensionnaire qui avait quitté Saturnin et découvrait lui-même sa besogne. La jeune femme disait que chaque arbre, chaque buisson, chaque fleur venait de la Hesbaye. Seule la terre n'était pas de là-bas, mais tout ce qu'elle avait nourri sortait d'une pépinière du pays perdu. La vestale disait encore que madame Chantelier, paysanne égarée sur les pavés de la grande ville, eût voulu emporter à ses fragiles talons tout le limon que les ancêtres avaient retourné jadis. Mais elle devait se résigner à caresser les troncs des arbres, les feuilles, les graines qu'on lui appor-

tait de là-bas et qu'on enfouissait aussitôt dans ce sol étranger qu'ils avaient d'ailleurs adopté puisqu'ils profitaient d'année en année.

— D'autres, disait mademoiselle Jeanne, d'autres gardent des bibelots de famille. Maman n'aimait vraiment que ce qui vit : bêtes ou plantes. Je me souviens qu'un jour (j'étais toute petite) une parente lui envoya une touffe de lavande. Elle était heureuse. Le don d'un riche bijou n'eût pas animé son visage comme la venue de cette plante.

Le buste serré dans un châle, la figure souriante, la vestale contemplait le jardin touché par l'automne: elle y voyait peut-être se promener l'ombre sereine de madame Chantelier. Saturnin songeait à haute voix sous les arbres. La jeune femme quitta silencieusement son pensionnaire qui ne rejoignit pas le vieillard. Cette douce et pensive matinée l'isolait miraculeusement. Les notes des cloches de la Toussaint semblaient ne pas se détacher des feuillages agonisants. Jean Clarambaux rêvait. Il se demandait avec une sorte de stupeur ce qu'il avait fait durant vingt ans dans les villes. Travaillé à l'édification d'une société sage et fraternelle? Depuis deux mois, il avait compris que les hommes

étaient des esclaves. Ils obéissaient, ils ne réclamaient que du pain et des jeux et payaient ceux-ci de leur liberté, de leur travail, de leur vie. L'esclavage avait changé de visage, mais il était identique à l'ilotisme antique. Chaque guerre nouvelle prouvait brusquement que l'homme n'avait pas évolué depuis les rois assyriens. L'esclave était une brute : il aimait l'odeur du sang et les supplices raffinés. Comment créer une société fraternelle avec la collaboration d'esclaves et de brutes ? A quoi bon édifier une société d'esclaves puisqu'elle ne vivrait pas longtemps ? L'homme était d'ailleurs l'ennemi de la société qui voulait s'appuyer sur la solidarité de tous et chacun était isolément à la recherche de l'argent, des jouissances, des honneurs. Un milliard d'égoïstes luttait contre une poignée de constructeurs. La société humaine offrirait-elle jamais un aspect plus pacifique et plus réconfortant que les sociétés végétales et animales ? N'obéissions-nous pas à notre instinct de maudits ? Nous nous volions mutuellement, nous nous entredévoriions... La voix de Saturnin ramena l'exilé au jardin :

— Monsieur Clarambaux, voyez les souris.

Mademoiselle Jeanne cueillait des céleris le long d'un sentier et une vingtaine de moi-

neaux l'entouraient sagement. Le vieux était habitué à ce spectacle touchant puisqu'il s'était déjà détourné pour raconter au malade l'histoire d'une pie, Trinette, qui glissait des cailloux dans ses sabots lorsqu'il était jardinier en Hesbaye, et dans l'oreille d'un âne, Zoulou, qui charriait les légumes à la station voisine. Au bout du sentier, la vestale s'en allait et la troupe de moineaux la suivait en sautillant. Il en était peut-être ainsi au commencement, songeait Jean Clarambaux. C'était la vraie vie, la seule vie qui plût au Créateur, s'il existait. La zone de sérénité dans laquelle le malade se mouvait s'évanouit. L'exilé était retourné à ses amères réflexions. ...On avait parlé de classes sociales, mais leurs éléments se cédaient mutuellement la place au bout de deux ou trois siècles. Les riches devenaient des pauvres; les tyrans, des esclaves. L'histoire semblait enseigner la naturelle patience et, en violant les grandes lois de la nature, c'est-à-dire en multipliant les inventions, l'homme avait multiplié ses châtements. Chacune de ses découvertes s'était retournée contre lui, en l'affamant ou en l'assassinant. Le problème social n'était-il pas insoluble? Il n'y avait sans doute qu'un problème individuel. Former des hommes, telle

serait la tâche des éducateurs s'il n'y avait pas près de deux milliards d'esclaves. Jamais on ne pourrait les atteindre tous et, si on y réussissait un jour, la nature disperserait tôt ou tard ces millions de sages dans les nouvelles forêts vierges et les nouveaux déserts de l'avenir. Au fond, l'homme qui avait la crainte et le mépris de la société et de sa tyrannie devait veiller sur sa sécurité et sa dignité. Il n'y avait jamais eu de sociétés respectables, mais il y eut, de tout temps, de grands hommes. La belle histoire du monde n'était pas sociale, mais individuelle, laborieuse, créatrice, scientifique et artistique. Or la société se dressait contre les génies qui humiliaient son impuissance : elle en faisait des maçons de prison, des soldats, des forçats, des martyrs. L'esclave docile ne l'inquiétait pas, mais l'Homme la gênait...

Comme on pouvait penser en bêchant, se disait Jean Clarambaux. Il lui semblait qu'il n'avait jamais pensé aussi longtemps que dans ce village inconnu où le destin l'avait abandonné, tout apeuré et titubant de faiblesse. Une désespérante incertitude l'amenait deux fois par jour à un souffle de l'évanouissement. Sa pensée n'était plus qu'une longue procession de questions... La voix de Satur-

nin le fit revenir, une fois encore, au jardin. Le vieux racontait que, du temps de madame Chantelier, un chat, qu'on n'avait jamais remplacé, croquait les oiseaux de l'enclos. On lui attachait un grelot au cou et ce grelot faisait s'envoler les moineaux. Mais, après une semaine, le chat tint le grelot dans sa gueule pour reprendre ses brigandages. Jean Clarambaux aimait ces histoires de bêtes qui l'aidaient à oublier l'histoire des hommes. D'ailleurs, ce beau temps mélancolique, et silencieux après deux semaines de tempête, était généreux comme un bain d'eau tiède. On revivait. Un jour sans doute, les pensées du malade s'éclairciraient et il espérait s'accrocher définitivement à cette première clarté.

Ses yeux firent le tour du courtil. Le soleil allumait les dernières feuilles des arbres, les dernières tiges, les ailes des passereaux. La terre sentait bon : elle avait un goût de champignon. Hélas ! un nouvel essaim de questions assaillaient tout à coup l'esprit de l'exilé. A son insu, des forces contraires se disputaient le paysan vagabond... Ne devions-nous pas nous détourner, sans le moindre remords, de la société lorsque nous avons senti combien sa cruauté et sa lâcheté collectives nous répugnaient ? Le travail au profit de la société

n'était-il pas un esclavage puisqu'il n'était pas l'œuvre de tous? L'égoïsme individuel détournerait toujours la société de ses fins éminentes. La guerre, elle aussi, était un esclavage et il y aurait toujours des guerres parce que l'homme portait le crime en lui; c'était une sorte d'instinct que la société cultivait en chacun de nous. L'homme volerait toujours son prochain ou il serait volé par celui-ci; il tuerait toujours ou il serait tué. La société mangeait ses membres : elle obéissait ainsi au destin terrestre. Lorsque notre planète se refroidirait, l'avant-dernier homme obéirait au dernier qui serait le plus fort. Les deux derniers hommes de la terre se disputeraient cruellement le commandement, le dernier aliment ou la dernière femme... Pourquoi, se demanda Jean Clarambaux, pourquoi des pensées aussi amères me tourmentent-elles pendant que je me réconcilie avec la terre? Il le comprit plus tard, mais, en attendant, il n'était plus qu'un malade qui devait miraculeusement changer de personnalité pour découvrir le salut. Des milliers de gestes attentifs absorbant son esprit de l'aube à la nuit l'arracheraient à sa détresse. Quels gestes? Où vivre désormais? Ici? Il n'était qu'un oiseau de passage et nulle tâche ne le retien-

drait dans l'enclos ou la maison. Il eût voulu s'en aller tout de suite au hasard des routes, n'avoir plus de nom durant le voyage, et devenir un nouvel homme, au bout de son long chemin. Un homme qui eût oublié son passé et qui commençait à vivre. Son dos s'était soudain arrondi, et ses mains s'appuyaient fortement sur le manche de sa bêche lorsque Saturnin l'appela :

— Monsieur Clarambaux, la soupe est servie.

Pareil à un aveugle, la démarche mécanique, il gagna la maison et la salle à manger où déjà monsieur Chantelier et le vieux jardinier bavardaient. Quand il monta dans sa chambre, le malade ne se souvint pas d'avoir dit un mot ou vu mademoiselle Jeanne. Là-haut, Mouche la mésange, la coiffe bleue gonflée, salua, d'un « sicici » tenu, l'apparition de l'ermite qui s'approcha silencieusement de la cage. Il alla se pencher aussi sur la geôle de Poucet le tarin qui becquetait une amande, et la présence de ces deux petits êtres lui fit plus de bien que jamais. Il ne leur parla pas, il se contenta de les regarder, il eut pitié de leur fragilité : il tendit un chènevis à Mouche et une feuille de chicorée à Poucet, puis il s'allongea sur le divan. Il s'assoupit

tout de suite. La sonnette du vestibule le réveilla une heure plus tard. Le sommeil avait calmé ses nerfs. L'ermite songeait à s'occuper des petits captifs qui devaient s'étonner et peut-être s'attrister de son mutisme, mais on frappa à la porte. Mademoiselle Jeanne entra. Elle était très pâle, sa gorge palpait dans la blouse de laine et ses yeux ressemblaient à ceux d'une biche traquée :

— Monsieur Clarambaux, disait-elle, n'auriez-vous pas cinquante francs à me prêter jusqu'à ce soir? Je dois payer la note de l'éclairage. Marie-Rose me remettra son salaire tout à l'heure.

Il sourit à la jeune femme, sortit son portefeuille de l'amas de livres qui couvrait la table et, les paupières baissées, glissa le billet dans les doigts tremblants de la vestale qui le remercia, la voix voilée, et disparut. Il était donc vrai que la pauvreté habitait l'oasis pleine de fleurs et d'oiseaux. Le malade voulut chasser aussitôt cette pensée comme s'il eût été indiscret d'évoquer la misère cachée dans cette verdure et cette musique. Il avait parfois regretté d'être pauvre. Lorsqu'il avait rencontré une détresse sur son chemin : vieillard chancelant de privations, enfant fragile au visage desséché par la faim. Aujourd'hui,

la pauvreté qui venait d'apparaître dans le cadre de la porte, la pauvreté avait une figure austère et fière, la plus imposante figure de femme que le vagabond eût contemplée depuis la mort de sa mère. Il s'approcha des cages et songea combien la charité était légère lorsqu'elle se penchait sur les bêtes et les plantes. Cette charité ne coûtait guère et assurait pourtant une étincelle de bonheur au donateur. Il venait de comprendre définitivement pourquoi mademoiselle Jeanne aimait les bêtes et les plantes. Il se sentit très fatigué. Il n'irait pas au bois ce jour-là malgré le retour du bon temps. Il s'étendit, une fois encore, sur le divan. Une auto s'arrêta devant la grille, une voix d'homme répondit à celle de monsieur Chantelier, la sonnette du vestibule grelotta longuement. Mais le bromure endormit tout à coup le malade. L'obscurité avait envahi la chambre lorsque mademoiselle Marie-Rose ouvrit la porte :

— Où êtes-vous, monsieur Clarambaux ?

Il masqua d'une housse les deux cages où les oiseaux sommeillaient, le bec sous l'aile, et fit de la lumière. La jeune fille riait d'avoir éveillé son pensionnaire. Elle était ravissante. L'un de ses longs bras pâles et odorants s'appuya sur les épaules de l'homme, et, elle dit,

s'efforçant d'être grave : « J'ai une nouvelle à vous conter. Monsieur Lantin est venu demander la main de Jeanne. » Elle écarta un paquet de livres et s'assit sur un coin de la table, les jambes pendantes. Elle bavardait sans interruption, et, de toute cette abondance de paroles, Jean Clarambaux retint que le prétendant était arrivé à l'improviste et que mademoiselle Jeanne n'avait dit ni oui ni non. Monsieur Lantin était reparti pour l'Angleterre et il reviendrait dans deux mois pour savoir à quoi s'en tenir. Il gagnait beaucoup d'argent, il représentait ici une grosse fabrique de tissus de Bradford. C'était un beau garçon, affirmait l'adolescente, un peu froid, très maître de lui. Il connaissait les Chantelier depuis deux ans. Le père l'avait ramené à la maison, un soir de pluie, après une partie de cartes chez un voisin, et Jeanne l'avait sans doute séduit. Il arrivait tous les deux mois, dans sa riche voiture, et s'en allait une heure après. Il était toujours très pressé. Mademoiselle Marie-Rose avouait qu'il lui déplaisait, qu'elle était mal à son aise devant le regard indiscret et sans douceur du visiteur. Il ne riait jamais. Aussitôt repentante, l'adolescente ajouta :

— Vous ne riez jamais non plus, monsieur

Clarambaux, mais vous avez d'autres yeux que les siens.

Jeanne était du reste plus forte qu'elle, Jeanne ne craignait personne. A trente-cinq ans, monsieur Lantin voulait se reposer, ne plus voyager, ouvrir dans la capitale un grand magasin de tissus. Monsieur Chantelier était ravi de la visite de cette après-midi, mais il ignorait ce qu'en pensait son aînée. Monsieur Lantin était un grand administrateur (mademoiselle Marie-Rose riait), mais serait-il un bon époux? Jean Clarambaux songea que la jeune fille parlait de l'événement avec une grande légèreté. Il revoyait les yeux de biche traquée de la vestale. Une heure plus tard, on venait donc lui offrir l'aisance. Elle ne l'avait pas acceptée tout de suite. Quelle étrange femme! A son tour, il eut peur de ce prétendant froid. Il eût bien voulu le connaître. Mademoiselle Jeanne était-elle aussi forte que la cadette l'affirmait? Mademoiselle Marie-Rose riait encore et il découvrit tout à coup que ce rire était nerveux. Il interrogea les larges yeux clairs de l'adolescente : ils étaient sans joie. L'homme croyait la connaître et voici qu'elle lui échappait comme l'autre. Le rire se tut, le frais visage devint

grave et mademoiselle Marie-Rose dit à voix basse :

— Monsieur Clarambaux, je pense parfois que Jeanne est une sainte. Je l'aime beaucoup, mais elle ne me donne jamais l'occasion de me rapprocher d'elle. Nous irons manger, monsieur Clarambaux.

Le repas fut pareil à celui de la veille : monsieur Chantelier et la cadette bavardèrent beaucoup. L'aînée avait son visage lointain de tous les jours. Après le souper, elle écrivit une liste de commissions que mademoiselle Marie-Rose devait prendre au village, et père et fille s'en allèrent : ils passeraient chez le coiffeur et la coiffeuse avant de rentrer. C'est ainsi que, ce soir-là, pour la deuxième fois en quatre mois, Jean Clarambaux se vit seul à seul avec mademoiselle Jeanne. Les partants avaient à peine fermé la porte que la vestale remit le billet de cinquante francs à son pensionnaire et la bouche pâle de la jeune femme se crispa une seconde. Il la remercia et parla aussitôt du temps : les arbres s'étaient brusquement dépouillés de leurs feuilles, disait-il, des bandes de sansonnets avaient erré toute la journée sur la lande et des dizaines de corneilles s'étaient groupées sur le toit du vieux château. Elle annonça que

Saturnin rentrerait les géraniums le surlendemain. On ne causerait pas du prêt et le contentement de mademoiselle Chantelier était visible. Elle tricotait près du poêle réveillé par le vent qui se levait. Il raconta comment, vers sa dixième année, un jour de printemps, qu'il se promenait au bois, il découvrit une primevère et la rapporta chez lui, avec la motte, dans sa casquette. Ses souvenirs d'enfance s'égrenèrent ainsi l'un après l'autre. A son tour, la jeune femme évoqua quelques histoires de sa vie de petite fille qui déjà se sentait en exil dans ce village brabançon où elle était née. Après une pause durant laquelle le vent, qui venait de la mer, grondait contre la fenêtre, la conversation reprenait. Jamais ni l'un ni l'autre n'allait jusqu'à sa jeunesse. On eût dit que tous deux se réservaient l'avenir. Ils se dévisageaient parfois, gravement.

Le malade ne craignait pas qu'elle l'interrogeât sur sa vie d'homme. Le soir, il était toujours d'aplomb sur ses pieds : il pouvait lui répondre sans mentir et sans révéler ses secrets. De son côté, il ne songeait pas à la questionner : les dix dernières années de l'existence de la jeune femme ne le concernaient pas. Mais sa discrétion troubla finale-

ment le pensionnaire, car les confidences de mademoiselle Jeanne s'arrêtaient chaque fois au décès de sa mère, c'est-à-dire au seuil de ses dix-huit ans. L'air vieillot du ROSIER lui revint. Il fut convaincu qu'elle avait vécu une triste histoire d'amour et il eut pitié d'elle. Il songea aussi, tout à coup, avec une sorte de regret, que leurs deux vies ne pourraient jamais se confondre. Dans trois ou quatre mois, il reprendrait sa course de vagabond pauvre et révolté. Elle resterait la vestale de la maison solitaire, blottie sur la colline de sable, ou bien elle épouserait le marchand de draps et deviendrait une dame, un peu mystérieuse, de la grande ville. La reverrait-il jamais? Elle n'était qu'une âme apparue dans une station de l'existence errante de l'homme. Tous deux se turent un moment et la stridulation du grillon vint égayer le lourd silence de la pièce : le vent était tombé. Brusquement, pour la première fois depuis quatre mois, mademoiselle Jeanne demanda à son pensionnaire s'il se plaisait à la maison. Elle l'avait souvent interrogé sur sa santé, mais, ce soir-là, la demande était plus affectueuse. Sans mentir, il lui assura qu'on le gâtait et qu'il aimait sa retraite silencieuse. Les yeux baissés sur son tricot, elle dit :

— Vous reprendrez sans doute vos occupations quand vous serez guéri.

Oubliant ses amères réflexions de la matinée, il éleva ses mains vides au-dessus de la table et avoua qu'il n'eût pas dû quitter son village, qu'il eût aimé sa maison, son jardin. Mais, ajoutait-il, la mort de sa mère l'avait jeté sur les grandes routes de l'aventure et il était bien difficile de rebrousser chemin lorsque le vent du destin vous poussait. Le beau visage mystérieux se tourna vers l'homme, mais la bouche resta fermée, car les deux autres Chantelier rentraient, joyeux, bavards et parfumés. Mademoiselle Marie-Rose offrit un bonbon au pensionnaire, monsieur Chantelier lui tendit une cigarette. Le doux dialogue de la soirée était fini. Pendant que le père et la cadette allaient vider leurs paniers à la cuisine, entendant rire sa sœur, la jeune femme dit, comme pour l'excuser :

— Mon père et Marie-Rose sont deux grands enfants, aussi jeunes l'un que l'autre.

C'était la première fois qu'elle parlait d'eux à Jean Clarambaux. Celui-ci se leva en souriant, s'inclina devant son hôtesse, lui souhaita une bonne nuit, salua le père et la cadette dans le vestibule et monta dans sa chambre. La jeune femme veillait-elle sur la

maison ou sur les siens? Avant de s'endormir, il revit la belle image de la buanderie : la gorge et les bras blancs. Le marchand de draps n'était pas le mari qui convenait à mademoiselle Chantelier. Pour cette vestale on devait ressusciter un époux d'autrefois, solidement attaché à une terre isolée de la Hesbaye, effacé et doux. Jean Clarambaux pensa à un autre miracle : la venue d'un émigrant qui emporterait son épouse dans une contrée inconnue où ils fonderaient une famille digne des vieilles races éteintes, car cette jeune femme était sortie d'une noble et captivante chronique du temps passé, elle n'avait pas moins de trois cents ans... Sur cette pensée il s'endormit.

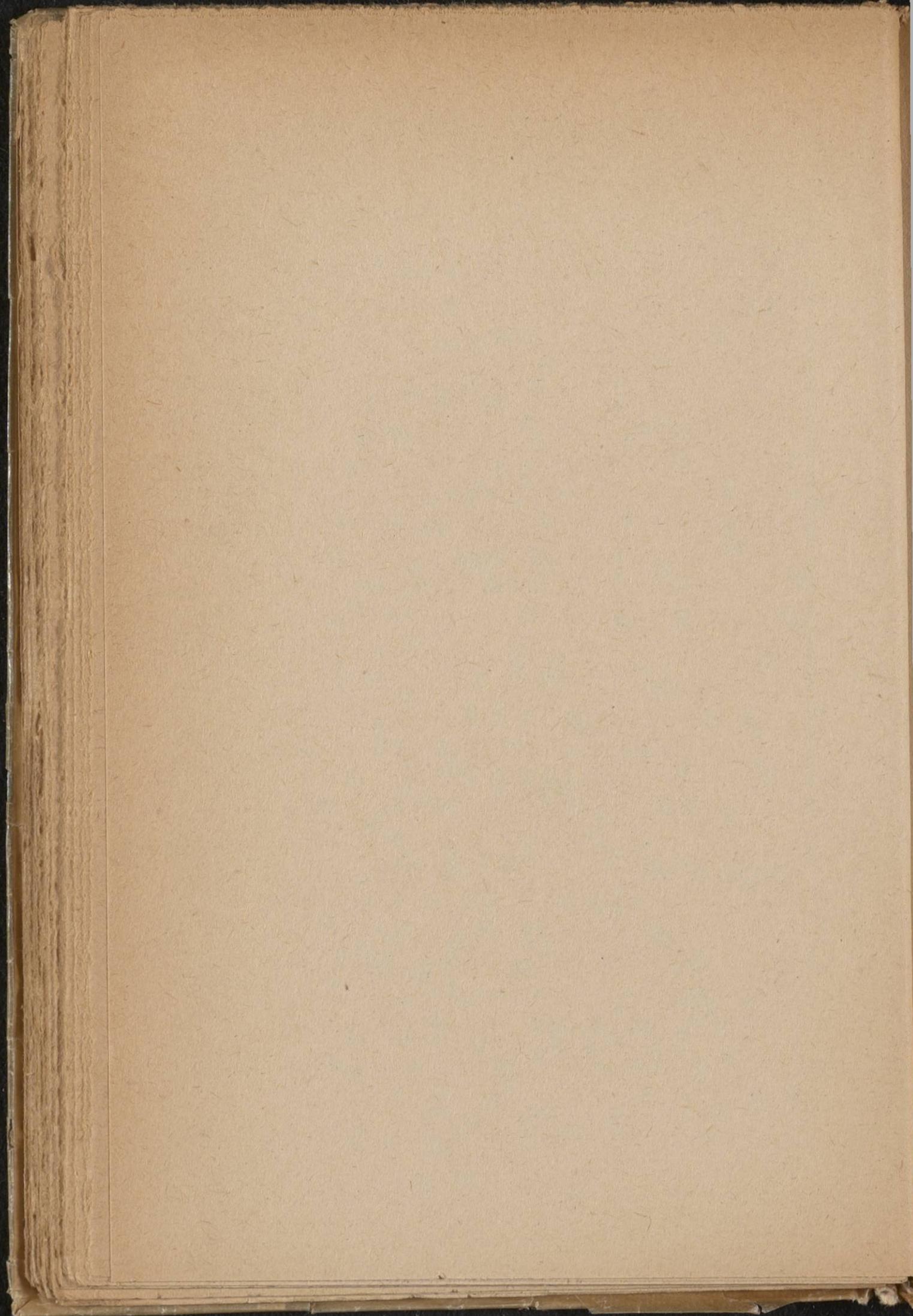
Le lendemain, le temps était à la gelée. Jean Clarambaux alla rempoter les géraniums dont le feuillage noircissait déjà. Ce dimanche-là, monsieur Chantelier et mademoiselle Marie-Rose s'occupèrent du dîner, puisque mademoiselle Jeanne rejoignit bientôt son pensionnaire. Ils travaillèrent une heure ensemble, en hâte, car le froid était piquant. Parfois leurs mains se touchaient : c'était très doux. Le malade avait l'esprit clair comme aux bons jours. La vestale disait, à voix basse, le poème des géraniums qui, de leurs fenêtres

étroites, avaient souri aux passants défunts des routes du Plat-Pays, et, de temps en temps, l'homme transportait, presque en courant pour sauver tout de suite les plantes du gel, une caisse de pots dans la buanderie. Une bande de moineaux, égayés par la venue du soleil, jouaient dans les sentiers. Soudain mademoiselle Chantelier murmura : « Voyez, au pied de ce groseillier, un rouge-gorge. » Perdu sur un tapis de feuilles mortes, le petit être de pourpre, d'or et d'argent observait sagement les deux jardiniers. Jean Clarambaux se tourna vers son hôtesse et il fut frappé du ravissement de son visage. La belle figure impassible était devenue lumineuse, eût-on dit : une seconde, le malade vit la petite fille que la jeune femme était autrefois. Elle murmura encore :

— Cet oiseau me touche chaque année. Il me rappelle les lutins de jadis, serviabes et bienfaisants.

L'oiselet avait déjà disparu dans une sorte de balancement malicieux et, du seuil de la porte, monsieur Chantelier annonçait que le dîner était servi. Les deux jardiniers rentrèrent à pas lents et Jean Clarambaux songeait que son hôtesse, si grave, sortie d'une vieille histoire du temps passé, n'était peut-être

qu'une enfant que le destin avait exilée chez de grandes personnes qui ne la comprenaient pas.



IV

Décembre n'avait pas calmé le vent. Depuis des semaines, de hurlantes rafales secouaient les arbres défeuillés et emportaient, l'une après l'autre, les ardoises du vieux château. Dès qu'une brève embellie nettoyait le ciel, Saturnin accourait et, aidé de Jean Clarambaux, achevait la toilette du jardin. Malgré le mauvais temps, le malade allait mieux : il fumait parfois une cigarette, bien que le tabac lui fût encore interdit. Il prit amitié pour le vieillard et ne le quitta plus d'une semelle. Au premier rayon de soleil, les deux hommes surgissaient dans l'enclos, bêchaient, râtaient, brouettaient les feuilles mortes, peignaient le gazon. Leur présence ne dérangeait pas les moineaux qui s'abattaient sur la terre retournée pour y recueillir des graines de mouron ou de pourpier. On entendait la crécelle des rouges-gorges au pied des buissons et parfois deux petits gnomes aux couleurs éclatantes venaient se quereller dans un sentier. De minuscules mésanges, pareilles à des

araignées dans leurs toiles, grelottaient une seconde dans les entrelacements des rosiers grimpants. Mais les pinsons avaient disparu : on les capturait dans la lande, on vendait chacun de ces petits êtres si naïfs et si affectueux pour un franc et, s'ils étaient trop nombreux, on leur tordait le cou et on les mangeait. Ainsi fait l'homme. Saturnin, qui n'eût pas tué une mouche, laissait s'éteindre sa pipe en songeant aux lutins assassinés. Puis il se remettait brusquement à bavarder. Il évoquait volontiers son enfance blottie chez un oncle du Condroz : le vieux avait eu sept frères et huit sœurs et ce petit monde, guetté par la famine, s'était dispersé dans toute la Wallonie.

Saturnin racontait donc la vie d'une maisonnette qui se cachait au pied de la colline et que les eaux du dégel et des orages envahissaient. L'oncle le tisserand avait le visage rasé et la voix douce. Son métier bourdonnait toute la journée dans l'ouvrage sous le poids de son sabot de bouleau. La tante battait le beurre et le pressait dans les moules fleuris. L'hiver, avant l'aube, les cousins s'en allaient vers les forges et les carrières, une lampe ventrue se balançant dans leur main gelée, et parfois la neige nivelait le pays. En autom-

ne, par étapes, tout un hameau brouettait le fumier vers les essarts dépouillés de leur lin et de leur colza. Dès la première clarté du jour, les femmes envahissaient le bois pour y ramasser les feuilles mortes dans de longs sacs de vichy que des vaches charriaient sur les chemins en lacets. On croisait ainsi des adolescentes qui, des fonds de la Meuse, ramenaient dans leurs brouettes des cruchons d'huile sortant toute parfumée du moulin perché sur une rivière. La maisonnette au toit de chaume était entourée de vieux saules que peuplaient des roitelets à tête de feu...

Jean Clarambaux regardait, avec admiration, son compagnon qui avait l'allure et le langage d'un défunt sorti tout à coup d'un cimetière abandonné du bord de l'eau, et qui bêchait la terre avec la vigueur d'un jeune paysan. Le malade songeait avec mélancolie à la vie qui s'écoulait autrefois dans son village lointain sur lequel l'industrie avait mis sa lourde main niveleuse et noire... Les soirs d'hiver, racontait Saturnin, les soirs d'hiver, autour de la lampe à huile, on mangeait la soupe au lait ou au colza, on taillait une pipe dans une racine de buis, on tressait des mannes, des panetons, des ruches, on jouait au loto, on chantait, on buvait un verre de

genièvre cristallin du pays. Le fiancé géant d'une cousine avait une incroyable voix de basse. Un soir que l'adolescent gronda : « **Mahomet!... Mahomet!...** », le canari s'évanouit de peur dans sa cage. Parfois, le cordonnier Bel-Homme, ainsi nommé parce qu'il était laid à faire peur, le cordonnier, qui élevait des abeilles, appelait à l'aide les jeunes filles du hameau : leurs couvercles de métal et de bois, leurs casseroles, leurs cris et leurs rires ramenaient au verger un essaim vagabond. Du dehors, ni vent ni nouvelle. Mais, de temps en temps, on reconduisait chez lui, les pieds devant, dans un tombereau, un carrier tué sous les roches ou bien on allait, tous ensemble, dire une messe sur un puits noyé par les eaux et d'où ne sortiraient plus une équipe de mineurs dont les sabots rougissaient fidèlement, depuis des années, les routes du village...

Jean Clarambaux se laissait bercer par la voix aigre du vieux : il n'entendait plus les avions qui bourdonnaient au-dessus du jardin ni l'appareil de radiophonie qui gémissait dans une villa voisine. Il était remonté de près d'un siècle dans la vie de sa race, soudée au sol natal comme une forêt de chênes. Trois ou quatre fois par jour, mademoiselle Jeanne

arrivait, lente et grave, mais heureuse. Elle avait, elle aussi, l'allure d'une fée qui eût régné au temps que le vieux évoquait, mais cette fée était jeune et belle, et bonne puisqu'elle demandait :

— N'avez-vous pas soif, Saturnin?... N'avez-vous pas froid, monsieur Clarambaux?...

Elle contemplait le travail accompli; une seconde, son regard caressait le visage des deux hommes, puis elle regagnait la maison pour réapparaître une heure plus tard. Les autres Chantelier s'étaient en quelque sorte effacés : le pensionnaire ne les apercevait qu'aux repas. Le soir, il montait très tôt dans sa chambre et s'endormait d'un sommeil plein et tranquille. Malheureusement, l'éclaircie fut de courte durée. Saturnin quitta tout à coup le village : l'un de ses petits-neveux se trouvait en prison pour avoir refusé de faire son service militaire et, en deux heures, le vieux, qui avait une âme de réformé des temps héroïques, le vieux était rentré au pays de Liège où déjà il alertait la famille et tous les protestants de la région. Sur ces entrefaites, le mauvais temps revint et les journées furent de nouveau interminables et mornes. L'incident bouleversa le malade qui revécut en

compagnie de ses amères pensées. Il songeait à tous les pauvres qui ne devaient pas grand' chose à leur pays : ni confort ni sécurité.

Ils avaient payé d'un dur labeur quotidien le peu dont ils jouissaient. Comment leur imposer des devoirs qu'il était permis de réclamer aux grands propriétaires ou aux salariés de l'Etat? On disait que le pauvre n'avait pas de patrie. On devait d'abord permettre au pauvre de s'associer à toute la vie de la nation, et assurer à chacun sa place dans la vie commune, créer ainsi l'amour de la patrie. On n'avait rien fait pour que la défense nationale fût évidente et juste, et des révoltés (ou des croyants) refusaient d'assurer cette défense. Le phénomène était universel : chaque pays comptait des réfractaires. Si, un jour, le monde pouvait jouir de la paix, il le devrait à ces réfractaires. On nationalisait le problème. Or les réfractaires pouvaient changer de nationalité : ils ne changeraient jamais de sentiment. Ils ne seraient jamais l'ennemi. Ils s'abstenaient : leur attitude était le commencement de la pacification du monde; elle seule appartenait à l'esprit, car les discussions nouées autour des armements faisaient leur soumission à la brute. Certes l'armée était nécessaire et le désarmement

impossible : l'Europe n'avait jamais connu dix années de paix et ses dépouilles seraient un jour offertes aux peuples de l'Asie. Mais les États pouvaient se rassurer : les réfractaires ne seraient jamais très nombreux (ils étaient perdus parmi les esclaves) et les armées trouveraient toujours des recrues parce que l'homme aimait instinctivement la guerre : il la portait en lui comme un mauvais ferment. Depuis le commencement, il y eut toujours des mercenaires amoureux d'aventures et dédaigneux des monotones travaux nourriciers. La guerre était un mal naturel auquel n'échappait ni l'animal, ni le végétal, ni le minéral, et les plus humains des hommes étaient ceux qui se battaient : les autres s'étaient élevés au-dessus de l'espèce humaine qu'ils gênaient. L'objection de conscience n'aurait pas le temps de désarmer les nations, mais elle était infiniment respectable. Elle n'était pas dangereuse, puisqu'elle était impuissante. Certes, l'absence des réfractaires resterait inaperçue dans les rangs compacts des guerriers et l'avenir de la guerre était assuré...

Le malade sentait qu'il eût dû lutter aux côtés du vieillard qui avait brusquement quitté l'enclos silencieux pour parcourir une

région bruyante, couverte de fumée, et rallier les consciences distraites ou égarées des pauvres. Il se représentait le vieil homme prêchant de maison en maison, en se haussant légèrement sur la pointe des pieds, et il entendait les éclats de la voix aigre. Jean Clarambaux était honteux de lui-même. Dans la demeure solitaire, on parlait de l'incident : monsieur Chantelier avec l'égoïsme d'un septuagénaire pensionné et mademoiselle Marie-Rose avec la surprise d'une adolescente qui admirait l'uniforme militaire, n'était pas au monde en 1914 et n'avait jamais lu une seule ligne de la vraie histoire de l'époque. Mademoiselle Jeanne ne dit que quelques mots :

— Puisque les femmes ne font pas la guerre, elles n'ont pas le droit d'en parler.

Depuis lors, elle semblait ne plus s'intéresser au vieux Saturnin ni à son petit-neveu. Le malade se sentait donc seul dans la maison. Dehors, il pleuvait sans fin ; la lande trempée luisait faiblement sous le ciel gris ; la demeure était devenue obscure comme une cave. Le pensionnaire ne s'occupait plus guère de ses fragiles amis : la mésange et le tarin dont les cages restaient silencieuses. Il s'agitait dans les remous de ses pensées... On devait recréer le mercenariat dans tous les

pays de l'Europe : chaque armée ne perdrait que la moitié de son effectif. La police de chaque pays serait assurée : les différends se régleraient par les armes, comme aujourd'hui ; la force convaincrail ainsi le vaincu qu'il avait moralement tort. L'homme obéirait aux lois naturelles contre lesquelles ne prévaudrait jamais l'esprit. Non, en attendant les torrents d'Asie, il n'était pas dangereux de respecter l'objecteur de conscience. Evidemment, on pouvait tenter de le ramener au bercail social en élaborant les fondements d'un pays juste. Mais le pays juste n'existerait jamais. On n'aurait jamais le temps de le créer ou de lui assurer un avenir durable. L'homme avançait et reculait à la fois, et, dans son histoire, chaque sursaut de la société n'était qu'une menue vague qui vengeait peut-être une génération, mais s'effaçait finalement dans les annales humaines.

Il y avait pourtant un « patrialisme » étranger à l'Etat : il se manifestait par la fidélité à l'esprit d'une race, par l'exaltation des beautés naturelles d'un pays, par le très sincère amour de ce qui touchait au passé et à l'avenir de celui-ci. Or ce « patrialisme » ne satisfaisait pas l'Etat, il était suspect de puérilité et de lâcheté. D'ailleurs, pour défendre vrai-

ment l'esprit et le décor d'une région, l'homme devait parfois prendre les armes. Les circonstances contraignaient un penseur à devenir un assassin. Il n'y avait donc plus la moindre place, en ce monde civilisé, plus le moindre petit coin où il pût rêver sans inquiétude devant un groupe de rochers aimés, en compagnie de gens simples sur qui il voudrait veiller. La société avait banni la paix des plus humbles hameaux de l'Europe, les premières et les dernières patries des solitaires pensifs que les foules avaient rejetés... Lutter aux côtés du vieux Saturnin? A quoi bon? Jean Clarambaux eût volontiers pris la place du détenu : un adolescent. Le malade connaissait la prison : un jour, il avait songé à se pendre à la lucarne de sa cellule. Il était jeune, lui aussi, en ce temps-là; il aimait la vie, la lutte; il croyait à un monde meilleur; il avait courageusement détordu son drap de lit. A présent, il était sans croyance, seul sur la terre, inutile : il eût aimé la solitude de la geôle, il y eût étudié une langue étrangère, comme on joue aux cartes pour tuer les heures de veille....

Ce soir-là, sa silhouette s'était affaissée devant la fenêtre qui donnait sur le jardin. Le brouillard s'épaississait entre les haies;

déjà les moineaux avait regagné leurs nids. L'enclos était immobile et muet, l'eau d'une terrine luisait faiblement sous la dernière clarté du jour. Soudain, un oisillon s'abattit au bord de l'abreuvoir, se désaltéra, glissa dans l'eau, s'y trempa longuement, s'envola et vint se percher sur un poirier nain. C'était un rouge-gorge. Le temps était à la gelée, l'eau devait être glacée. Le gnome frétilait de plaisir, lissait son plumage mouillé, gazouillait. Dans quel nid secret passait-il la nuit? Il se balança une seconde et fila au fond du verger. Jean Clarambaux se tourna vers les cages silencieuses où sommeillaient ses deux lutins, sagement, le bec sous l'aile. Il coiffa d'une housse les geôles de la mésange et du tarin, et le froissement de l'étoffe ne réveilla pas les dormeurs. L'homme sourit dans l'ombre : un peu de contentement venait d'entrer dans sa chambre et dans son cœur. Depuis quelques jours, ses petits captifs lui étaient plus chers que ses trois hôtes : monsieur Chantelier, l'égoïste borné, mademoiselle Marie-Rose l'écervelée, mademoiselle Jeanne, la lointaine mystérieuse. Aimait-elle vraiment Saturnin, son dévoué serviteur? ou n'aimait-elle que le travail du jardinier? On ne disait plus dans la maison le nom de l'ami.

Quelqu'un montait l'escalier, la porte s'ouvrit : la vestale apportait au malade un livre que le facteur venait de déposer dans la boîte. La jeune femme vit que son pensionnaire était fatigué et elle s'informa de sa santé. En interrogeant les beaux yeux, il dit que l'histoire de Saturnin l'affligeait et qu'il ne cessait de penser au vieillard. Les lèvres pâles frémissaient et la voix douce se voila :

— Monsieur Clarambaux, quand quelque chose me fait souffrir, je n'en parle jamais. Je n'ose plus ouvrir un journal depuis des années, parce qu'ils ne racontent que des accidents et des crimes...

Il voulut lui demander pardon, s'empara de la main tiède qui lui avait tendu le livre, l'approcha de sa bouche et baisa les longs doigts de la vestale. Mais déjà celle-ci s'était détournée et descendait l'escalier. L'homme n'avait pas revu son visage qui resta impassible toute la soirée. Après le souper, mademoiselle Marie-Rose vint rôder dans la chambre du malade et demanda un roman, n'importe quel. Pendant que, debout, hésitant, l'homme faisait désespérément l'inventaire de sa bibliothèque, le bras de l'adolescente s'appuya sur les épaules fatiguées : « Jeanne a écrit à monsieur Lantin. J'ai mis la lettre à

la poste ce matin. Mais père et moi ignorons ce qu'elle contient. » La jeune fille en était humiliée. L'aînée la traitait en petite fille, disait-elle en faisant une moue d'une aune, et son père en petit garçon. Jean Clarambaux savait que, d'ordinaire, mademoiselle Marie-Rose aimait son rôle d'enfant. Or, ce soir-là, sa curiosité de femme était trop grande, la discrétion de sa sœur la cabrait et l'étourdie espérait peut-être que son pensionnaire avait le secret de la vestale. L'ermite sourit, car la visiteuse ressemblait à une naufragée. Il lui tendit un vieux roman anglais bien oublié : LES CINQ FILLES DE MRS BENNET, et lui parla du mélancolique destin de l'auteur. Elle ne l'écoutait pas : elle était dépitée. Elle s'en alla tout de suite.

Il s'endormit très tôt mais il fut brusquement réveillé pendant la nuit : le vent et la pluie faisaient rage contre la maison et le jardin. Il n'alluma pas la lampe pour ne pas déranger les oiseaux. La clameur de la tempête était vraiment extraordinaire : à chaque minute, il croyait que le toit se soulevait et il se rhabilla à tâtons : le vent avait certainement une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure et, parfois, durant une demi-minute, elle était plus sauvage encore. Les ardoises

résisteraient-elles à un pareil assaut? Le feu s'avivait aux vitres de mica du foyer : il fit clair dans la chambre. Cependant Jean Clarambaux devina qu'une lueur bougeait sur le palier et il alla ouvrir la porte : une petite lampe à la main, mademoiselle Jeanne descendait l'escalier du grenier. « Eh bien? » demanda-t-il. La vestale eut son pâle sourire : « Jusqu'à maintenant, tout va bien. Le toit tient bon. » Elle entra dans la pièce, déposa sa lampe sur la cheminée et s'assit à côté de la table. Sa coiffure était toute dé faite, son peignoir, très propre mais déteint par les lessives, son peignoir n'était pas attaché, ses pieds étaient nus dans les pantoufles. Elle était sautée de son lit, disait-elle, et avait parcouru rapidement la maison. Elle avait froid, elle voulait se chauffer une minute. « Et monsieur Chantelier? et mademoiselle Marie-Rose? » demanda-t-il encore. Elle secoua doucement la tête :

— Ils dorment comme des marmottes.

Elle écoutait hurler la rafale, pâissait, puis interrogeait le visage de l'homme. Il la rassura et, sans trop savoir ce qu'il faisait, arrangea les lourds cheveux où luisaient des fils d'argent. La grêle crépita violemment contre la fenêtre et, de nouveau, le malade crut que

le toit s'en allait. Il caressait toujours les cheveux de la jeune femme qui ne bougeait pas plus qu'une statue. Une seconde, il vit une neigeuse épaule sortir du peignoir et il releva aussitôt le vêtement. Un miaulement infernal couvrit tout l'enclos. Au moins cent kilomètres, songea-t-il. Il vint s'asseoir aux côtés de la vestale immobile. Elle était très pâle, ses yeux ne quittaient plus le visage de l'homme. Il la rassura encore, diminuant la vitesse du vent, rappelant une tempête de l'automne qui était, affirmait-il, plus violente que celle-ci. Elle prit dans sa main glacée la main tiède de son pensionnaire. Il parlait tout le temps, espérant qu'elle n'écouterait plus le tumulte inquiétant du dehors. La belle épaule reparut et, de nouveau, il releva le vêtement. Il y eut une accalmie.

Pareils à ceux d'un enfant, les yeux craintifs luttèrent contre le sommeil, puis se fermèrent. Le peignoir s'écarta. Le bras, sur lequel la jeune femme s'appuyait, s'allongea, rond et blanc, l'aisselle moussue et l'arc du sein devinrent visibles. Jean Clarambaux enleva son gilet de laine et en couvrit le buste mûr. Puis, dans l'étonnant silence de la nuit calmée, il contempla longuement son hôtesse. D'abord, il dut chasser ses pensées l'une après

l'autre, mais il s'apaisa à son tour. Une femme forte? Une pauvre enfant abandonnée de qui les fragiles épaules pliaient sous tout le poids de la maison. Elle rouvrit les paupières, regarda l'homme, puis, avec surprise, le vêtement de laine. Ses lèvres pâles tremblèrent brusquement et ses yeux remontèrent vers le malade qui crut y voir, une seconde, une infinie tendresse. Il en eut le corps remué. Elle disait en se levant :

— C'est fini? Merci, monsieur Clarambaux. J'allais m'évanouir lorsque je suis entrée chez vous. Mon cœur est parfois bien faible. Bonne nuit, monsieur Clarambaux.

Elle s'en allait, le gilet sur les épaules. Elle le lui rendit peu après le déjeuner : le travail des mites avait disparu. Au verger, quelques branches étaient brisées; au potager, autour des poiriers nains, la terre soulevée et fendillée; derrière le vieux château, les trois derniers arbres du parc, brisés à mi-hauteur comme du bois mort; et, sur la colline, les toits de deux villas troués. Le surlendemain, une sorte de sérénité rentra dans la maison, car Saturnin réapparut. Son petit-neveu n'avait pas quitté la prison, mais le vieillard affirmait que le détenu acceptait son sort avec une résignation de croyant, et toute la famille

était fière de lui. Le revenant examinait allègrement les portes et les fenêtres, rabotait, clouait, maçonnait, huilait les serrures, fendait du bois. Son interminable bavardage grelottait dans tous les coins et mademoiselle Jeanne trottaït comme une petite fille jusqu'au soir, qui tombait très tôt. Dehors, il pleuvait tout du long de la journée et de la nuit. On s'acheminait ainsi vers la fin de l'année.

Puis le temps fut définitivement au gel, et, la veille de la Noël, il avait neigé. L'enclos était devenu une sorte de jardin féérique et, sur les arbres blancs du verger, les oiseaux ressemblaient à de gros fruits noirs. Jean Clarambaux alla balayer un bout de sentier que la vestale couvrit de menus morceaux de pain, de viande bouillie et de pommes de terre. Moineaux, merles, fauvettes, grives, mésanges, étourneaux, rouges-gorges se disputèrent la pâtée, et quelques pinsons réapparurent. Un énorme merle et une minuscule fauvette tiraient, chacun de son côté, sur le même morceau de graisse et ce fut la fauvette qui l'emporta. Des moineaux recueillaient des gouttes d'eau sur le toit vitré de la buanderie. Le spectacle était à la fois dramatique et amusant. Bien que les passereaux fussent séparés du sol nourricier, ils jouaient, bavardaient, se

querellaient, gazouillaient, s'épluchaient, sifflaient sur les branches nues. Vers le canal lointain, la lande était livide et plate, et le toit mutilé du château, les ornements fendillés de la façade, les fenêtres brisées s'enrichissaient de lourds passements d'ouate. Nul des Chantelier ne quitta la maison que rajeunissait la blancheur du dehors.

D'ailleurs, vers onze heures, la neige tomba de nouveau en grosses et lentes paillettes et, trois fois avant la venue du soir, Jean Clarambaux alla balayer le sentier des affamés qui, patients comme des passereaux empaillés, s'immobilisaient dans les buissons où les flocons les avaient chassés. Ils étaient une soixantaine et, pour la dernière provende, on eût pu en compter une centaine. Des corbeaux volaient gauchement autour des peupliers, puis s'en allaient, pareils à de très vieux oiseaux fatigués, vers la plaine invisible de l'est qui s'allongeait jusqu'à la Hesbaye. Il faisait bien chaud dans la maison où les poêles luisaient. Une branche de houx garnie de ses fruits encadrait une petite photographie de madame Chantelier. C'était donc l'anniversaire de Jean Clarambaux. Il y avait longtemps déjà qu'une nuit neigeuse de Noël, il venait au monde dans une chaumière du Con-

droz... Il n'en parla à personne. On passa la soirée dans la salle à manger : mademoiselle Jeanne servit un lapin aux pruneaux, des crêpes de farine de sarrasin, humides de rhum, et une bouteille de bon vin dont la miraculeuse apparition surprit joyeusement monsieur Chantelier. Saturnin et sa femme furent de la fête. Ils ne s'en allèrent que très tard : lui, menu comme un pittoresque jouet de Noël ; Sophie, ouvrant robustement la marche à travers la neige épaisse où scintillait la lumière des lampes communales, autour desquelles, aussi tenaces que des insectes nocturnes, voletaient les flocons. De temps en temps, la femme se retournait vers son compagnon pour s'assurer qu'il n'avait pas disparu sous la chute des lourdes paillettes.

On passa sans eux la veillée du nouvel an : ils ne viendraient qu'à l'aube présenter leurs bons souhaits. La soirée fut calme. Monsieur Chantelier s'attarda au village. Le pensionnaire fit semblant de s'intéresser au bavardage de mademoiselle Marie-Rose. Monsieur Lantin, qui se trouvait en Hollande, avait envoyé à mademoiselle Jeanne six assiettes en faïence de Delft décorées de livres de musique et datées de 1764. Un cadeau princier. Jean Clarambaux n'avait offert à la vestale qu'une

clivie dans un pot de terre cuite, apportée en cachette par Saturnin : la fleur allait bientôt surgir, en feu d'artifice, de la hampe courageuse que ne gênerait ni l'obscurité ni le froid. A la cadette, il avait remis un minuscule porte-plume et à monsieur Chantelier une grosse boîte de cigarettes. Il devait, depuis longtemps, acheter un chapeau et un gilet de laine : il s'en passerait quelques mois encore. Mademoiselle Marie-Rose lui avait donné deux gros baisers de fillette aimante qui l'émuèrent : cette grande enfant était heureuse de rien. Monsieur Chantelier avait tendu à son pensionnaire la première cigarette de la boîte. Mademoiselle Jeanne ne lui avait rien donné. Le soir, la cadette s'extasiait donc tour à tour devant son porte-plume et les riches assiettes de faïence. L'aînée souriait mystérieusement. Jean Clarambaux n'était pas humilié par sa pauvreté : celle-ci avait toujours été sa fidèle compagne, il ne la séparait pas de lui, il se fût trahi lui-même en rougissant de sa gêne, comme s'il eût, pareil à un adolescent amoureux, maudit son visage marqué de petite vérole. Il admirait donc sincèrement, lui aussi, le cadeau du fiancé-fantôme et en signalait les précieux détails. Mais la charitable vestale intervint :

— Je voudrais voir s'ouvrir la clivie, monsieur Clarambaux. Si jamais une fleur s'épanouissait sous mes yeux, je croirais assister à une sorte de miracle.

Il sourit pour remercier la jeune femme de sa bonté. Sans le faire exprès, mademoiselle Marie-Rose reparlait déjà de son porte-plume. Sagement, comme un frère et deux sœurs qui n'attendent la venue de personne, ils bavardèrent sans plus regarder l'horloge. L'aînée ne disait pas grand'chose, la cadette s'était finalement blottie à côté du pensionnaire qui évoquait ses enfantines veillées du nouvel an et particulièrement l'histoire d'une gaufre en forme de croix, la gaufre sacrée, qu'il avait émiettée pour les petits oiseaux rôdant et pépianant de faim sous la fenêtre. Mademoiselle Jeanne avait relevé son beau visage et ses mains s'immobilisèrent sur son tricot. La nuit était extraordinairement calme : on devinait que la neige s'amoncelait autour de la maison. Enfin, la pendule sonna le minuit. Ils se levèrent tous les trois en se souhaitant une bonne année. Les deux sœurs s'embrassèrent, puis, rieuse, mademoiselle Marie-Rose vint étourdiment baiser la bouche de l'ermite. Mademoiselle Jeanne s'avança à son tour et l'embrassa sur les deux joues. Les

yeux infiniment caressants de la jeune femme ne quittaient pas ceux de l'homme. Un instant, il retint, par les hanches, le beau corps mûr qui ne fit rien pour se dégager. Jean Clarambaux prit le visage mystérieux dans ses mains et lui baisa les joues en regardant les yeux grandement ouverts. On se séparait enfin, mais les regards ne se quittaient point. Que voulaient dire ces yeux? se demandait Jean Clarambaux. Qu'offraient-ils? Que réclamaient-ils? De la gratitude? de l'aide? Il le sut tout de suite. D'un coin du buffet, mademoiselle Jeanne sortait un gilet, d'un gris chiné, aux beaux boutons de nacre. Il se pencha sur la laine épaisse et chaude. Il avait compris. Les yeux disaient :

— Une nuit que je défailtais d'angoisse et de fatigue et que je m'étais réfugiée dans votre chambre, vous avez couvert ma gorge nue de votre vieux gilet que les mites avaient démaillé en vingt endroits. Durant quinze jours, j'ai tricoté pour vous un vêtement.

Il avait fermé les paupières et sa bouche s'était crispée. Il prit la main de la vestale, serra les doigts laborieux et les baisa. Mademoiselle Jeanne ne bougeait plus et ses yeux étaient absents : ils regardaient la fenêtre comme si elle fût ouverte sur le jardin et sur

le monde. En riant, mademoiselle Marie-Rose enlevait le veston du pensionnaire et lui endossait le gilet. L'aînée vint revoir son œuvre de près. L'homme sentit la caresse des mains qui, secrètement, deux longues semaines, avaient travaillé pour lui. Comme la cadette le contemplait de face, il l'embrassa; puis il se tourna vers l'aînée, hésita, interrogea les beaux yeux gris, s'enhardit, l'embrassa. Depuis vingt ans, il n'avait plus vécu de minutes aussi bonnes, aussi fraîches, aussi apaisantes. Il voulut le dire, cherchant ses mots, comme si jamais il n'avait, du haut des tribunes, parlé aux foules; il en trouva finalement quatre ou cinq : « Oui, je suis content... bien content... » L'arrivée de monsieur Chantelier interrompit son bégaiement : le noctambule essuyait ses moustaches et sa barbiche poudrées de neige, embrassait ses filles, serrait la main de son pensionnaire. Il était plus bruyant que de coutume : il avait quelques verres dans la tête. Il s'était assis lourdement dans un fauteuil et racontait déjà par le menu une mémorable partie de cartes qu'il venait de perdre et de boire. Mais l'aînée dit qu'il était temps de se coucher. On se séparait : mademoiselle Marie-Rose précédait son père qui gagnait la cuisine pour y prendre une

tasse de café chaud et fort. Jean Clarambaux ne remit pas son veston : vêtu de son beau gilet, il monta l'escalier. En bas, la vestale attendit qu'il eût atteint le palier pour lui souhaiter une bonne nuit :

— Votre gilet va bien. Bonne nuit, monsieur Clarambaux!

Il s'inclina sur le beau visage tendu vers lui, sourit et ouvrit la porte de sa chambre : pour la première fois depuis six mois, il s'aperçut qu'elle était vide malgré la présence de ses oisillons. Le contentement qu'il avait éprouvé pendant la soirée, son contentement s'était brusquement évanoui.

V

Ni le temps ni le paysage n'avait changé : la pluie tombait à cœur de journée, le gel lui succédait ou bien la neige suivait le verglas. Parfois un brouillard à couper au couteau envahissait brusquement la lande, la colline et le jardin. On n'y voyait goutte dès trois heures de l'après-midi. Le courtil était infiniment triste : on eût dit qu'un souffle mortel l'avait traversé. Seuls les oiseaux l'habitaient : moineaux ébouriffés et muets, pinsons affairés et craintifs, fauvettes furtives. Un rouge-gorge était resté dans l'enclos. Il arrivait dès l'aube et ne s'en allait qu'au crépuscule. Il ne rejoignait jamais la marmaille lorsqu'on avait versé la pâtée dans le petit parc encadré de pensées. Il vivait à l'écart, agressif et fier. En revanche, un mulot se glissait entre la centaine d'ailettes et la centaine de pattes des passereaux dévorants, happait sa part et se reglissait dans son trou. Jean Clarambaux connaissait désormais trois moineaux familiers : Gamin, hardi, gourmand, qui, perché sur la poignée de la porte, réclamait quelques

grains de millet; Poussin le boiteux (il avait laissé une demi-patte dans un piège), Poussin, naïf et confiant, restait au guet toute la journée sur un piquet planté au milieu du parc; la fragile Gamine au corps tordu, à la tête malicieuse, volait ou courait obliquement pour dérober la becquée qu'emportait un mâle robuste. Mademoiselle Jeanne pouvait en nommer une douzaine, mais leur physionomie échappait au pensionnaire qui ne voyait que des ailes grises ou des casques noirs. Le spectacle et ses incidents quotidiens distraient l'ermite chaque matin et chaque après-midi.

Il se sentait de nouveau faible comme un enfant. Il n'avait plus de mémoire et, depuis deux semaines, il se soignait au phosphore dont il avait grand besoin, disait le médecin. Le malade se demandait avec inquiétude s'il pourrait reprendre sa tâche. Lorsqu'il songeait aux foules qu'il prêchait six mois plus tôt, l'angoisse lui pinçait la gorge. Il se terrait dans sa chambre en compagnie de Mouche la mésange et de Poucet le tarin. Mais les oiselets se taisaient : ils attendaient le retour du soleil. Il ne se passa rien dans la maison solitaire jusqu'à l'arrivée de monsieur Lantin, le fiancé-fantôme. Le pensionnaire n'aperçut

pas le visiteur. Ce fut mademoiselle Marie-Rose qui, le soir, lui conta la nouvelle. Le père se trouvait au village lorsque le drapier était arrivé : monsieur Chantelier rencontra justement dans la cour le prétendant qui n'avait fait qu'entrer et sortir. L'avion qui devait l'emmener en Angleterre allait partir : l'auto fila tout de suite vers l'aérogare. Ce soir-là, le visage de mademoiselle Jeanne était aussi fermé que la veille et que l'avant-veille. On eût dit d'ailleurs qu'elle était songeuse plus que jamais. Elle semblait avoir oublié son pensionnaire, le beau gilet de laine et les effusions du nouvel an. Sa réserve attristait le malade. Elle ne le blessait pas. Il avait espéré que la bonne soirée resserrerait leur intimité, mais, après tout, la jeune femme n'avait pas été familière. Seuls ses yeux voulaient parler. Ses yeux?... Mademoiselle Chantelier était une vivante énigme. Tous deux vivaient donc chacun de son côté et ils ne se rencontraient qu'aux repas. D'ailleurs, monsieur Chantelier restait penché toute la journée sur ses mots croisés; Saturnin venait moins souvent : il élargissait sa petite bergerie quand le dégel le lui permettait; mademoiselle Marie-Rose dévorait toutes sortes de romans; Sophie avait eu la grippe.

La maison était singulièrement silencieuse. Aux repas, monsieur Chantelier parlait du temps et de la politique internationale, et ce qu'il disait, même du temps, n'était pas sensé. C'était un brave homme insupportable. Le pensionnaire vivait définitivement à l'écart et il ne le regrettait pas : il se sentait si fatigué qu'il devait parfois faire un gros effort pour saisir ce qu'on lui racontait et pour ouvrir la bouche. Un soir, l'arrivée inattendue de Saturnin interrompit le souper des Chantelier. Son petit-neveu avait commencé la grève de la faim et le vieillard parlait sur-le-champ, par le dernier train quittant la capitale. Il avait mis son meilleur pardessus et une épaisse casquette. Se haussant sur la pointe des pieds, la pomme d'Adam mobile, le doigt levé, le vieux avouait qu'il était honteux de la faiblesse du prisonnier. « Un suicide, » disait-il de sa voix de fausset. « Un suicide dans la famille, pour une sainte cause. » (L'âme simple de Saturnin ne comprenait pas que la plupart des martyrs étaient des suicidés.) On devait mourir de la main d'autrui pour bien mériter de la Cause. Il citait des textes de l'Évangile et tous les prénoms de sa parenté qu'il allait, une fois encore, rallier de porte en porte, pour le salut

spirituel et temporel du « défailant », comme il l'appelait. Il devait partir tout de suite. Mademoiselle Jeanne mesura ses gestes et ses paroles :

— Voici de quoi vous protéger le cou, Saturnin (elle lui tendait la meilleure écharpe de son père). Avez-vous de l'argent pour votre train? Bon voyage, Saturnin. Prenez garde au froid.

Elle conduisit le vieillard jusqu'à la barrière et, lorsqu'elle rentra, Jean Clarambaux trouva qu'elle avait vraiment grand air. Elle n'ouvrit plus la bouche; elle allait et venait, les yeux baissés et la démarche un peu raide. Seuls, monsieur Chantelier et la cadette achevèrent de manger, puis, après avoir dit quelques sottises sur l'anarchisme des jeunes gens et noué sa vieille écharpe autour de son cou, le père partit pour annoncer la nouvelle à un voisin: mademoiselle Marie-Rose aida sa sœur à laver la vaisselle et le pensionnaire monta dans sa chambre. Il ne se coucha point. Il se sentit brusquement abandonné devant l'infini du commencement et de la mort. A ses yeux, le suicide raisonné avait toujours été plein de grandeur. L'homme n'était-il pas traqué par la vie, de toutes parts? En attendant de mourir, il ne vivait que par la mort de ce qui

l'entourait. A chaque seconde du jour et de la nuit, il pouvait entendre le cri de souffrance ou d'agonie des hommes et des bêtes monter de toute la surface de la terre. S'il interrogeait la vie végétale, s'il fouillait les eaux ou le sol, le même spectacle l'assaillait. Pour ne plus participer au massacre universel, pour ne plus le percevoir, pour être bon et juste, l'homme devait mourir. Jean Clarambaux n'avait jamais lu l'éloge du suicide. Il l'eût écrit ce soir-là s'il n'avait pas été retenu par une sorte de crainte : seul l'homme songeait au suicide et tout le reste de la nature voulait vivre. Le geste semblait donc antinaturel et s'il y avait un Etre suprême, comme l'affirmaient les religions, le malade aurait eu peur de la colère divine. L'Etre avait voulu la vie, il admettait la mort accidentelle, mais on eût dit qu'il n'admettait pas la mort volontaire. Pourtant, si, un jour d'épouvante où le torturerait plus que de coutume l'image des drames du monde, Jean Clarambaux se suicidait, il plaiderait sa cause devant le Tribunal suprême. Il dirait combien la peur de mourir avait prolongé la souffrance stérile; l'agonie des esclaves et des prisonniers à qui on infligeait d'affreux et lents supplices ou d'infernaux travaux et dont la fin volontaire eût secoué le cours de

l'histoire. Il dirait combien de captifs injustement condamnés cette peur avait fait dépérir et il ajouterait que leur suicide eût ébranlé les geôliers. A la place des troupeaux d'esclaves et de prisonniers sur qui les vainqueurs s'acharnaient avec sensualité, les bourreaux n'auraient plus trouvé que des monceaux de morts. Le suicide d'un seul homme passait inaperçu; mais la fin volontaire de centaines, de milliers d'hommes aurait fait trembler d'étonnement les plus cruels tortionnaires de l'histoire, et l'histoire en eût été purifiée...

C'était donc un soir de janvier dans la maison bâtie à mi-côte de la colline sablonneuse. En compagnie de ses oiselets endormis, un pauvre homme malade se trouvait seul devant l'infini du commencement et de la mort... Ecrire l'éloge du suicide? A quoi bon? Jean Clarambaux avait constaté que la plupart des gens qu'il coudoyait étaient parfaitement inintelligents. Ils vivaient, pareils à des enfants dont le pain était assuré, ou se réfugiaient, les yeux fermés, dans les religions. Avait-on le droit d'ouvrir ces yeux et de faire le malheur de son prochain? Celui-ci acceptait la vie telle qu'elle se présentait avec ses joies et ses peines; il ne l'interrogeait ni sur son passé ni sur son avenir; son champ d'observations

était très étroit. Il était inintelligent, mais plus heureux que ne le furent Lucrèce, Pascal ou Nietzsche. Non, Jean Clarambaux n'avait pas le droit de troubler l'existence des gens qu'il coudoyait, mais il comprenait le suicide d'Empédocle et il s'expliquait la folie de Lucrèce, puisque le spectacle de la vie conduisait l'homme intelligent à la folie ou au suicide. Et pourtant celui-ci semblait si anormal dans un monde qui imposait la vie malgré la souffrance, qu'il fallait chercher une autre issue...

Le malade crut une seconde que son cerveau était vide et sonore. Il prit une serviette, la trempa dans la cuvette et s'en couvrit le front : des gouttes d'eau ruisselèrent sur ses joues et ses moustaches. Il fit un effort prodigieux pour rattraper sa pensée... Pourquoi l'homme intelligent s'obstinait-il à procréer? Pourquoi ne brisait-il pas enfin la longue chaîne qui le reliait à son lointain ancêtre des cavernes? Ne laissant pas de descendant, il s'épargnait la terrible responsabilité que tout père encourait jusqu'au jour où ses arrière-petits-enfants se refusaient à ajouter un maillon à la chaîne. Avions-nous le droit de donner la vie à un être qui, dès sa naissance, se trouvait à la merci des infirmités, des maladies, de la souffrance, du chagrin, de la ter-

reur, et contre qui la société se dresserait tôt ou tard, lui disputant son pain, sa liberté, sa santé, son sang? L'homme disparaîtrait ainsi progressivement de la surface de la terre. Après tout, les sociétés humaines avaient multiplié, de tout temps et partout, leurs crimes. Elles avaient affirmé l'indignité de la race. La disparition des sages resterait d'ailleurs inaperçue, puisqu'on ne les écoutait pas. Un cataclysme sidéral anéantirait sans doute un jour notre planète. L'homme intelligent ne ferait donc que prendre les devants. Mais il désobéirait ainsi à la grande loi de la nature qui ne cessait de procréer malgré ses atroces malheurs... Jean Claramboux eut brusquement faim de voir un visage humain : celui de mademoiselle Jeanne, celui de mademoiselle Marie-Rose, ou même celui de monsieur Chantelier. Il ouvrit sa porte, entendit la cadette rire aux éclats et la voix grave de l'aînée qui disait :

— Je vous en prie, Marie-Rose. Ne riez pas ainsi ce soir. Il fait si froid et Saturnin est dehors.

Jean Claramboux rentra dans sa chambre en souriant de contentement et il referma doucement la porte; on veillait sur le vieux et son prisonnier. Il prit une forte dose de

somnifère, se dévêtit, s'allongea sur le divan et éteignit la lumière. L'âcre breuvage agit aussitôt : des images étrangères vinrent effacer les images de la journée et le malade s'endormit. Pourtant, le matin, il se sentit plus fatigué que la veille et il passa de longues heures devant sa fenêtre masquée par le brouillard. Mademoiselle Jeanne et Sophie faisaient la lessive et monsieur Chantelier était absent. Les repas furent mornes. Dans le petit parc encadré de pensées, lorsque les moineaux rassasiés vagabondaient au fond du verger, une minuscule fauvette arrivait, pressée, et, sans relever le bec, piquait la terre sous le banc, là où mademoiselle Chantelier versait le fond graisseux de la poêle. Puis le rouge-gorge lui succédait, familier, alerte, coquet, mutin. Il se promenait, avait l'air de réfléchir, recueillait un bout de viande, s'attardait, visiblement heureux d'avoir découvert une maison tranquille le long de laquelle on trouvait à manger et à boire. L'apparition de la vestale sur le seuil ne dérangeait pas les deux oiselets : une seconde, ils regardaient la jeune femme, puis ils reprenaient, l'un ses patientes recherches, l'autre son allègre promenade. Le temps était vraiment froid. Des boîtes accrochées aux murs sortaient de

menus becs et des têtes curieuses : des moineaux se tenaient chaud dans leurs nids. La demeure était entourée d'une sorte de bénédiction. Pourquoi la pauvreté l'habitait-elle ? Et pourquoi l'homme malade n'y recouvrait-il pas la santé et la clarté de l'esprit ?... Le soir, après le souper, mademoiselle Marie-Rose, qui s'était attardée en ville, vint frapper à la porte du pensionnaire :

— Monsieur Clarambaux, je vais me marier.

Elle ne riait pas : elle disait donc la vérité. Elle bavardait avec sa candeur coutumière. Elle allait épouser le fils de son patron. Il avait vingt-six ans. L'adolescente quitterait prochainement, sans doute à Pâques, la maison grise pour vivre dans la capitale. Elle parlait de son mariage sans enthousiasme et Jean Clarambaux devint inquiet. Que s'était-il passé ? Une chute ? Non : les grands yeux clairs étaient baignés de pureté tranquille. La jeune fille avait, comme d'habitude, arrondi son bras sur les épaules du malade : « Monsieur Clarambaux, j'ai peur de rester pauvre. C'est si triste. Je ne serai pas riche, mais tout ira beaucoup mieux. » Un marché, songea aussitôt le pensionnaire. Paternellement, il prit dans ses mains le visage de

pivoine et en interrogea les yeux. Mademoiselle Marie-Rose sourit : « J'aimerai bien mon mari, soyez tranquille. Il est d'ailleurs très bon. Je ne lui demanderai jamais autre chose. » Jean Clarambaux se rappela le rire nerveux de la jeune fille qui, un soir, l'avait si fortement intrigué. Avait-elle vraiment une cervelle évaporée ? Ou bien était-elle toujours absente et ce rire masquait-il la vraie figure de la cadette ? Quoi qu'il en fût, il s'agissait d'un marché, et, pour l'âme résignée du vagabond, un marché était condamnable. D'une part, l'argent ; de l'autre, un pur et merveilleux corps d'adolescente, c'est-à-dire une chose unique bien qu'il y en eût des dizaines de millions sur la terre, une chose sans prix. Qui était la dupe du marché ? Combien de temps le respecterait-on de part et d'autre ? Le malade laissa retomber ses mains et demanda :

— Que disent monsieur Chantelier et mademoiselle Jeanne ?

Monsieur Chantelier était content : le matin, il avait rencontré le jeune homme. La sœur l'attendait le lendemain (qui était un dimanche). Il se nommait Julien Vermaes. Le père, veuf et raidi par le rhumatisme, remettait à son fils la petite fabrique de bis-

cuits. Julien allait s'occuper tout de suite de la fabrication d'une nouvelle pâtisserie. L'histoire était à la fois pittoresque et touchante. Jean Clarambaux ne s'était pas toujours rendu aimable à la jeune fille dont il arrêta le bavardage par un sourire ironique. Mais, ce soir-là, il la considérait comme un être agréable qui allait disparaître et laisser un vide dans sa vie solitaire. Il reprit le jeune visage dans ses mains : « Laissez-moi vous embrasser une dernière fois, mademoiselle Marie-Rose. » Elle fut très émue, son menton rose se plissa, elle donna à l'ermite deux gros baisers de petite fille et s'en alla. La malade ne descendit pas de toute la soirée. On lui volait donc un attrait de la maison et l'autre s'en irait à son tour. Jean Clarambaux garderait de sa station un souvenir mélancolique.

Depuis vingt années, il avait vécu dans des chambres sans âme. Il n'était pas heureux ici, puisque la maladie lui courbait les épaules, mais il y avait connu quelques éclaircies et rencontré une étrange femme que, dix années plus tôt, il eût emportée fougueusement dans ses bras pour connaître son secret et, lorsqu'elle eût été sa prisonnière, pour s'agenouiller devant elle, tout simplement. A présent, il n'était plus qu'un vieil homme que les

vagabondages du corps et de l'esprit avaient affaibli. Il veillerait quelques mois encore sur les deux sœurs, puis il partirait, il reprendrait le chemin de son destin, il se mêlerait aux foules qui toujours ignoreraient qu'il n'était pas venu au monde pour vivre parmi elles, ni pour les prêcher. Elles l'effrayaient : il n'était qu'un pauvre déraciné qu'un vent mauvais avait chassé de son village en y laissant son âme, qui l'y attendait peut-être, patiemment, comme une mère ou une fiancée. Puisqu'il n'était pas descendu, mademoiselle Marie-Rose lui apporta une tasse de tilleul. Il contempla le jeune corps que dessinait la robe de laine, n'osa relever les yeux et dit :

— Merci, mademoiselle Marie-Rose. Et soyez heureuse.

Malgré son épuisement, l'amertume de sa vie solitaire l'accabla tout à coup. Depuis vingt années, il s'était consacré uniquement à ses idées, il avait cru vivre et, au fond, il n'avait fait que se tromper lui-même sur sa faiblesse. Six mois de maladie et de réflexion lui permettaient de voir clair en lui. Il avait tout perdu en route : le salut de ceux qu'il prêchait et son propre contentement. Il veilla ainsi de longues heures et ne s'endormit que peu avant l'aube. Monsieur Vermaes arriva

vers onze heures dans une voiture fatiguée de commis voyageur. Très grand et très maigre, un visage mettable, des cheveux blonds tirant au roux, un costume gris clair, une cravate criarde. Le jeune homme était timide et cordial. A tout instant, il offrait une cigarette à monsieur Chantelier et au pensionnaire qui l'observait avec sympathie malgré son insupportable accent de la capitale. Bah! le couple serait bien assorti. Ni l'un ni l'autre n'avait du génie. Mademoiselle Marie-Rose deviendrait peut-être une négociante accomplie. Le visiteur parlait de la petite fabrique avec enthousiasme et l'adolescente l'approuvait de la tête en observant son père et sa sœur. Ce jour-là, elle avait vraiment l'air d'une grande personne. Monsieur Chantelier fut accueillant, mais mademoiselle Jeanne se tenait sur la réserve.

Après le dîner, Jean Clarambaux remonta discrètement dans sa chambre. Un inattendu rayon de soleil caressait le jardin. Perchés en rang d'oignon dans les rosiers grimpants, les moineaux chantaient comme ils pouvaient. Ils se turent soudain, se détachèrent de la haie et gagnèrent les arbres du verger : mademoiselle Jeanne et le jeune homme arrivaient dans la cour, et le malade vit une scène curi-

euse de cinéma. La vestale avait couvert ses épaules de son manteau et ses mains nouaient les manches vides sur son buste. Monsieur Vermaes se tenait devant elle, timide et gauche. Jean Clarambaux observa les lèvres pâles qui remuaient, puis la tête du jeune homme qui semblait affirmer : « Non, non, » ou bien : « Oui, oui. » Un moment, il leva la main. Un serment. Le visage de mademoiselle Chantelier s'éclairait, mais les lèvres remuaient toujours. Le jeune homme s'humiliait, les doigts se relevaient pour un nouveau serment. La vestale tendait la main au prétendant qui la serra avec vigueur. Puis il essuya sa figure avec un petit mouchoir rouge. Les deux acteurs disparurent et les moineaux revinrent se percher sur les rosiers grimpants. Jean Clarambaux sourit : « Voilà, se dit-il, comment mademoiselle Jeanne confesse un jeune homme. » Il s'attarda dans sa chambre. Vers le soir, il entendit partir l'auto du fiancé. La maison, où les conversations avaient bourdonné toute la journée, la maison devint silencieuse. Le malade s'assoupit.

La voix de mademoiselle Chantelier le tira de son sommeil. Il était l'heure du souper. La salle à manger était vide : monsieur Chantelier et la cadette avaient gagné la capitale

dans la voiture de monsieur Vermaes. La jeune femme et le pensionnaire prirent donc leur repas en tête à tête. Jean Clarambaux s'excusa : sa présence avait sans doute retenu mademoiselle Jeanne. Mais la vestale souriait : elle ne désirait pas s'en aller ce soir-là. D'ailleurs, elle ne se rendait en ville qu'au bout de deux ou trois ans, pour y acheter une robe ou un manteau. Elle parlait beaucoup en servant son hôte et en mangeant. Certes, elle irait voir le père de monsieur Vermaes et la petite fabrique, mais rien ne pressait. Elle espérait que les fiancés se marieraient à Pâques. Son visage s'éclaira, comme quelques heures plus tôt au jardin : le jeune homme lui plaisait, il était sage, il avait bon cœur, il aimait Marie-Rose. De son côté, sa sœur, une grande enfant sans doute, n'avait jamais eu la moindre aventure et elle aimerait son époux, car elle était caressante. La vestale se tut un instant, regarda les fleurs naïves d'une soucoupe comme si elle les voyait pour la première fois, puis elle murmura :

— Monsieur Clarambaux, vous rappelez-vous un personnage de Dickens : monsieur Micawber? Oui. Eh bien! maman m'a enseigné non le pessimisme, mais le doute. D'après elle, il fallait toujours attendre la réalisation

d'un événement heureux pour y croire et s'en réjouir. Elle a assombri sa vie et la mienne. Mais, petite fille, j'adorais monsieur Micawber comme un génie bienfaisant, et je l'adore encore.

Elle était très émue. Pendant des mois, elle n'avait vraiment pas ouvert la bouche et voici qu'elle poursuivait son discours : « Monsieur Clarambaux, je me sens un peu plus légère : l'un de mes deux grands enfants va faire pour lui et l'une de mes épaules va se relever. Si j'avais été familière avec ces deux êtres que j'aimais, j'aurais perdu toute mon autorité et la maison se fût écroulée. Et pourtant mon rôle de femme sévère me pesait souvent sur le cœur. » Elle était adorable : une grande douceur baignait ses beaux yeux gris, sa bouche pâle s'était amincie et ses doigts recueillaient machinalement, l'une après l'autre, des miettes de pain sur la nappe. Elle disait encore : « Si j'avais révélé à mon père et à ma sœur notre gêne perpétuelle, la maison fût devenue triste comme une mortuaire. Ils savent que nous ne sommes pas riches, mais ils pensent aussi que je suis avare. » Elle baissa la tête et, de nouveau, regarda les fleurs de la soucoupe : « Marie-Rose croyait parfois que je ne l'aimais pas. Mon père n'a

jamais compris la réserve de ma mère et cette réserve assura le salut de l'éternel petit garçon qu'est mon père. Mais la maison sera vide sans eux, monsieur Clarambaux. Désormais, mon père ne rentrera que le soir : monsieur Vermaes va lui confier des travaux de comptabilité. Et mon père ne se sent pas de joie : il s'achètera des pipes neuves et il ira au cinéma. » C'est alors que Jean Clarambaux demanda :

— Vous vous installerez sans doute un jour en ville ?

La vestale pâlit. Le fil de son discours était rompu, elle cherchait péniblement ses phrases et la gorge mûre, à tout moment, soulevait la blouse de laine. Le pensionnaire s'en voulait déjà d'avoir évoqué ce départ. Elle disait que rien ne pressait, que, d'ailleurs, elle pouvait vivre seule toute la journée, que Saturnin et Sophie viendraient plus souvent. Puis elle eut un sourire énigmatique : « Vous-même, monsieur Clarambaux, resterez ici quelque temps encore. » Il avoua qu'il n'allait pas mieux et que seul le soleil pourrait le guérir. Son cerveau restait vide et ses nerfs tendus. Il attendrait donc la venue du printemps avant de regagner la ville. Il sourit à son tour, tristement : « Chacun doit gagner son pain. » Le

beau visage avait repris couleur et la voix douce disait : « Malgré le froid, une pensée est restée en fleur au pied d'un poirier nain. Bientôt les primevères revivront. Restez ici jusqu'à l'été, monsieur Clarambaux. L'air de la campagne vous fera du bien. » Le malade se taisait. Dehors, il pleuvait à verse. L'hôtesse regardait de nouveau une soucoupe colorée qu'elle semblait réchauffer dans ses mains. Jean Clarambaux crut qu'il allait brusquement demander : « Quand vous marierez-vous, mademoiselle Jeanne ? » Mais il hésita puisque jamais la vestale ne lui avait parlé de son prétendant. La jeune femme ne relevait pas la tête. Il allait ouvrir la bouche lorsque la sonnette de la grille tinta. Mademoiselle Chantelier se leva :

— Tiens ! dit-elle, papa n'a pas sa clef.

Déjà le pensionnaire ouvrait la porte, mais elle le retenait et élargissait son vieux manteau sur les épaules du malade qui courut jusqu'au bout de la cour où le vent et la pluie tourbillonnaient, et découvrit, accroché à la barrière, le vieux Saturnin. Les deux hommes, la tête baissée, atteignirent le seuil où la vestale les attendait. La porte à peine refermée, mademoiselle Jeanne enleva la casquette, l'écharpe et le pardessus du vieillard.

« Je vais vous donner des pantoufles, disait-elle, et sécher tout ceci à la cuisine. » Le vieux, courbé sur ses souliers, dénouait un lacet et racontait une très belle histoire. Son petit-neveu était rentré à la maison, fort affaibli, mais le médecin le remettrait en moins de huit jours. La cause était gagnée. Le vieux bavardait sans fin et sans cesse, en enlevant ses souliers, en chaussant les pantoufles, en vidant sa tasse, en mangeant un biscuit. S'aidant de ses mains magiques, il décrivait la lutte de porte en porte, sous la neige et la pluie, les démarches des pasteurs, d'un député, de deux médecins, d'une baronne et d'un guérisseur. Son récit était épique et drôle. Bref Saturnin venait de descendre du train et il allait rentrer chez lui pour conter la bonne nouvelle à sa femme. « Je vais vous remettre l'écharpe, mademoiselle Jeanne. » Mais la vestale secouait la tête.

— Gardez-la, Saturnin. J'en tricote une autre pour mon père.

Le vieux reprenait son monologue, savourait sa victoire, un instant; s'humiliait aussitôt, honorait les siens, les pasteurs, les médecins, tous ceux qui l'avaient aidé dans sa tâche. Sur l'entrefaite, les deux autres Chantelier rentraient, joyeux et bruyants, suivis de

monsieur Vermaes qui les avait ramenés dans sa voiture et qui avait l'air d'un jeune homme parfaitement heureux. Il connaissait Saturnin et sa femme, et Jean Clarambaux, et Mouche la mésange. Poucet le tarin, Titi le pinson. Mademoiselle Marie-Rose lui avait souvent parlé des gens et des bêtes de la maison. Saturnin recommençait sa belle histoire. L'adolescente l'embrassa et monsieur Chantelier, qui pourtant n'approuvait pas le petit-neveu, serra les mains du grand-oncle. Monsieur Vermaes voulait le reconduire chez lui : il pleuvait toujours à seaux. Discrètement, Jean Clarambaux souhaita une bonne nuit à tout le monde et monta dans sa chambre. Le lendemain, le pensionnaire, debout devant sa fenêtre, regardait les moineaux blottis à plate terre pour échapper aux coups de vent qui les emportaient parfois comme des touffes de foin. Fauvettes, merles et rouges-gorges avaient déserté le potager : le sol humide leur assurait une fine nourriture. Mouche la mésange, qui était gourmande, avait l'estomac malade : elle ne gazouillait plus. Poucet le tarin becquetait sagement sa feuille de chicorée. En revanche, dans le vestibule du rez-de-chaussée, Titi le pinson sifflait bravement comme si la maison eût été pleine de soleil

et de feuilles vertes. L'ermite voulut aller faire un tour au jardin. Mais, sur le palier, la chambre de mademoiselle Jeanne était ouverte et on dit :

— Monsieur Claramboux, venez voir la clivie. Elle va fleurir.

C'était la première fois qu'il entra dans cette pièce dont il avait deviné la nudité en passant devant la porte entre-bâillée et d'où sortait un parfum de lavande. La vestale l'attendait près de la fenêtre et de l'énorme pot de terre cuite où vivait la clivie. Elle allait fleurir, en effet : ses pétales ne s'étaient pas encore dégagés de leurs gaines vertes, mais c'était l'affaire de quelques jours. Déjà, mademoiselle Jeanne se tournait vers le courtil et parlait du temps brouillé de la semaine. Le malade vit sur la cheminée un petit portrait de madame Chantelier perdu sous un énorme bouquet de lunaire et d'alkékenge. Il y avait une image de la défunte dans chaque pièce de la maison. La vestale se retourna vers son pensionnaire : elle avait gardé son peignoir, fraîchement lessivé, et déteint, et elle sortait sans doute du bain, car chacun de ses gestes remuait le parfum d'un savon de toilette. Sagement, elle poursuivait son discours de la veille et il l'écoutait sans bouger. Elle avait

donné discrètement le bras au malade pour qu'il vînt voir à la fenêtre les coins du jardin dont elle parlait. Ils étaient donc debout devant la vitre, serrés l'un contre l'autre, comme un couple au réveil dans une chambre nuptiale. Mais l'homme ne songeait plus au beau corps dont les lignes étaient mal cachées par le peignoir et dont la tiédeur odorante l'avait brusquement étourdi, car la voix douce disait :

— Monsieur Clarambaux, le jardin ne me paraît jamais plus beau que vu d'ici. C'est d'ici que je l'ai emplî de mes meilleurs souvenirs, et, parmi ces meilleurs, il y en a de bien tristes. Vous ne pouvez croire combien j'aime cette maison.

Elle reprit haleine et sa main serra le peignoir sur sa gorge. Elle racontait que le jardin avait été le royaume de son enfance; sous la gloriette de rosiers grimpants, plusieurs étés, elle avait écrit ses devoirs d'écolière; à cette énorme branche, au milieu du verger, on avait attaché une escarpolette; au pied du vieux pommier, elle avait lu Dickens et Walter Scott; plus tard, d'autres livres : PECHEUR D'ISLANDE, notamment. Elle parlait lentement, comme un médium, accoudée sur l'appui de la fenêtre, et son autre bras cachait

toujours sa belle gorge. « Monsieur Clarambaux, il y avait surtout dans ce jardin une ombre : ma mère. C'est sous le grand prunier qu'elle passa ses derniers jours. Pour la voir, fermez les yeux, songez à mon visage, plus mince, plus pâle encore, mille fois plus beau, d'adorables cheveux d'argent, une robe sombre, les épaules un peu voûtées. » Il n'y avait pas de tristesse dans la voix de la jeune femme : cette voix était calme, infiniment douce, lointaine.

— Lorsque maman mourut, je crus devenir folle. J'avais dix-huit ans et je me sentais aussi abandonnée qu'un tout petit enfant. Je pleurais partout sans retenue. On devait m'accompagner partout comme une fillette malade. Puis ma dépression disparut et désormais je songe à maman avec tranquillité.

Elle se retourna une fois encore vers son pensionnaire et redressa son corps ferme et robuste.

— J'ai vécu et travaillé comme si ma mère fût toujours ici. J'ai veillé sur cette maison comme sur la propre pensée de ma mère. Elle avait créé ce jardin et cette demeure pour se consoler de la vie et du pays perdus. Ma mère était une sainte, monsieur Clarambaux.

Enfin, l'homme ne voyait plus le cou blanc

de la jeune femme, il ne respirait plus son parfum, il avait oublié le peignoir entr'ouvert, il n'avait plus devant lui qu'un visage étrange, sans couleur, et des yeux mystérieux qui ne révéleraient sans doute jamais, à personne, tout leur secret. « Ma mère était une sainte. Elle était toujours penchée sur une plante mutilée ou une bête malade. » La jeune femme se retourna vers le jardin : « Je continue son œuvre, de mon mieux. Je nourris ses arbres, ses fleurs, les petits de ses oiseaux et de ses mulots, je cire ses meubles. » C'était vraiment la suite de son discours de la veille, dite avec la même tranquillité. Qu'allait-elle ajouter ? Affirmerait-elle qu'elle ne quitterait jamais la demeure ? Ou bien que son cœur était torturé lorsqu'elle songeait au déménagement ? Elle eut un sourire amer : « Toute la famille de mon père et toutes ses connaissances croyaient que maman était simple. C'est ainsi que, depuis sa mort, plus personne ne vient ici. Seuls Saturnin et Sophie en eurent la permission, car tous deux adoraient maman. » Une lourde boucle vint caresser son front. Levant les bras qui se dévêtirent jusqu'aux épaules, elle retroussa ses cheveux d'un coup de peigne et son geste, qui avait rouvert son peignoir, son geste fut candide

comme celui d'une toute jeune adolescente n'ayant jamais pensé qu'un homme pût regarder ses bras et sa gorge. Elle murmurait, songeuse, plus lointaine que jamais :

— Voilà, monsieur Clarambaux ce que je voulais vous dire hier. Il me semble que ma mère est toujours ici. C'est pourquoi j'aime tant cette maison.

Le malade n'avait pas bougé d'une ligne depuis un quart d'heure. Restait-elle? S'en allait-elle? Le timbre de la porte de devant sonna. La vestale laissa retomber ses bras, réfléchit et se souvint : « C'est Sophie. Nous devons laver les vitres de la buanderie avant qu'il ne regèle. » Le pensionnaire rentra dans sa chambre et se pencha sur la cage de la mésange qui paraissait tout étonnée d'être malade. Il eût voulu, pour sa tranquillité, que la femme qui venait de lui parler fût vieille, ou bien laide à faire peur. Certes, il songeait à ce qu'elle lui avait raconté et il en était remué jusqu'au fond de l'âme, mais, et il était pardonnable, mais il avait aussi, depuis quelque temps, d'autres pensées. Et celles-ci étaient, en quelque sorte, sacrilèges, lui semblait-il. Il était pardonnable : il avait vécu de longs mois comme un ermite et il n'était pas encore un vieillard. Resterait-elle ici? Epou-

serait-elle monsieur Lantin et s'en irait-elle avec lui?

— Quoi qu'il en soit, pensa-t-il tout haut, je dois plier bagage le plus tôt possible.

Il se pencha de nouveau sur la cage de Mouche : l'œil gauche de l'oiseau était chassieux. La petite captive avait peut-être le coryza. Jean Claramboux demanderait à Saturnin comment on soignait cette maladie. Huit mois plus tôt, l'ermite ne rêvait qu'au salut des hommes; mais, dans cette étrange maison, une force occulte vous inclinait sur les bêtes et les plantes. Le vagabond songea qu'il était certainement fort ridicule, que les oiselets occupaient une trop grande place dans sa vie. Puis il comprit qu'il devait probablement son propre salut aux lutins. Parfois, il ressentait une si violente faim d'emporter tout l'argent qu'il possédait encore, de s'en aller sans bruit par la porte de devant, de sauter dans le premier train vers la capitale, de se ruer dans un bar, de boire, de chanter, de s'agiter violemment, de se libérer enfin de l'oppressive sagesse qui, depuis des mois, mesurait chez lui les paroles et les gestes. Il était si souvent entouré de pensées morbides, malfaisantes. Or chaque coup d'aile des oisillons, chaque sautellement de

leurs pattes fragiles chassait les mauvaises songeries de l'ermite qui avait instinctivement cherché auprès d'eux un refuge, puéril sans doute, mais inoffensif et charitable. Les hommes devaient lui pardonner d'avoir trouvé son salut, comme un enfant qui a la « fièvre lente », auprès de jouets vivants qui sollicitaient sa tendresse... En se dressant devant la fenêtre, il vit que mademoiselle Jeanne sortait de la buanderie. La jeune femme resterait-elle? ou bien s'en irait-elle?... Il s'assit et ouvrit machinalement un livre dont il ne lut pas une ligne ce matin-là.

VI

La vie de la maison grise avait repris son cours monotone et la vestale gardé son secret. On eût cru qu'elle n'avait plus rien à dire à son pensionnaire. Cependant elle le voyait souvent, pendant deux minutes, depuis que Mouche la mésange avait une conjonctivite. Chaque matin et chaque soir, mademoiselle Chantelier s'emparait de la petite captive et l'ermite glissait dans les yeux malades une goutte d'un collyre que la bonne fée avait demandé au pharmacien du village. Mais l'hôtesse était plus silencieuse que jamais : dès que l'oiselet était soigné, elle quittait la chambre de Jean Clarambaux qui veillait sur Mouche, la laissait dans l'obscurité, renouvelait son eau quatre fois par jour, lui donnait des vers de farine et du chènevis. Le temps passait. D'ailleurs, le vent se calmait, le ciel s'éclairait, on revoyait Saturnin au jardin et finalement l'ermite l'y rejoignit. Le vieillard réparait la clôture, car la nuit des chats pénétraient dans le courtil. Plié en deux sur la

terre molle, Saturnin suivait leur piste, découvrait la trouée, y attachait un carré de treillis. Il racontait de nouvelles histoires de bêtes et, de temps en temps, mademoiselle Jeanne venait faire deux tours d'allée, ne disant pas grand'chose, se contentant de sourire, disparaissant bientôt. Le malade oubliait de nouveau son anxiété, sa tâche interrompue, la ville et ses bruits qui, lorsque l'ermite était très nerveux, semblaient traverser les faubourgs et railler le silence de son refuge. Parfois Jean Clarambaux croyait vivre dans une oasis lointaine. De nouveau, il n'entendait plus les autos qui ronflaient sur la route, ni les avions qui bourdonnaient au-dessus de sa tête : le champ d'aviation militaire était tout proche.

Pendant une brève averse, les deux hommes se réfugiaient dans la cuisine où mademoiselle Jeanne préparait le repas. On eût dit que la présence de Saturnin la rassurait, car elle rouvrait la bouche. Elle racontait la venue d'un arbuste ou d'une plante. Le jardin n'avait pas été créé en un jour : un jeune poirier avait succédé à un minuscule pêcher, un rhododendron à un aucuba. On n'achetait qu'une plante à la fois ou bien madame Chantelier la recevait d'une parente ou d'une

amie. C'est ainsi que tout ce qui croissait au jardin était si cher à la morte. Si l'on avait eu beaucoup d'argent, les arbres et les fleurs auraient eu moins de prix et moins de personnalité, disait la vestale. Mais chacun de ces êtres évoquait un souvenir heureux : une victoire sur la gêne du ménage (on avait enfin trouvé quelques francs pour introduire un peu plus de vie dans l'enclos et enrichir son image) ; un cadeau amical, mobile, changeant, qui affirmait sa présence dans chaque saison. Mademoiselle Jeanne avouait que, désormais, la richesse lui eût fait peur, car cette richesse eût bouleversé sa vie en l'arrachant à ses habitudes. Saturnin, d'ordinaire si bavard, ne disait mot lorsque la vestale ouvrait la bouche.

Ce matin-là, la voix douce était extraordinairement lointaine. Mademoiselle Jeanne venait d'apprendre la mort d'un vieux pauvre qui, depuis des années, chaque vendredi, à la même heure, tirait le cordon de la sonnette, traversait la cour, souriait et bredouillait quelques mots en flamand sur le pas de la porte. La vestale aimait ce fidèle et furtif visiteur : madame Chantelier avait eu l'occasion de lui donner deux fois l'aumône ; deux fois, il avait

entrevu le visage de la morte. Il était de la maison...

— C'est le portrait de sa mère tout craché, dit Saturnin en rentrant au jardin. Ma femme et moi croyons avoir affaire à une revenante.

Une nouvelle averse arrêta le travail des deux hommes qui fut abandonné ce jour-là, et, après le repas, la maison se vida. Le vieillard remonta vers le village; mademoiselle et monsieur Chantelier se rendirent en ville. Pour la première fois. Jean Clarambaux vit la vestale coiffée d'un chapeau. Elle vint lui dire au revoir et elle lui apparut, dans le cadre de la porte, comme une étrangère. Il lui semblait qu'elle était déjà une autre femme : celle qu'il rencontrerait un jour, par hasard, dans une rue de la capitale. Ni poudre, ni fard : le visage était nu sous la voilette. La vestale emportait dans ses vêtements le parfum de la maison : la lavande. Et un long manteau de lapin cachait son corps ferme et mouvant. C'était une autre femme. Elle s'excusait :

— Monsieur Clarambaux, je vais voir monsieur Vermaes père. Je serai rentrée avant le soir. Il y a du lait dans la cuisine. Je me dépêcherai.

Le malade se réfugia auprès de Mouche la mésange et de Poucet le tarin. Il s'assoupit

d'ailleurs très tôt : ses digestions étaient devenues lentes et douloureuses. Il dormit deux bonnes heures. Mais il s'éveilla brusquement. Pendant la guerre, un avion allié (belge, français ou anglais : personne ne s'était vanté de ce haut fait), un avion allié avait lancé des grenades sur le village gris du bord de l'eau, tué un garçonnet de dix ans, blessé deux fillettes et poursuivi fièrement son vol. Jean Clarambaux avait entendu le sifflement des bombes. Or c'était un pareil bruit qui venait de le dresser sur son divan. Une explosion ? Deux mois avant son arrivée chez les Chantelier, une usine avait sauté près de l'église, avec ses ouvriers et ses charpentes sous la poussée de ses bonbonnes d'acide. Que se passait-il encore ? Derrière la maison, rien : le jardin était calme, mais les oiseaux s'étaient collés à plate terre, dans le bosquet. Le malade pénétra dans la salle de bain. Devant, la lande était morte. Il avait peut-être rêvé. Non : des gens couraient vers la rivière. Il ouvrit la fenêtre : à un kilomètre, dans les hautes herbes décolorées, un avion gisait, une aile relevée, et, autour de l'appareil, comme des fourmis à l'assaut d'un cadavre de criquet, des paysans et des ouvriers allaient et venaient. Le malade songea tout d'abord à

ouvrir la petite pharmacie et à emporter de l'ouate et de l'alcool, puis il se dit qu'il arriverait trop tard puisque chaque usine des environs avait un infirmier, et il resta planté devant la vitre. Quelques instants, la dramatique image se figea devant ses yeux...

On s'était tourné, depuis des siècles, vers le progrès comme vers un nouveau dieu. La machine avait allégé la peine de l'homme, mais elle l'affamait. Les campagnes riantes s'étaient transformées en cités malsaines; l'ouvrier, né pour un travail raisonnable de tous ses muscles, devenait un automate maladif. Si l'horlogerie sidérale lui en laissait le temps, le globe ne serait plus un jour qu'une vaste termitière où chacun se presserait sous le béton des usines et des demeures. On avait dit que le machinisme affirmait la supériorité de l'homme sur l'animal. Cette supériorité serait son châtiment : il en mourrait après une interminable agonie. La race s'étiolerait : dans trois mille ans, nos fils ne seraient plus que de débiles avortons, si un cataclysme ne venait pas balayer les métropoles et rejeter les hommes vers les âges primitifs. On avait défié la nature et celle-ci se vengeait patiemment. Le paganisme industriel était plus cruel que les religions antiques. Le culte du progrès

avait envahi le monde civilisé. Seules, les peuplades ignorées qui échappaient à sa main de fer garderaient, quelques siècles encore, la santé du corps et de l'esprit. Et le progrès avait multiplié les crimes dont répondraient les « machinistes » devant la Force suprême, si elle s'intéressait à l'homme...

Là-bas, dans les hautes herbes décolorées, des soldats, descendus d'une auto, tentaient de soulever le grand oiseau blessé... Depuis des siècles, la race fabriquait les instruments de ses tortures et de sa mort avec un aveuglement extraordinaire. Elle avait construit la sainte brouette, mais aussi l'inférieur avion de bombardement. Elle avait profané chacune de ses découvertes : une inspiration de génie lui avait permis d'adoucir son esclavage et une force mauvaise avait transformé sa trouvaille en machine meurtrière. Elle ne choisissait pas, le succès la grisait, elle ne se souciait plus du sort de ses semblables, ni même des siens. Les inventeurs avaient mis dans les mains naturellement criminelles de l'homme les jouets les plus meurtriers. On avait condamné à la peine de mort des malfaiteurs pour qui de lourdes hérédités réclamaient la grâce. On avait glorifié des savants qui méritaient cent millions de fois, car leurs assassi-

nats étaient innombrables, les plus implacables châtiments. L'homme n'eût trouvé son salut qu'à l'écart du progrès, si la race n'avait pas obéi à son inexorable destin : la lutte du mal et du bien. Les anciennes sociétés avaient été ravagées par des maladies qu'on avait vaincues, celles de demain périraient sous les brouillards des chimistes. De temps à autre, pour suppléer à l'action d'un volcan éteint, on anéantirait une province en quelques heures. Le civilisé du XX^e siècle était plus barbare que son ancêtre des cavernes. Le progrès avait profané la nature pour des fins criminelles. On eût dit, d'ailleurs, que de grandes lois réclamaient, par siècle, la même quantité de sang et de pleurs, et le même nombre de cadavres. En cherchant les armes compliquées de sa torture et de sa mort, l'homme payait peut-être plus facilement son tribut à la Loi.... Un paysan qui passait aperçut Jean Clarambaux raidi dans le cadre de la fenêtre et lui dit en flamand :

— C'est un sergent. Il est mort sur-le-champ. Sa tête est fendue et ses pieds sont enfoncés dans la terre.

Le malade demanda machinalement : « Quel âge a-t-il ? » Et le paysan répondit : « Vingt-quatre ans. » L'ermite comprit brus-

quement que son siècle l'effrayait et qu'il lui serait vraiment pénible de rejoindre la ville, ses foules aveugles et sourdes, ses usines, ses machines. Qu'allait-il devenir? Il se sentait perdu dans un désert sans nourriture et sans eau. Il referma la fenêtre et alla se réfugier, une fois encore, auprès de Mouche la mésange, à qui l'obscurité de la chambre faisait du bien et qui gazouillait de temps en temps, et de Poucet le tarin qui, le cou naïvement tendu, eût voulu chanter : il poussait parfois un sifflement bref, ténu, hésitant, mélancolique. Le malade resta longtemps penché sur les cages des petits captifs qui étaient mille fois plus heureux que lui. Qu'allait-il devenir?... La porte de devant s'ouvrit, un pas gravit l'escalier : mademoiselle Jeanne était là, essoufflée. Elle avait gardé son chapeau et son manteau. Elle disait :

— Pardonnez-moi, monsieur Clarambaux. Je me suis attardée. N'avez-vous pas faim? ni soif?

Il la remercia avec émotion : il avait besoin d'affection ce soir-là. Il descendit aussitôt dans la salle à manger où monsieur Chantelier et mademoiselle Marie-Rose bavardaient. Ils parlèrent quelques minutes de l'accident. Mais, chaque année, trois ou quatre pilotes

s'abattaient dans les environs et les deux Chantelier reprirent la conversation que l'arrivée du pensionnaire avait interrompue. Ils s'entretenaient de la fabrique de biscuits. Jean Clarambaux était distrait et mademoiselle Jeanne servait silencieusement la table. Mademoiselle Marie-Rose annonça à l'ermite que son voyage de noces la conduirait à Paris et elle lui demanda la liste des curiosités de la grande ville. Il fut très embarrassé. Deux années plus tôt, il avait vécu quelques semaines magnifiques au Louvre, dans d'autres musées, dans des églises, dans de vieilles rues qu'on démolissait et avec lesquelles s'écroulaient les souvenirs des romans de Hugo et de Balzac. Il s'étonna brusquement d'avoir évoqué ces promenades qui n'intéressaient ni la cadette ni son futur époux. L'adolescente disait d'ailleurs qu'elle voulait voir les grandes avenues et les grands magasins. L'ermite avoua en souriant qu'il ne les avait pas remarqués. Elle était déçue. On se tut. Puis mademoiselle Jeanne demanda :

— Le pilote est-il mort sur-le-champ?

Jean Clarambaux répondit : « Sur-le-champ. » Elle murmura, les yeux baissés sur son assiette : « La mort ne m'effraye pas, mais j'ai peur de la souffrance. » Monsieur

Chantelier et la cadette reparlaient du voyage à Paris et le professeur, qui n'avait jamais mis les pieds dans la ville, vantait la Tour Eiffel et ses trois cents mètres de hauteur. « L'avez-vous vue, monsieur Clarambaux ? » Hélas ! le pensionnaire n'avait aperçu que le sommet de la fameuse charpente, durant trois secondes, par hasard, une claire après-midi de janvier... Un abîme de plus de trois cents mètres de largeur le séparait des deux Chantelier qui se résignèrent à inventorier la fabrique de biscuits. Bien qu'il n'ouvrît pas la bouche, le malade s'intéressa tout à coup à la conversation. Il envia le sort de monsieur Chantelier, le nouveau comptable. L'ermite devait retrouver un gagne-pain : il eût voulu se réfugier dans le petit bureau obscur que décrivait le professeur, y perdre sa personnalité, redevenir un homme sans nom et sans idée, retrouver, chaque soir, une chambre calme où il eût dormi comme une marmotte. Un suicide, se dit-il, et l'anxiété lui serra la gorge.

Le repas était fini, le père et la cadette quittèrent la salle à manger pour achever leur conversation dans la cuisine. Mademoiselle Jeanne desservait la table. Soudain, les mains tendues au-dessus du foyer, le malade mur-

mura : « Du temps que j'étais un enfant, je me réfugiais volontiers contre le poêle. Grâce à lui, je chérissais notre maisonnette lorsqu'il pleuvait, gelait, neigeait ou ventait. » Il se tut un instant. Mademoiselle Jeanne le regardait, attendant les souvenirs de l'homme. Il dit : « Le couvercle était fendu et des lueurs dansaient au plafond. Chaque fois qu'une braise tombait dans le cendrier, je regardais, avec regret, se flétrir le fragile pétale. C'était un ancien poêle dont le marchand de métaux n'eût pas donné un franc et je ne sais d'où il venait ni ce qu'il est devenu. Mais je songe souvent aux vieilles gens inconnus qu'il a réchauffés et aux veillées qu'il a bénies de sa tiède caresse : veillées de Toussaint, de Noël, veillées de deuil, veillées de paix. La joie n'habita jamais la maison, mais on y vécut parfois des heures d'hiver si calmes, si heureuses que leur souvenir me gonfle encore le cœur aujourd'hui. » Il avait l'air de penser à haute voix et, de son côté, mademoiselle Jeanne paraissait l'écouter secrètement comme s'il avait ignoré sa présence. Il dit encore : « Il me semble que je devais ces heures à notre vieux poêle, car jamais, depuis mon enfance, je n'ai connu auprès d'un foyer, élégant et savant, tant de paix que parfume

toujours, après des années de vagabondages et de soucis, l'odeur des branches mortes qu'on ramassait au bois voisin, embrumé et rouillé par l'automne. » Il sortit brusquement de son rêve, laissa retomber ses mains, regarda les yeux étonnés de son hôtesse, se ressaisit, sourit.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je ne sais pourquoi je songe ce soir à mon enfance et au temps où j'étais un petit maître d'école dans un petit village du bord de l'eau. Bonsoir, mademoiselle Jeanne. Je vais lire un peu.

Dans le vestibule, il cria : « Bonsoir, monsieur Chantelier ! Bonsoir, mademoiselle Marie-Rose ! » Il ne fit pas de lumière, il ne lut donc pas et on ne le revit que le matin au déjeuner. Monsieur Chantelier et la cadette dressaient encore l'inventaire de la fabrique de biscuits. Le pensionnaire ne mangea qu'une bouchée et remonta dans sa chambre. Mouche la mésange allait mieux et, comme depuis quelques jours son maître s'était particulièrement occupé d'elle, la petite captive bavardait, accrochée aux barreaux de sa cage, pour recevoir un ver de farine ou un chènevis. Le temps était brumeux : Poucet le tarin ne chantait plus. Jean Claramboux songeait de nouveau à écrire son testament : il espé-

rait réunir ses idées sur la fécondité spirituelle de la maladie, sur l'hospitalité morale de la religion, sur la barbarie de la société, sur le « patrialisme », sur le suicide, sur le progrès. Il travaillerait lentement, calligraphierait ses pages pour empêcher sa plume de courir. Il voulait, de toute façon, expliquer à ses compagnons de lutte, et surtout aux foules, sa désertion. Il resterait encore ici une couple de mois et son ouvrage serait terminé. Il préparasagement ses feuillets, les numérotait avec soin, alluma une cigarette. Enfin, il allait se libérer de son anxiété. La voix de mademoiselle Jeanne l'appela brusquement et, sans trop savoir pourquoi il devait se presser, il descendit l'escalier quatre à quatre. Dans la cuisine, la vestale l'attendait, une serviette sur les épaules, et son visage était altéré. Elle s'assit et essaya de sourire :

— Je me suis blessée, en glissant, à l'auvent d'ardoise du petit pigeonnier et je ne pourrais pas me soigner.

Il enleva la serviette, découvrit l'épaule, essuya la longue blessure sanglante. « Ah! ce n'est rien, fit-il. Une éraflure. De l'eau bouillie et de l'alcool. » Pliée en deux sur sa chaise, la serviette couvrant sa gorge, la vestale dit : « Tout est prêt, monsieur Cla-

rambaux. Sur la table. » Il lavait l'écorchure, la pressait un peu, l'humectait d'alcool. « Vous n'avez pas trop mal? » La voix assourdie murmura : « Non. Ce n'est rien? » Il la rassura : « Seule la peau est déchirée. Avez-vous une bande? » Toujours pliée en deux, elle répondit : « Sur la table. J'ai eu peur. » Il passa la bande sous le bras et autour du cou de la blessée, une fois, une deuxième fois, et il s'aperçut enfin que la moitié du buste de la jeune femme était nu. Ses doigts tremblèrent une seconde, puis l'homme se ressaisit : « Avez-vous une épingle de sûreté? Pardon. Je la vois. Ne bougez pas. » La vestale ne bougeait pas. Sagement, l'homme lavait le dos neigeux que le sang avait rougi. « Voilà. C'est fini. Ce soir, Marie-Rose devra renouveler le pansement. Vous n'avez rien. Tranquillisez-vous. » Il ramena la serviette sur l'épaule déchirée et la jeune femme releva la tête. « Merci, disait-elle, et excusez-moi. J'ai eu peur. » Il ne vit pas bouger les lèvres décolorées, il ne vit même pas la figure de mademoiselle Chantelier, il ne regarda que ses yeux, et il se sentit pâlir parce que ces yeux, si mystérieux, si lointains, baignaient dans une brume étrange qu'il avait vue parfois, visage contre visage, dans d'autres yeux

de femmes. Il avait compris. Il dit :

— C'est fini, mademoiselle Jeanne.

Pareil à un somnambule, il regagna sa chambre et vint se planter devant la fenêtre. Ainsi l'imposante vestale qui restait toujours comme un marbre, la vestale était aussi faible qu'une adolescente que jamais une main d'homme n'avait touchée. S'il avait tendu les bras vers elle, il eût peut-être vécu le plus inoubliable épisode de sa vie, mais il se fût mépris aussitôt. Il eût fait violence à cette femme, il n'aurait plus osé la regarder, ni Marie-Rose, ni Saturnin, ni Sophie, ni monsieur Chantelier. Il était content de lui. Il allait partir d'ailleurs, le plus tôt possible. Il n'eût pas voulu détruire l'image bénie de la maison par une faiblesse dont il ne se fût jamais enorgueilli. Il était l'aîné, le malade qu'on avait entouré de mille soins affectueux. Cette jeune femme resterait pour lui, jusqu'à son départ, la bonne fée des jours gris de sa vertigineuse fatigue. Pareil incident devait arriver tôt ou tard : on les abandonnait tous deux, trop souvent, dans cette demeure perdue. Elle l'avait appelé dans sa détresse solitaire, il eût commis un abus de confiance. Si, un jour, on pouvait lui reprocher une faute, si, trahi par ses nerfs, il péchait contre

l'honneur des hommes sains et rassasiés, il songerait, pour se reconforter, à ce qui s'était passé tout à l'heure.

La journée fut singulière. D'abord, mademoiselle Jeanne monta en compagnie de Saturnin pour soigner Mouche la mésange. Puis la vestale réussit jusqu'au soir à ne pas rencontrer son pensionnaire dans l'escalier. A table, elle ne dit mot, elle ne regarda pas une seule fois l'ermite. On eût cru qu'il connaissait une faute cachée de la jeune femme et qu'elle avait peur d'une soudaine indiscretion. Monsieur Chantelier et le vieux jardinier s'entretinrent longuement de la fabrique de biscuits. Dès le retour de la cadette, Jean Clarambaux entendit, au moment qu'il descendait l'escalier, il entendit la voix douce : « Je me suis soignée devant la glace de la salle à manger, Marie-Rose. » Après le souper, il regagna tout de suite sa chambre où il resta de longues heures dans l'obscurité avant de se coucher. Il avait arrangé sa vie lorsqu'il s'endormit. Le lendemain fut, comme la veille, une journée de contrainte. La présence de Saturnin aida, une fois encore, la jeune femme et le malade à ne pas perdre contenance. Mais, le soir, ils durent souper en tête à tête (les deux autres Chantelier

s'étaient attardés) et Jean Clarambaux en fut très heureux, car il voulait annoncer son départ à la vestale. Il dit :

— Mademoiselle Jeanne, je vais vous quitter dans quelques jours.

Le beau visage resta fermé. L'homme parla avec beaucoup de sang-froid puisqu'il était déjà un partant. Il allait regagner la capitale, reprendre sa place au parlement, se contenter, durant deux ou trois mois, d'assister aux séances et de voter. Il disait encore combien était doux le souvenir qu'il emporterait de la maison. Mais il devait s'en aller : il eût volé en quelque sorte ses mandants en prolongeant son repos. La jeune femme ne bougeait pas, ni son couteau, ni sa fourchette. Il vit se relever le front encadré de boucles brunes, s'ouvrir les yeux lointains, la bouche pâle : « Il manque un bouton à votre pardessus : je l'arrangerai demain. » L'homme écarta son assiette et demanda la permission de fumer une cigarette. Il reprit son monologue. Il avoua qu'il recommencerait sa tâche sans enthousiasme. Mais l'atmosphère de la lutte lui ferait peut-être du bien. Il parlait de ses conférences d'autrefois dans toutes les villes du pays, dans de petits villages perdus sous la neige. Il s'évadait déjà de la maison, comme

il pouvait. Son hôtesse était distraite. Elle demanda s'il savait où il vivrait. Il l'ignorait encore. Il prendrait ses repas au restaurant et il choisirait une petite chambre dans une rue tranquille. En lui servant une tasse de lait qu'il n'avait pas demandée, elle lui signala qu'il devait acheter une nouvelle couverture. Puis elle cueillit un peu de chicorée sur la pointe de sa fourchette et, les yeux clos, murmura :

— Monsieur Clarambaux, j'espère que vous viendrez nous dire bonjour si vous en avez le temps.

Il alluma une nouvelle cigarette (le tabac calmait ses nerfs ce soir-là) et promit de revenir si elle ne quittait pas la maison. Elle rouvrit les paupières et dit : « Je ne quitterai pas la maison. Il faudra que vous achetiez aussi un nouveau chapeau. » L'homme cacha son émotion en détachant attentivement la cendre de sa cigarette : « Je viendrai vous dire bonjour de temps en temps. » Il se tut un moment, hésitant à parler, puis il demanda : « Comment va votre épaule, mademoiselle Jeanne ? » Elle rougit. Jamais le pensionnaire n'avait vu ce beau visage aussi rouge. « Mon épaule va bien. » Sa rougeur disparut, ses joues blémirent et ses lèvres s'effacèrent ;

mais ses yeux fouillèrent les yeux de l'ermite. « Croyez, monsieur Clarambaux, que je n'aurais appelé à l'aide nul homme, sauf vous, mon père ou Saturnin. J'avais une si grande confiance en vous. » Il dit gravement en rallumant sa cigarette : « Mademoiselle Jeanne, je n'emporterai d'ici qu'une seule image de vous : votre visage. » Il ouvrit le couvercle du foyer, vida son cendrier, puis vint se dresser aux côtés de la jeune femme qui n'avait pas quitté sa chaise. « Mademoiselle Jeanne... » Il posa doucement sa main sur l'épaule blessée. La vestale leva les yeux vers lui. « Mademoiselle Jeanne, je viendrai vous dire bonjour chaque semaine, si vous le voulez bien. » Elle restait assise, un peu affaissée sur sa chaise, les coudes écartés sur la table, les doigts roulant et déroulant une serviette, mais ses regards ne quittaient pas ceux de l'homme. Son menton se plissa et ses lèvres frémirent : « Etes-vous attendu dehors ? » Il eut un sourire mélancolique : « Depuis vingt ans, personne ne m'attend, mademoiselle Jeanne. » Les doigts abandonnèrent la serviette et les longues mains s'appuyèrent à leur tour sur la table.

— Monsieur Clarambaux, si l'on a bien veillé sur vous dans cette maison, ne la quit-

tez pas avant votre guérison. Restez ici deux mois encore.

Il caressa les lourdes boucles de la vestale. Elle inclina docilement la tête et demanda : « Cherchez-vous mes cheveux blancs ? » Il attira vers lui le beau visage. Le buste mûr se redressa, l'hôtesse se levait. Il tenait toujours dans ses mains les joues pâles et chaudes et il vit deux grosses larmes sourdre des beaux yeux gris quand il eut dit : « Je n'ai jamais été aussi malheureux que ce soir de me sentir malade, sans humeur et d'approche difficile. » Il baisa les joues mouillées et, sous ses lèvres, les dents de la jeune femme étincelèrent dans un sourire. « N'oubliez pas, disait-elle, n'oubliez pas monsieur Micawber. Vous guérirez ici. La maison et le jardin sont bénis. Vous guérirez. » Il baisa le sourire étincelant et les lourdes paupières fermées. Il la sentit tressaillir, puis se raidir. Elle se dégageait doucement, elle redevenait la vestale autoritaire et maternelle. « Maintenant, disait-elle, remontez chez vous. Mon père et Marie-Rose vont rentrer. » Il regarda une dernière fois les yeux lointains : ils ressemblaient à deux lacs immenses et calmes comme si l'infinie tranquillité de l'avenir était venue s'y abriter. Elle desservait déjà la table : « A demain.

J'entends qu'on ouvre la grille. » Machinalement, il gagna sa chambre. Après vingt années de vagabondage solitaire au milieu des foules d'où était sortie parfois une silhouette folle qui jamais ne lui avait apporté une offrande totale, il venait de rencontrer un ami, et cet ami était une jeune femme qui lui avait permis de baiser sa bouche. La belle aventure, dans ses vieux jours ! Jusqu'où irait-elle ? Où le conduirait-elle ? Il songea enfin au fiancé-fantôme dont il avait oublié l'existence. Il en parlerait demain sans plus tarder.

En attendant, il essaya de s'endormir. Quelle étrange maison et quelle étrange femme ! Pourquoi le retenait-elle ? Avait-elle peur de la solitude dans cette demeure qu'elle ne voulait pas quitter ? Deux mois, avait-elle dit. Se marierait-elle dans deux mois ? Il le saurait le lendemain. Dans le vestibule, les deux autres Chantelier bavardaient et riaient, mais la voix douce dit : « Ne riez pas si fort. Monsieur Clarambaux dort déjà. » Il ne dormit pas sans avoir pris un somnifère, car, longtemps encore, il fut ballotté entre la maison de la colline sablonneuse et les grandes routes, attirantes malgré tout, de son amer vagabondage. Le lendemain, il avait gelé. Le jardin

était tout blanc et, dans le parc de pensées, la fauvette et le rouge-gorge réapparurent. Une grande paix hivernale enveloppait la tiède maison. Cependant le déjeuner fut animé : monsieur Chantelier et mademoiselle Marie-Rose racontaient, chacun de son côté, le film qu'ils avaient vu la veille. La vestale tournait souvent son visage vers le pensionnaire. On eût dit qu'il arrivait dans l'instant et qu'elle voulait lui signifier qu'il était le bienvenu. Elle s'était sans doute levée très tôt : elle avait déjà mis sa belle robe de laine, grise comme le gilet du malade. Saturnin entra aussitôt après le départ de la cadette et de monsieur Chantelier qui, lui aussi, se rendait dans la capitale.

— Je l'avais bien dit ! criait l'arrivant. Il a gelé à moins cinq. Mon pouce gauche ne me trompe jamais.

Le vieillard et l'ermite firent une promenade au jardin et tous deux râtelèrent le gazon pour couvrir d'un peu de mousse les tiges de tulipes qui sortaient de terre. Naturellement, Saturnin racontait une histoire : celle de Blanchette, la vache de son oncle le Condruzien. La bête pleurait lorsqu'il pleuvait et la tante devait la ramener à l'étable en tenant sous son bras la bonne tête effrayée. Le cour-

til conquérait, une fois encore, le vagabond. L'homme comprenait enfin que, depuis des mois, il se débattait entre la vie simple qu'il eût volontiers acceptée et sa tâche de prêcheur. Pendant les phases les plus aiguës de ce combat, des torrents d'idées l'assaillaient. Ce matin-là, il respirait avec avidité l'air vif de la colline. En relevant la tête pour débarrasser le râteau de la mousse qu'il avait recueillie, il vit que, par la fenêtre de la cuisine, la vestale le saluait d'un sourire. Sa contrainte avait donc disparu, elle était redevenue la jeune et maternelle hôtesse que le malade avait toujours connue. Elle croyait peut-être qu'il ne songeait plus à sa défaillance de femme solitaire, à cette défaillance qu'il avait lue dans ses yeux puisqu'il avait changé de couleur. Elle souriait, mais son sourire était plus mystérieux que jamais. Que dirait-elle dans deux mois? Que ferait-elle?

L'homme reprit machinalement sa besogne. Tout à coup, il fut sûr qu'il pourrait, désormais, quand il le voudrait, baiser le beau visage. Mais il ne s'en réjouit pas, car il ignorait pourquoi la vestale ne l'écarterait pas lorsqu'il se pencherait vers ses lourdes boucles argentées. Elle gardait pour elle son plus grand secret. Elle n'était pas coquette, il le

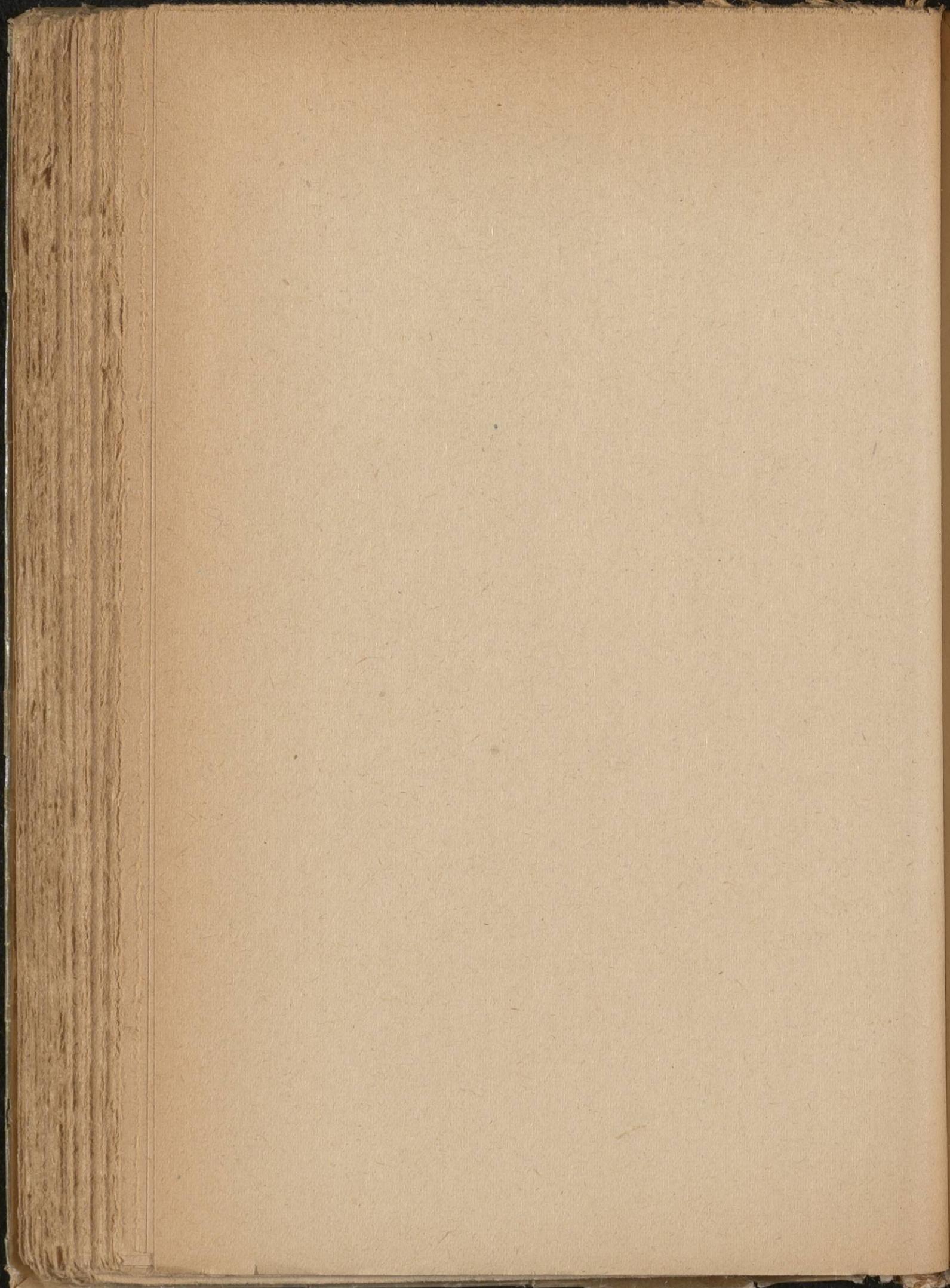
savait depuis de longs mois. Elle ne voulait pas jouer avec le feu, car elle était honnête. Elle allait peut-être le traiter comme une sorte de vieux parent inoffensif. Cette pensée ne l'humilia pas : au fond, ce serait très doux. Mais il songea aussi à son prochain départ qui serait triste... En ouvrant son étui, il s'aperçut qu'il n'avait plus une seule cigarette. Il l'annonça à Saturnin, rentra et monta jusqu'au palier. La chambre de la vestale était ouverte et le parfum de la lavande emplissait le vestibule. Mademoiselle Jeanne, qui déplissait le rideau de la fenêtre, se retourna et sourit. Il s'avança sans trop savoir ce qu'il allait dire. Mais, sur la table de nuit, il vit un livre, se pencha et lut : « **Les Etats nerveux et leurs Traitements.** » Il regarda la jeune femme. Elle souriait toujours et son sourire était énigmatique. On eût vraiment cru, depuis ce matin, qu'elle ménageait une affectueuse surprise à tout son entourage. Il prit le livre, l'ouvrit et dit : « Vous voulez donc me guérir, mademoiselle Jeanne ? » Le sourire découvrit les dents étincelantes : « Si vous m'obéissez, vous guérirez. » Il attira vers lui la tête de la fée et lui donna un baiser comme la veille et, comme la veille, l'hôtesse ferma les yeux et abandonna son visage, où le sou-

rire s'était effacé, aux lèvres de l'homme. Il dit : « Un jour viendra où il me sera interdit de vous embrasser, mademoiselle Jeanne. » Les paupières closes, elle murmura : « Vous pourrez toujours m'embrasser. » Elle se raidissait devant lui comme une statue. Il demanda : « Et quand vous serez madame Lantini ? » Elle rouvrit les yeux et répondit : « Depuis les fiançailles de Marie-Rose, monsieur Lantini sait que je ne l'épouserai pas. » Il demanda encore : « Vous ne vous marierez donc pas, mademoiselle Jeanne ? » Elle secoua la tête :

— Je ne me marierai pas.

Elle se dégagea lentement et, comme le beau visage était devenu grave, peut-être triste, il se retira, désespéré. Il redescendit sans cigarette, rejoignit Saturnin, reprit machinalement son râteau. A la fenêtre de la chambre toute parfumée de lavande, la vestale le regardait. Elle disparut. Le vieillard bavardait. Mais Jean Claramboux n'entendit pas un seul mot du monologue. Dans la salle à manger, la jeune femme jouait du piano. On eût dit une improvisation passionnée, un chant de victoire. L'ermite écoutait, haletant. La musique s'apaisait, devenait dolente, tendre, caressante, innocente, puis elle reprit

finalement son bondissement victorieux. C'était la première fois que l'hôtesse ouvrait l'instrument depuis la venue du malade. Bien que le piano se tût, l'ermite était encore bouleversé. Quelle étrange femme! Quelle étrange maison! Et la musique s'y mettait à son tour! Il sentit qu'il aurait bien du mal à s'en aller, et, comme un automate, il emplit un panier de mousse.



VII

Février traînait ses brumes et ses pluies sur la colline. Cependant la maison grise était fort animée. Mademoiselle Jeanne vaquait à ses occupations habituelles et silencieuses, mais monsieur Chantelier avait abandonné ses mots croisés pour repeindre les portes et les fenêtres. Saturnin blanchissait les pignons à la chaux ou bien aidait sa femme à coller du papier peint dans toutes les pièces. D'ordinaire, on ne faisait la toilette de la demeure qu'au début de l'été, mais cette année-là, tout devait être terminé avant Pâques, pour le mariage de mademoiselle Marie-Rose. La vestale dirigeait le travail. Elle avait choisi elle-même les couleurs et les papiers et, miraculeusement, les chambres s'éclairaient l'une après l'autre. La maison était pleine de bruits et de bavardages. Jean Clarambaux adopta Titi le pinson, car l'appartement du malade avait été rafraîchi l'année d'avant : tout le calme de la demeure s'y était réfugié et Titi sifflait en hérissant le duvet de sa tête.

Malheureusement, Mouche la mésange n'était pas bien portante. Le lutin minuscule était devenu une petite chose muette et larmoyante qui se blottissait dans le fond de sa cage du matin au soir. Ce pauvre tardillon ne devait ses huit mois de vie qu'aux soins attentifs de la vestale et de l'ermite et ses derniers mouvements leur étaient réservés : elle trotait jusqu'aux barreaux pour réclamer une becquée qu'elle abandonnerait aussitôt. Elle ne guérirait pas, mais elle mourrait dans une cage tranquille et chaude, sur du sable blanc, à côté d'un bac d'eau pure et d'une pâtée fraîche, à l'abri de la pluie et des griffes du chat. Poucet le tarin ignorait ce qui se passait chez sa petite voisine d'azur et d'or, car, le gosier gonflé, le cou allongé, il chantait en frétilant sur son perchoir. Son chant était varié et vigoureux, mais, de temps en temps, un cri rauque l'interrompait; puis Poucet, sans reprendre haleine, roulait une cascade de notes éclatantes et chaudes. Lorsqu'il pleuvait, l'ermite restait sagement en compagnie de ses trois captifs et souvent se penchait sur la cage de Mouche qui, bien qu'elle n'eût plus pour un pouce de vie, rouvrait ses yeux humides et becquetait une amande pour que son maître fût content.

Depuis bien des jours, mademoiselle Jeanne et l'ermite n'étaient plus seuls, mais le visage de la jeune femme souriait lorsqu'il se tournait vers le pensionnaire et celui-ci vivait dans une sorte de tranquillité qu'il n'avait peut-être jamais connue. Un soir, mademoiselle Marie-Rose lui confia enfin que la vestale avait refusé sa main à monsieur Lantin et Jean Clarambaux fit semblant de s'en étonner. Ne songeant qu'à son mariage, l'adolescente oubliait depuis huit jours, disait-elle, de conter la nouvelle au pensionnaire. Monsieur Chantelier se consolait déjà : il ne parlait plus que de son futur emploi de comptable. Il s'installerait dans son petit bureau le premier mars et il était joyeux comme un jeune homme qui obtenait un gagne-pain après une longue attente de gêne et d'ennui. Le malade enviait l'avenir du vieux professeur. Comment gagnerait-on sa vie désormais?... Les ancêtres paysans du vagabond lui avait enseigné la réflexion et la prévoyance, mais il fermait parfois les yeux devant son avenir incertain.

A chaque rayon de soleil, il répondait à l'appel impérieux du jardin, quittait la maison bruyante et inhospitalière et courait bêcher, râteler, déplanter, replanter. Humblement, il

avait demandé à mademoiselle Jeanne la permission de rajeunir le petit parc de pensées où se réunissaient les passereaux. Elle lui avait dit qu'il pouvait arranger ce coin du courtil selon son goût et il lui en fut reconnaissant. Comme un enfant, il adopta la parcelle où, tout l'hiver, une violette tricolore avait fleuri et où venait de s'épanouir un ellébore. Il y planta d'abord un rhododendron sous lequel vinrent s'abriter quelques moineaux lorsque tomba la première pluie; des buis nains et des houx. Il jardinait avec aisance comme s'il n'avait jamais quitté son village ni vécu vingt années dans des maisons sans jardin. Il créait enfin, puisque Saturnin ne dirigeait pas la besogne. Il songeait aux corolles prochaines, à des teintes amicales qu'il rapprocherait; filait, une caisse sous le bras, jusqu'à la buanderie et en rapportait toutes sortes de fleurs minuscules qui, dans deux mois, diapreraient joyeusement le parterre. Il oubliait qu'il était pauvre et qu'il n'aurait bientôt plus de gagne-pain. On eût dit que, comme vingt ans plus tôt, il obéissait, les yeux fermés, à son destin. De temps en temps, la vestale venait lui demander s'il n'avait pas froid et il lui confiait les secrets qu'il avait enfouis dans la terre mouillée :

— Vous verrez, mademoiselle Jeanne, les pensées jaunes autour des buis. Et je planterai des géraniums entre les houx...

Elle louait les goûts de l'homme et son beau visage semblait se tendre vers lui. Il était heureux comme un humble jardinier auquel une princesse voulait bien sourire en faisant un tour d'allée. La semaine suivante, avait-elle dit, tous deux songeraient aux graines du potager et, pour cette confiance aussi, le malade lui était reconnaissant. Mais la jeune femme le quittait tout de suite pour donner un coup de main aux trois artisans qui travaillaient dans la maison. Brusquement, Jean Clarambaux resongeait à son avenir. Il terminerait d'abord son testament dont il avait écrit les premières pages. Se réfugierait-il finalement dans la « pensée pure »? Beaucoup d'hommes sur qui ne pesaient point les soucis matériels adoptèrent cette attitude. Mais ils avaient amoncelé des centaines de milliers de volumes où il n'était pas question de la moindre tranche de pain, de ce pain qui est le premier soutien de l'individu et des sociétés. On avait pu lire ainsi, depuis l'antiquité, d'interminables bavardages et lorsqu'un déshérité leur opposait un argument venu de la misère humaine, on le traitait

de primaire. Il y avait une fausse aristocratie de la pensée qui avait envahi les écoles et d'où l'on ne songeait pas à la déloger. Or elle n'était qu'une sorte d'acrobatie intellectuelle à laquelle seuls des adolescents insoucians pouvaient prendre plaisir. Elle n'était pas humaine, elle était puérile, prétentieuse et comique. Chaque nation avait ses faux grands hommes dont on parlait plus longuement que des véritables créateurs : savants et artistes. Une juste épuration allégerait les encyclopédies de la moitié de leur poids et, si l'on en retranchait en outre la biographie des brigands (Tamerlan, Napoléon et les autres) et des courtisanes, il ne resterait plus grand-chose de la fausse histoire recueillie jusqu'à nos jours. La plupart des philosophes qui encombraient de leurs théories la bibliographie universelle n'étaient que d'insipides amuseurs accrochés aux salons de leur temps. Ils avaient observé la vie d'un quart de siècle et de quelques provinces. Or la vraie pensée embrassait l'origine et la fin de tout, elle était panoramique, elle n'était jamais actuelle ou locale. Elle n'avait pas de bornes parce qu'il n'y avait qu'un seul problème dans la nature et qu'il était infini. Seuls quelques génies avaient eu l'audace de l'interroger et seuls

leurs ouvrages méritaient qu'on les rouvrît. L'autre littérature, qui ne s'occupait pas non plus du pain de l'homme, était digne du bûcher parce qu'elle avait détourné les sociétés des pensées qui n'auraient jamais dû quitter leur esprit...

Jean Clarambaux emplissait de terre une caisse et y semait des résédas et des balsamines. Ou bien il montait dans sa chambre, se penchait sur la cage de Mouche qui devenait de plus en plus sage et qui saluait son maître d'un appel imperceptible. Les jours du pauvre petit lutin étaient comptés. L'ermite lui donnait un œuf de fourmi ou un ver de farine, à Poucet un chènevis, à Titi une feuille de chicorée, puis il s'en allait, le cœur gros, reprendre sa besogne de jardinier, et de nouvelles songeries l'enveloppaient comme un brouillard... Les génies de la pensée, qui n'avaient été qu'une douzaine depuis l'antiquité, les génies s'affrontaient, opposaient un système à l'autre. On était ballotté du pessimisme à l'optimisme et, dans celui-ci, on découvrait la faiblesse de leur raisonnement. Au fond, ils n'avaient pas apporté la Vérité au monde, ils n'avaient fait qu'accroître le désarroi des âmes et multiplié leur douleur, et la révolte prométhéenne, si noble, si humai-

nement justifiée, était stérile. Que faire? Se résigner et se réjouir dans la résignation, par elle, à cause d'elle? Tâcher d'y rencontrer le calme de l'esprit et d'y découvrir l'acceptation de la vie? Redevenir pareil à l'enfant qui ignore qu'il mourra un jour et à l'animal qui ne songe au danger que lorsque celui-ci est proche? Était-ce là pour l'homme le secret du bonheur? Peut-être, si ses gestes lui assuraient en outre la paix quotidienne de la conscience. Lâcheté? Non : résignation née de l'impuissance et de la raison. D'autres hommes que les simples pouvaient-ils atteindre à cet état de grâce?...

A ce moment-là, Jean Clarambaux repiquait silencieusement des giroflées dans le parc des passereaux, mais il eût voulu crier au secours et il lui semblait que, s'il avait ouvert la bouche, il eût crié si fort qu'on eût entendu son appel de l'autre bout de la terre. La pluie commençait à tomber. L'ermite remonta dans sa chambre en évitant les hôtes de la maison, comme s'il venait de faire un mauvais coup. Au fond de sa cage, Mouche s'effaçait de plus en plus et on eût dit que Poucet le tarin et Titi le pinson avaient enfin deviné l'anéantissement lent de leur petite voisine. Ils se taisaient. Mouche vint en titu-

bant prendre le bout de viande que lui tendait l'ermite. L'homme s'assit, ouvrit une farde, en feuilleta le contenu : des journaux. Ses discours, ses articles, et, souvent, en haut, en bas, au milieu, sa photographie ou sa caricature. Il ne relisait rien, il ne regardait même pas son image. Il songeait à l'agonie de sa petite captive qui, depuis une semaine, ne se lavait plus et s'ébouriffait comme un moineau pénétré du froid. Elle n'était plus jolie, elle se décolorait de jour en jour, elle ne voyait presque plus. L'ermite ne s'était jamais penché sur la cage avec plus de tendresse. Il avait réuni ces journaux sur sa table pour les détruire, pour effacer son nom et une partie de sa vie. Mais la fin silencieuse et immobile de Mouche l'attira de nouveau vers la geôle qui déjà semblait vide. L'oisillon, les yeux fermés, le bec levé, n'était plus qu'une sorte de boule sombre sur le sable livide. La nuit tombait. L'homme ne quittait pas son poste : il regardait sommeiller l'agonisante. Puis, doucement, doucement, il couvrit la cage de sa housse, enveloppa aussi les geôles de Poucet le tarin et de Titi le pinson, et se rassit. Il était très fatigué. De corps? d'esprit?... Il resta longtemps sans bouger. On monta l'escalier et l'on frappa à la porte.

Il fit de la lumière, mademoiselle Jeanne entra en souriant, mais elle vit les journaux et les images, et se pencha sur la table.

— Ce n'est rien, dit-il. Saturnin brûle cette semaine le vieux papier peint. Je lui remettrai aussi cette farde.

Elle le regardait avec le plus vif étonnement. Il disait encore qu'il allait recommencer sa vie et que, pour y réussir librement, il devait détruire tous les témoignages de ses vingt années de vagabondage. Elle examinait les photographies ou les caricatures, l'une après l'autre. Elle releva enfin la tête : « Ne regrettez-vous pas d'abandonner votre tâche ? » Il haussa les épaules : il ne regrettait rien, sauf les honnêtes visages de gens simples qu'il avait rencontrés dans ses tournées de conférences et qu'il ne reverrait jamais plus. Ces pauvres lui avaient remis autrefois de l'argent pour les enfants affamés de la Hongrie et de la Russie, il les aimait de tout son cœur, mais déjà personne ne pensait plus à lui. On oublie très vite les disparus : les morts et les retraités. Il ajouta : « Je voudrais être encore le petit maître d'école de mon petit village, ou bien le jardinier anonyme d'un jardin caché par des haies gigantesques. Mais, puisque je dois gagner mon pain, je

vais chercher un emploi effacé dans la capitale et, le soir, sagement, j'écrirai une brochure à laquelle je pense depuis que je suis malade : mon testament philosophique. » Elle s'était penchée sur la table et feuilletait la farde : « Vous rachèterez quelques faux cols et une cravate. » La voix aigre de Saturnin cria : « Mademoiselle Jeanne ! » Elle s'en alla sans se retourner et il ne sut pas pourquoi elle était entrée chez lui. Il commença aussitôt à détruire les journaux sans relire une ligne, sans regarder une image et, lorsqu'il descendit pour le souper, sa besogne était terminée.

Le repas fut très animé : les trois artisans s'étaient rafraîchis, mais des gouttes de couleur, de chaux ou de colle tachaiet encore leurs vêtements. Monsieur Chantelier massait son poignet droit, Saturnin riotait malicieusement, Sophie serrait de temps en temps ses hanches énormes et endolories. Mademoiselle Jeanne était songeuse et triste : elle ne souriait plus. Mademoiselle Marie-Rose, qui avait avalé son repas, martelait une affreuse danse américaine sur le vénérable piano de madame Chantelier. Puis elle demanda à Saturnin ce qu'il lui donnerait à Pâques, pour les noces. Le vieux, avec un sourire figé de statue de bois, refusa de le lui dire. L'adoles-

cente se tourna vers le pensionnaire : « Et vous, monsieur Clarambaux ? » L'ermite dit gravement : « Vous aimez beaucoup les romans, n'est-ce pas ? Puisque vous serez mariée, je vous remettrai cent cinquante romans qui dorment là-haut et que je n'ouvrirai plus. » Ravie de joie, l'adolescente vint l'embrasser. Le beau visage de la vestale sembla s'arrondir d'étonnement. Mais Saturnin racontait que son petit-neveu, lui aussi, aimait beaucoup les livres et qu'il en avait déjà une cinquantaine. L'ermite dit encore : « La semaine prochaine, Saturnin, vous monterez chez moi et vous emballerez pour votre petit-neveu cent cinquante volumes de sociologie qui, je l'espère, ne lui porteront pas malheur. » Saturnin avouait qu'il n'aimait que deux livres : la Bible et l'almanach de Liège. Monsieur Chantelier ne disait rien : il n'avait jamais lu que ses manuels classiques qu'il avait pris désormais en horreur. Mademoiselle Marie-Rose réclamait à Sophie des bandes de papier peint pour en couvrir ses romans. Les yeux étonnés de la vestale ne quittaient plus le visage de l'ermite qui s'en aperçut :

— Mademoiselle Jeanne, je simplifie ma bibliothèque et les rares trésors que je garderai m'aideront à simplifier ma vie.

Le beau visage devint si triste que l'homme lui sourit avec douceur. A une question — laquelle? il ne put se la rappeler plus tard — à une question de monsieur Chantelier, il répondit : « J'envoie demain ma démission au parlement. » L'étonnement fut général. De stupéfaction, la romanesque mademoiselle Marie-Rose ouvrit largement la bouche. Saturnin leva un index crochu : « Monsieur Clarambaux, vous avez gagné à la loterie. » L'ermite secoua la tête. « Ma fortune s'élève à six mille francs. Elle me fut laissée par ma mère qui me recommanda de la garder pour mes vieux jours et je n'en ai jamais détourné un centime. Or mes vieux jours sont arrivés, Saturnin. Je fais retraite. » Il se leva, annonça qu'il voulait écrire quelques lettres afin de terminer le lendemain le travail du petit parc et souhaita une bonne nuit à la compagnie. La salle à manger resta silencieuse jusqu'à ce qu'il eût atteint le palier, puis les conversations bourdonnèrent brusquement. On parlait sans doute de sa démission. Il entra dans sa chambre, fit de la lumière, souleva doucement la housse de Mouche la mésange : la petite captive vivait toujours; elle dormait sur son perchoir. L'homme s'assit à sa table, trempa sa plume dans l'encrier, alluma une cigarette.

Mais on frappa à la porte et la vestale entra. Elle disait : « Pouvez-vous me remettre vos souliers ce soir ? Saturnin les portera au cordonnier du village. Une semelle est très usée. » Il sourit : « Je vais vous remettre mes souliers. Vous êtes une vraie sœur, mademoiselle Jeanne. » Elle vint vers lui, il comprit qu'elle lui offrait ses joues et il les baisa tendrement. Les beaux yeux se fermèrent tout à coup. Il resta penché sur le masque clos et murmura : « Vous êtes bonne, mademoiselle Jeanne, mais ma figure grêlée vous fait peur. » Les beaux yeux se rouvrirent brusquement, les mains de la jeune femme serrèrent la tête de l'ermite et, à son tour, il ferma les paupières sous les baisers qui réchauffaient tout son visage. Elle balbutiait : « Vous avez pensé... Pardonnez-moi. Ne pensez plus à cela. » Ses lèvres caressèrent de nouveau les joues de l'homme. « Vous n'auriez pas dû me le dire. » Il trembla comme une feuille parce que, ouvrant les yeux, il avait vu ceux de son hôtesse et compris enfin pourquoi, depuis deux semaines, elle cachait ses prunelles pailletées d'or lorsqu'il la serrait dans ses bras. Elle appuyait sa tête sur les épaules du malade et murmurait, résignée à son sort de femme faible :

— Eh bien, oui.

Il tordit doucement dans ses doigts les lourdes boucles argentées : « Ma pauvre enfant, qu'allons-nous faire ? » Elle eut un adorable sourire de fillette : « J'ai une idée. » Puis elle redevint grave aussitôt : « Resterez-vous ici auprès de moi ? » Il était retombé dans son fauteuil : « Ma pauvre enfant, je ne suis plus qu'un malade qui gagnera difficilement son pain. » Des deux mains, la vestale s'appuya sur les bras du fauteuil et, penchée vers son hôte, elle souffla à peine : « J'ai une idée... Ne m'embrassez plus, je m'en vais. » Il ne la vit pas quitter la pièce, il ne garda qu'une seule image de l'étrange visite : deux yeux immenses, pailletés d'or comme aux jours de sagesse et de mélancolie, mais embrumés par une faim qui le terrassait et l'exaltait à la fois. Il resta longtemps devant sa table, devant son immense bonheur et son avenir incertain, sans bouger. Puis il s'assura que Mouche vivait encore et il éteignit la lumière. Le lendemain, il jardinait, brouettant de la terre, déplantant des arbustes, les replantant. Il avait remis son sort entre les mains de la jeune femme. De temps en temps, il remontait dans sa chambre pour soigner Mouche qui ne touchait plus aux trésors de sa mangeoire

mais qui dévorait tout ce que l'homme lui tendait. Mademoiselle Jeanne avait remarqué le matin que la petite captive était très malade et attaché aux barreaux de la cage un morceau de lard frais. Elle aussi venait observer le pauvre lutin muet et larmoyant, mais elle croyait à sa guérison et Jean Clarambaux ne voulut pas attrister trop tôt la bonne fée.

On se rencontrait parfois dans le vestibule ou sur le palier. Cependant, on était bien sage, silencieusement heureux, souriant. Elle marchait lentement, mais avec une sorte de balancement de tout le corps. Elle ne parlait pas, elle souriait. Elle était comme une petite fille qui eût emporté son joyeux secret en dansant sur la pointe des pieds. La jeune femme ne dansait pas, elle veillait sur la maison, sans défaillance : les trois artisans travaillaient sous ses ordres. Mais elle souriait aux visages des gens, aux fenêtres, au jardin, aux oiseaux des cages et du bosquet. On eût dit que ses pensées n'étaient plus qu'un sourire et, là-bas, dans le courtil, bien qu'il eût envoyé sa démission au parlement, l'homme semblait enfouir ses dernières craintes et ses dernières incertitudes sous une pelletée de terre. Un gros soleil rouge faisait des efforts pour se soulever au-dessus de la lande. Des

fauvettes solitaires chantaient dans le verger. Une grande paix caressait la colline, et le malade ne songeait plus à son testament. Mais vers le soir, en rentrant dans sa chambre, il découvrit le cadavre de Mouche étendu sur le sable blanc. La petite chose autrefois si légère, si jolie, si bavarde était toute dépenaillée. Il appela :

— Mademoiselle Jeanne!

La vestale accourut et se pencha sur l'oisillon fripé que l'homme tenait dans sa main comme pour le réchauffer. La jeune femme, la voix voilée, murmura : « Ma pauvre petite Sici... Nous irons l'enterrer. Ne disons rien à Saturnin. » Jean Claramboux enveloppa dans un mouchoir la mascotte d'azur et d'or, puis tous deux descendirent au jardin et enterrèrent Mouche au pied d'un houx. Et tous deux avaient les yeux mouillés. Le malade dit : « On m'a raconté autrefois dans mon village qu'un cordonnier, trompé par sa femme, était resté auprès d'elle qu'il méprisait, pour ne pas abandonner la maison qu'il avait peinte, les arbres qu'il avait plantés, les fleurs qu'il avait semées, son chat... Depuis deux semaines, Jeanne, je sens que je ne pourrais plus quitter votre demeure sans un déchirement de cœur. Il y a vous, Jeanne, votre père,

votre sœur, Saturnin, Sophie. Mais il y avait aussi cette pauvre Mouche qui aimait tant que je m'occupe d'elle; il y a encore Poucet et Titi, et le rouge-gorge et tous vos oiseaux familiers et tous ces arbres, qui, en ce moment, semblent nous regarder. J'ai désormais peur de marcher comme un aveugle lorsque je serai éloigné de cette maison et de ce jardin.» Sans relever la tête, il râtela la fosse du petit gnome. La vestale dit : « Depuis des mois déjà, nous avons eu les mêmes éclaircies et les mêmes chagrins. Si vous étiez parti, la maison fût devenue affreusement vide et sonore. » Elle se pencha sur la terre fraîchement remuée et en émietta une grosse motte pour que la tombe de Mouche fût bien plate. Puis elle tourna les yeux vers l'homme :

— Voulez-vous bien que j'annonce notre prochain mariage à mon père et à Marie-Rose?

Il dit en souriant avec mélancolie : « Depuis hier, Jeanne, j'ai remis mon sort entre vos mains. » Elle émietta une autre motte sur la tombe de Mouche. « Je choisirai mon heure, mais elle est proche. » Elle arrondissait la terre : « En mai, mon chéri, deux Mouches viendront enfouir de la laine et du lichen dans leur ancien nid et sept ou huit petites Mou-

ches bondiront un matin dans le bosquet. Ce jour-là, vous serez guéri depuis bien des semaines et tous deux nous viendrons surveiller l'exode des fragiles lutins. S'il le faut, nous adopterons le plus débile, celui qui ne pourra pas quitter son nid, l'oublié. Il nous donnera de la joie durant quelques mois et du chagrin, un soir pareil à celui-ci. Voulez-vous bien me remettre deux ou trois plantes de pensées, mon chéri?... Merci, mon chéri.» Ainsi fut enterrée Mouche la mésange et se fiancèrent les deux solitaires de la maison grise blottie à mi-côte de la colline. Un gros soleil rouge s'attardait dans les fumées des lointaines usines. C'était un soir de la première semaine de février. Il allait geler. Déjà, d'un arbre nain, le rouge-gorge guettait le départ de ses hôtes qui l'aperçurent, lui sourirent et regagnèrent le seuil en se tenant par la main. Mouche la mésange n'avait jamais été si propice à ses maîtres que le soir de sa mort. Leur histoire, pleine d'oiseaux, était peut-être puérile, mais le malade ne s'en apercevait plus : les passereaux l'avaient sauvé des fuges et des désastres et il se laissait désormais vivre sous le frémissement des ailettes bienfaisantes.

Après le souper, Jean Clarambaux rentra

dans sa chambre pour préparer un énorme paquet de romans, car mademoiselle Marie-Rose venait d'en reparler avec son habituelle impatience d'enfant gâtée. Il amoncela ainsi plusieurs tas de livres sur le parquet : ceux qu'il conserverait, ceux qu'il brûlerait, ceux qu'il donnerait à la jeune fille; enfin les volumes de sociologie que Saturnin emballerait pour son petit-neveu. Il mit d'abord de côté de pauvres ouvrages usés que l'âge avait assouplis comme du caoutchouc : de minces livres de lecture aux gravures naïves, de vieux Grecs, de vieux Latins, des traités de pédagogie, de botanique; quelques volumes de J. H. Fabre, de minuscules classiques français à vingt-cinq centimes l'exemplaire.... Tout le paquet ne valait pas cent francs, mais il rajeunissait Jean Clarambaux de vingt ou trente années et le rapatriaient : au village gris du bord de l'eau. Il s'était agenouillé pour reclasser ses chers livres et ses souvenirs, et il avait vraiment l'air de prier sur sa vie défunte et sur les morts qui, de leurs doigts sacrés, avaient feuilleté ces pages : sa mère, son vieil ami monsieur Nalonsart, son vieux voisin Xavier Legendre qui, pareil à un enfant, adorait les images...

On galopait dans l'escalier, la porte s'ou-

vrait comme sous la poussée d'une rafale et la bondissante mademoiselle Marie-Rose venait s'abattre sur l'ermite et l'embrasser : « Que je suis contente! disait-elle. Ah! que je suis contente! » Il ne comprenait pas et il retenait le corps souple et chaud de l'adolescente qui allait tomber. Mais Saturnin entra en souriant malicieusement, suivi de monsieur Chantelier, un peu ahuri; suivi de Sophie, toute gauche. Saturnin tendit la main au pensionnaire qui se releva, et le vieux parla pour tous : « Monsieur Clarambaux, la nouvelle nous fait plaisir. Mademoiselle Jeanne arrange bien les choses. Vous devriez me donner une cigarette. J'ai oublié ma pipe en bas et j'ai besoin de fumer tout de suite. » Le malade présenta son étui au vieillard, puis à monsieur Chantelier qui se remettait un peu. Cependant, il leva les bras avec un étonnement résigné : « Il faut toujours obéir à Jeanne, voyez-vous, monsieur Clarambaux. » Marie-Rose tenait encore le pensionnaire par la taille : on eût dit qu'elle était la nouvelle fiancée. Mais la vraie arriva enfin, lente et calme. Elle sourit à l'ermite, puis à chacun des regardants qui étaient debout autour de lui. Elle dit en caressant la mignonnette de son index : « Elle a profité, n'est-ce pas,

Saturnin? Papa, puisque nos vieux amis sont ici et qu'il nous reste une bouteille de vin, voulez-vous bien la monter dans la salle à manger? » Monsieur Chantelier descendit, suivi des deux vieillards. Jean Clarambaux retint l'adolescente qui voulait s'en aller à son tour : « Un instant, Marie-Rose. Ma bibliothèque sera presque vide. Ce n'est pas un meuble très moderne, mais il est fait en vieux chêne de mon pays et ses vitraux sont encore très solides. Voulez-vous bien, Jeanne, joindre mes livres aux vôtres et remettre ce meuble à Marie-Rose? » L'adolescente embrassa, une fois encore, le pensionnaire, se rua sur l'aînée, l'embrassa et disparut. L'homme ouvrit le tiroir de sa table, en sortit un portefeuille et le tendit à la jeune femme :

— Jeanne, voici les six mille francs de maman : toute ma fortune. L'argent me fut toujours étranger... Je vais songer à gagner ma vie...

Elle sourit malicieusement : « J'ai une deuxième idée. Nous en parlerons dans quelques jours. Etes-vous content, mon chéri? » Il caressa la tête bien-aimée qui s'appuyait sur son épaule et dit : « Mon bonheur serait sans borne, Jeanne, si la pauvre petite Mouche ne venait pas de mourir. Je suis ridicule, je le

sais bien, de songer encore au pauvre lutin un soir comme celui-ci. Je suis ridicule, mais je dois tant aux oiseaux. Ils ont chassé de mon esprit la haine et la révolte, Jeanne.» La jeune femme murmura : « Grâce à Mouche, à Poucet, à Titi, j'ai su que je serais heureuse auprès de vous, car, comme maman, j'ai peut-être surpris le langage des passereaux... Venez, on nous attend. » Ils descendirent en se tenant sagement par la main : ils avaient toute une vie pour s'aimer et, du palier, le portrait de madame Chantelier les regardait passer. En descendant l'escalier, il dit : « Je ne pourrai sans doute nous payer un voyage de noces. » Elle s'arrêta un instant : « J'en suis bien heureuse, mon chéri. Nous ne devons pas quitter la maison ce jour-là. Dans le temps, chez nous, me racontait maman, les jeunes mariés entraient sous leur toit neuf le soir de leurs noces. » On les attendait dans la salle à manger. Saturnin, qui fumait sa pipe (il détestait la cigarette), Saturnin se haussa sur la pointe des pieds : « Mes enfants, je suis bien content que nous ayons rajeuni la maison pour vous deux. » La jeune femme embrassa le vieillard et Sophie :

— Mes bons amis, voulez-vous bien être

les témoins de notre mariage ?

Les deux vieux sourirent de joie et de fierté. Monsieur Chantelier leva son verre... C'était donc un soir de février. Dehors, il gelait à pierre fendre et déjà la fosse de Mouche était durcie, mais Jean Clarambaux et la jeune femme ne parlèrent pas de l'oiseau mort ce soir-là. Cependant, en se regardant, tous doux songeaient au petit gnome qui les avait rapprochés pour la vie. Jeanne se leva tout à coup, ouvrit sa bibliothèque, en sortit un livre couvert de papier peint, le feuilleta. On se taisait : les deux vieux protestants avaient joint les mains dans l'attente d'une lecture sacrée. Marie-Rose était devenue grave, car, depuis une heure, elle se croyait transportée dans un monde étrange dont elle n'avait jamais deviné le seuil. Et monsieur Chantelier se souvenait du temps passé où la défunte lisait, les jours de fête, des histoires à sa « petite grande ». Jeanne se rassit et commença : **« Le Nid de Bergeronnettes. Hatto, l'ermite, priaït Dieu dans le désert. C'était un jour de tempête... »**

La voix de la jeune femme était voilée, unie, lointaine. On eût dit qu'elle venait du fond des siècles pour récompenser, par un conte de fées, des enfants méritants. Or ces

enfants étaient trois septuagénaires, une adolescente de vingt ans et un malade de quarante ans qui, pareil à Hatto, avait fui la méchanceté des hommes. La voix de la liseuse était si douce, si nuancée, si émue que les auditeurs avaient les yeux mouillés, et elle plongeait l'âme du malade en une stupeur profonde. C'était, sous le voile ingénieux de l'allégorie, son histoire qu'on lisait. Il croyait rêver. Il n'avait pas écrit son testament et la jeune femme n'avait donc pu le lire. Jeanne était-elle une « voyante »? Avait-elle « vu » ce qui se passait sous le crâne fatigué de son hôte?... **« Lui qui avait promis de rester immobile, il avait baissé le bras. Comment n'y avait-il pas songé? Il avait chaque jour baissé le bras pour regarder le nid... »** Jean Clarambaux fut désormais sûr qu'il était arrivé à bon port. Il ferma les yeux et il ne se rappela jamais ce qu'on raconta encore autour de lui ce soir-là. Mais, une heure plus tard, en montant l'escalier pour gagner sa chambre, il rencontra Jeanne sur le palier et la remercia de lui avoir lu l'histoire de Hatto. Elle sourit avec douceur et dit :

— Je songeais souvent à cette page que maman m'avait lue autrefois, car, peu après votre arrivée, vous me rappeliez déjà Hatto.

Il s'en alla tout ému. Il savait, depuis quelques semaines, qu'elle lisait un peu, chaque nuit, avant de s'endormir. Elle ne parlait jamais de ses lectures, mais elle les choisissait sans doute à son image. De temps en temps, il lui demanderait d'ouvrir un livre; il écouterait la voix douce et elle le ramènerait ainsi au temps de son enfance de petit pauvre, où les vieux volumes défraîchis de l'école étaient phosphorescents de rêve et tièdes comme de luxueux écrins capitonnés de soie. Cette nuit-là, Jean Clarambaux dormit d'un sommeil d'enfant qu'un vent violent avait chassé, durant des heures et des heures, sur une interminable route sans halte.

VIII

Un gel âpre, poussé par le vent blanc de Sibérie, cloîtra, pendant plus de deux semaines, les hôtes de la maison grise. Jean Clarambaux veillait sur les passereaux transis du jardin. Ils n'eurent pas faim : la provende était variée et abondante; ils n'eurent pas soif : quinze fois par jour le malade brisait le glace de l'abreuvoir; mais ils eurent froid et l'homme eût voulu les réchauffer tous, l'un après l'autre, dans ses mains. Les pinsons avaient perdu leur mine faroude de moineaux endimanchés : ils se mêlaient à l'humble bande des pierrots; le rouge-gorge s'attardait aussi en leur compagnie et ne songeait plus à méditer dans son coin solitaire et les fauvettes s'effaçaient dans les remous gris qui ne quittaient plus le providentiel parc de pensées. Des grives passaient, titubaient sur leurs hautes pattes et emportaient brusquement une becquée de viande. Des mésanges charbonnières se perchaient sur un os et le décharnaient. Des merles rôdaient dans le verger et

des bandes pressées de sansonnets grouillaient sur la lande. Le sol dur : la faim, rapprochait tous ces pauvres errants. Le soleil semblait aussi froid que la lune et, la nuit, on eût dit que les étoiles grelottaient au fond du ciel d'acier. Dans la maison, la vie était paisible et grave, et la chambre de l'ermite s'était débarrassée de tout son superflu : livres inutiles, bibelots, gravures. Sur la cheminée, il ne restait plus qu'une petite horloge et un buste de Jean-Jacques Rousseau, et, au mur, un baromètre : un vieux souvenir du village perdu. Jeanne allait et venait, souriante et calme. Elle ne parlait pas beaucoup : elle avait repris son allure silencieuse et énigmatique. Une après-midi, elle annonça à son hôte, avec une joie enfantine, que les corolles de nacre de la clivie s'étaient ouvertes : il entra dans la chambre et tous deux se penchèrent sur la fleur courageuse que la vitre gelée n'avait pas effrayée. L'homme embrassa la jeune femme et tint contre le sien le beau visage en le regardant longuement, et ses mains tremblèrent un peu, car le parfum de la lavande le grisait, et aussi les merveilleuses prunelles tout à coup noyées dans le brouillard. Elle ne ferma pas les paupières, mais elle dit en se dégageant doucement :

— Mon chéri, nous nous marierons dans trois semaines. J'en parlerai ce soir à mon père.

Et, le soir, au souper, en tordant sa barbiche, monsieur Chantelier avait répété sa phrase de l'autre jour : « Il faut toujours obéir à Jeanne, voyez-vous, monsieur Clarambaux. » Marie-Rose travaillait fiévreusement à son trousseau pendant les veillées et l'aînée lui donnait un coup de main. Chaque dimanche et chaque jeudi, son fiancé arrivait et s'asseyait sagement dans un coin de la salle à manger : il était discret et sympathique, heureux. Les mille petits détails de la vie familiale tendaient uniquement une seconde vers des existences nouvelles et s'effaçaient : Jean Clarambaux ne les voyait plus. Un matin, après le passage du facteur, il descendit à la cuisine : « Jeanne, j'ai trouvé un salaire de deux cent cinquante francs par mois. Cinq lettres rurales, des amplifications poétiques, comme on disait à l'école. Le directeur de la revue m'a connu au collège. » Elle avait souri de contentement et affirmé qu'ils s'en tireraient : elle lui révélerait bientôt sa « seconde idée ». Monsieur Chantelier partait désormais chaque matin : il s'était installé dans son petit bureau avant le premier mars,

et Saturnin ne quittait plus la maison de toute la journée : il achevait les travaux de peinture. Jeanne ouvrait souvent son livre de compte. Elle avoua un soir à son hôte :

— Mon chéri, nous devons gâter un peu Marie-Rose, pour la dernière fois. Je n'aurai pas de robe neuve pour notre mariage. Je n'en éprouve aucune tristesse, mais ma robe de laine ne vous humiliera-t-elle pas ?

Il voulut d'abord parler de l'argent qu'il lui avait remis, mais elle eut un sourire mystérieux : « Et ma seconde idée ? » Alors, il haussa les épaules : lui-même n'avait que des vêtements mûrs et ce n'était, disait-il, qu'au lendemain de leur mariage que tous deux recommenceraient leur vie. En attendant de connaître enfin la « seconde idée » de Jeanne, il écrivit sa première page. Poucet le tarin chantait, lissait son plumage d'or, frétillait sur son perchoir : il sentait l'approche du printemps malgré la vitre fermée. Il avait oublié sa voisine, la pauvre petite Mouche. Titi se contentait de siffler : il ne chantait pas encore, mais, lui aussi soignait son plumage de vieilles soies défraîchies. Le poêle chauffait, le soleil rougissait les carreaux de la fenêtre, la maison était silencieuse. Le vagabond s'était remis au travail. Il ne parlerait

donc plus des hommes, mais des phénomènes de la nature, des fleurs, des bêtes qui jamais ne le décevraient, ne le rendraient malade. Sa gorge s'était serrée une seconde parce qu'il avait revu, une fois encore, d'honnêtes visages de simples qu'il avait contemplés autrefois lorsqu'il allait prêcher, dans tout le pays, les temps nouveaux. Mais il les avait écartés d'un geste de la main. Et ce jour-là, il songeait à son séjour de collégien dans une villette de pierre pendant lequel il écrivait des rédactions colorées et mélancoliques. Peu à peu, miraculeusement, il recouvra son âme d'adolescent. Il avait un thème, mais c'était son secret.

De temps en temps, il feuilletait son Littré fatigué par les déménagements, savourait une vieille phrase, retrouvait l'image que recèle chaque mot de la féerique langue française... Poucet et Titi échangeaient des sifflements. Il faisait doux, il faisait clair. L'homme travaillait sagement. C'était bon d'écrire un devoir d'écolier. La main restait gauche parce qu'elle avait griffonné des articles sans parure et sans grâce, mais elle était pleine de bonne volonté. Elle s'en tirerait. Du reste, toutes les couleurs de la nature, toutes ses merveilles secourraient l'homme et jamais les thèmes ne lui manqueraient. Une sorte de bénédiction

emplissait la chambre et en avait chassé les vieux péchés et les vieilles angoisses. On donnait un chènevis ou un fruit d'aune à Poucet, une pelure de pomme à Titi, puis on courait au jardin briser la glace de l'abreuvoir et semer du grain aux passereaux. On recommençait déjà sa vie. On n'ouvrait plus son journal, mais on cherchait la vertu originelle d'un mot, le souvenir d'une ancienne image éclatante. Tout était si simple quand la grâce vous visitait. Saturnin vous appelait :

— Monsieur Clarambaux, on va manger.

On mangeait dans la pièce claire, Jeanne souriait, le vieillard racontait qu'à l'âge de dix ans, en compagnie de son oncle, il avait planté trois cents minuscules sapins sur une colline du Condroz, et l'ermite évoquait les trois cents arbres austères et robustes montant la garde, là-bas, au bord de l'eau. Vraiment, la vie était étrangement belle : des mains d'un petit affamé était sortie une forêt de sapins géants. Un miracle ! Il y en avait des milliards dans l'histoire des hommes, les hommes n'en avaient pas gardé le souvenir, et pourtant seule cette histoire était éternelle... Jean Clarambaux courait au jardin briser la glace de l'abreuvoir — un sabot — et six ou sept petits gnomes transis sautaient aussitôt

sur la vieille chaussure de bois... Les journées se pressaient vers la nuit qui dans deux semaines réunirait les corps après les âmes, et les soirées avaient une douceur extraordinaire. Le gel collait de grandes fougères aux fenêtres, mais on causait autour du foyer amical. Le froid et ses misères se heurtaient vainement aux portes closes et même aux bornes du courtil. Au fond des boîtes accrochées aux pignons, les moineaux dormaient dans leur poignée de foin, de chiendent et de plumes; le rouge-gorge s'était blotti dans son secret abri de mousse au pied d'un buisson; les fauvettes s'étaient arrondies dans leur écrin de racines au cœur du grand buis. On avait fait son devoir autour de soi, bien qu'on fût assez dépourvu. Pour avoir de temps en temps un peu de bonheur, l'homme ne devait pas être trop exigeant dans ses besoins spirituels ou matériels. Il ne devait pas non plus trop élargir le cercle de sa tendresse parce que ses moyens étaient limités et qu'il trébucherait très tôt, de déception en déception et de douleur en douleur. C'était une bénédiction d'ignorer les plaies qu'on ne pouvait panser. Ainsi songeait Jean Claramboux. Jeanne lui demanda un jour s'il écrivait son testament. Il avait dit :

— Non. Je me contenterai de vivre mon testament.

Il allait ravoir une maison, après vingt années d'inquiétude dans des chambres sans âme. Le destin l'eût comblé en lui permettant de grandir et de vieillir dans la chaumière où il était né. Un homme comme lui ne devait jamais quitter son village. Là-bas, il eût été une force, humble et cachée, mais réelle : il eût planté des arbres, semé des fleurs, donné de bons conseils à ses voisins, élevé des enfants dans la simplicité et la ferveur. Il n'avait été qu'une pauvre chose détachée de la terre et emportée par tous les vents. Là-bas, il eût puisé son assurance dans le sol natal, pareil à un noyer aux plongeantes racines. Il n'avait été qu'un pauvre homme timide et bousculé, sur tous les chemins du pays, par les événements et par ses semblables. Mais il allait ravoir une maison dont les fenêtres lui souriraient, un jardin où l'on sèmerait la première poignée, les genoux en terre, pour que fût béni tout ce qui naîtrait, fleurirait et mûrirait entre les haies. A ses côtés vivrait une Amie au beau visage encadré de lourds cheveux déjà gris. Jamais plus, le soir, il ne trouverait son lit vide et froid, toute la demeure, tout l'enclos, toute la jour-

née, toute la nuit, toute la vie serait peuplée par sa présence. On pourrait tomber malade désormais, avoir des soucis : quelqu'un serait là pour vous soigner et vous consoler comme au temps de votre enfance. Une Maison, chose unique, sacrée, qui a sa lumière, son parfum, sa musique. L'homme avait parcouru en titubant des milliers de kilomètres et la prodigieuse récompense surgissait au bout de la route : un toit dont la cheminée fumait, des fenêtres où les géraniums attendaient l'arrivée du vagabond, un foyer amical, un visage et des mains de femme... Si, un jour, le destin l'avait reconduit jusqu'à la porte de sa petite école du village gris, il eût dit en entrant :

— Mes enfants, ne quittez jamais votre hameau et vous resterez forts comme des chênes; et la force de chacun fait la force de la race.

C'étaient peut-être aussi ces mots qu'il devait crier aux foules, auxquelles il prêchait les incertains temps nouveaux. Un soir, monsieur Chantelier et Marie-Rose s'attardèrent. De son côté, Saturnin avait regagné le village plus tôt que de coutume. La jeune femme et le malade restèrent donc seuls une heure, et ce fut une heure sage et grave. La vestale

révéla enfin sa « seconde idée ». On enlèverait le gazon au centre du verger et on y construirait un poulailler. Elle avait ouvert un livre et, de temps en temps, en lisait une page. L'ouvrage n'était qu'un traité d'aviculture et pourtant il avait la magie des contes de fées : les œufs s'égrenaient dans les pondoirs, les poussins soyeux grouillaient dans l'herbe, les poules ne quittaient plus la bêche du jardinier, et le pavillon ressemblait à une maisonnette des frères Grimm. La vestale avait sagement rouvert son livre de compte : la vente des fruits du verger nourrissait la famille pendant un mois ; les œufs feraient le reste. Tout s'en irait, chaque jour, dans le panier de Saturnin, vers les boutiques du village. Depuis deux semaines, la vestale passait une partie de ses nuits en compagnie d'arbres et de poules... Une simple histoire de pauvres gens dont l'avenir était incertain, mais aussi, contée par la bonne fée, une sorte de poème et surtout, pour l'homme, un renouvellement si brusque, si inattendu, qu'il souriait comme un enfant, la veille de la Saint-Nicolas. Monsieur Chantelier et Marie-Rose les surprirent tous deux penchés sur des chiffres, visage contre visage, pareils à deux adolescents inclinés laborieusement sur le

même devoir d'école ou à deux vieillards feuilletant des reliques sans prix... Et les journées se pressèrent encore vers la nuit qui réunirait les corps après les âmes, peut-être pour des fins éternelles.

Une après-midi qu'il gelait très fort, Jean Clarambaux fit l'inventaire de la nouvelle bibliothèque. Elle ne renfermerait que des trésors : les vieux auteurs latins, grecs et français s'étaient rangés aux côtés de quelques poètes et romanciers d'aujourd'hui, vêtus de lumière comme ceux d'autrefois. Mais le meuble contenait surtout des ouvrages consacrés aux arbres, aux fleurs, aux oiseaux, aux insectes. Madame Chantelier avait élargi sa vie étroite en feuilletant ces livres. Elle avait étudié les maladies des plantes et des bêtes pour mieux aimer celles-ci, et peut-être reculé en rêve les bornes de son enclos. N'y voyait-elle pas des chevaux, des charrues, une mer de blé, des faucheurs trempés de sueur à qui l'on offrait de la bière claire, de qui l'on pansait les blessures? Le vieux buffet était plein de poésie, de savoir et de bonté inépuisables. On pouvait passer sa vie contre ses vitres chaudes. On se recréait un monde : seuls les phénomènes de la nature, orages, tempêtes, tremblements de

terre dérangerait son cours paisible. Enfin, un jour, Jean Clarambaux lut une page à Jeanne en la priant de ne parler de sa fantaisie à personne : c'était l'histoire de Saturnin qui, coiffé de son bonnet de laine bleue, chaussé d'énormes sabots jaunes où s'usaient les bas rouges à grosses côtes, de Saturnin qui plantait ses trois cents minuscules sapins sur la colline condruzienne. Des mots simples, des mots usés par des millions de lèvres. Mais la jeune femme, ravie de joie, vint embrasser l'ermite avec une telle ferveur qu'il en fut étonné. Elle le regardait comme s'il eût été un autre homme, elle interrogeait le visage grêlé, les yeux clairs et tristes. Elle disait :

— Mon pauvre chéri, comme je suis heureuse!

Elle souriait, pareille à une adolescente qui a rêvé de la venue d'un prince charmant et qui le découvre enfin sous les vêtements misérables d'un voyageur déjà vieux, fatigué, demandant un verre d'eau sur le pas de la porte. Elle disait : « Mon pauvre chéri, comme je vais vous aimer ! Laissez-moi voir votre écriture. » Et elle se serrait contre lui, oubliant qu'elle était une sévère vestale et que toute la maison ne vivait que par elle. Elle venait de retrouver ses dix-huit ans. Elle ber-

çait dans ses mains chaudes le visage ému de l'homme, puis, brusquement, elle s'enfuit. Une après-midi qu'il dégelait, elle déplanta deux buis nains au jardin et l'homme l'accompagna au cimetière où reposait madame Chantelier. Des deux côtés de la pierre encadrée de lavande, ils replantèrent les buis. La vestale s'était recueillie et Jean Clarambaux songeait à une autre morte, à d'autres morts dont, il le savait, jamais il ne reverrait les tombes. La jeune femme lui serra les doigts et murmura : « Maman sera contente : la maison restera en de bonnes mains. » Ils revinrent bras dessus, bras dessous, comme deux jeunes amoureux. Elle disait encore : « J'avais peur que vous ne partiez, mais je ne voulais pas vous arracher à votre tâche. » C'était une claire après-midi de février et une écharpe de brouillard bougeait le long de la rivière enfouie désormais dans le ciment. Des passereaux se glissaient entre les herbes gelées de la lande. La jeune femme disait encore : « J'ai hésité entre vous et la maison. Maman fut une sacrifiée, j'aurais repris son rôle. » Il comprit que le souvenir du prétendant-fantôme les accompagnait. Il ne dit pas de nom, mais il demanda : « L'aimiez-vous ? » Elle serra le bras de l'homme : « Il me faisait

peur. Il m'avait promis que nous passerions le dimanche dans la maison, mais il me faisait peur depuis qu'il m'avait regardée pour la première fois. » On se pressait pour se réchauffer car le gel redurcissait déjà le chemin et tout luisait sous le soleil rougissant : les toits des villas, les pavés de la chaussée, les plantes sauvages touchées par l'humidité du soir qui tombait. Elle dit encore :

— Mon chéri, je vous attendais depuis dix ans. Peu après la mort de maman, je vous ai porté dans mon cœur pendant deux ans, j'ai vécu en votre compagnie invisible. J'ignorais votre visage, votre taille, la couleur de vos yeux, mais vous étiez jour et nuit à mon côté. Vous n'êtes pas venu, votre présence s'est effacée, mais, de temps en temps, je vous jouais LE ROSIER de Jean-Jacques Rousseau ou une polonaise de Chopin que maman aimait beaucoup.

L'horizon devenait violet, car le soleil avait disparu dans le brouillard qui s'amoncelait de l'autre côté du lointain canal. Elle disait encore : « Lorsque vous êtes arrivé, je ne vous ai pas reconnu. Mais vous étiez timide comme un enfant et j'eus pitié de vous. Puis, de jour en jour, j'ai retrouvé vos yeux, votre voix, la douceur de vos gestes. C'était vous !

C'était vous! » Elle s'en allait en regardant droit devant elle et elle serrait sauvagement le bras de l'homme comme si elle craignait de perdre tout à coup son compagnon retrouvé. Elle disait : « Mon chéri, je vous aimais et je ne pouvais pas vous le dire puisque vous repartiriez un jour. J'étais stupéfaite de votre brève apparition. C'était injuste : vous deviez rester puisque vous étiez enfin venu sous notre toit. Et je vous voyais déjà, pauvre fugitif, vous en aller à travers les villes, sans gilet de laine, sans écharpe chaude, un soulier fatigué, alors que je vous gâtai secrètement dans mon cœur. » Il marchait la tête pendante, le menton perdu dans le col de son pardessus. Elle disait encore :

— Finalement, je n'en pouvais plus. Je fus si heureuse lorsque je sentis que vous aimiez de m'embrasser. J'aurais voulu avoir encore dix-huit ans parce qu'à cet âge, paraît-il, les femmes sont toutes-puissantes. Mais je vous offrais mon visage déjà fané avec tant de ferveur que vous ne pouviez pas partir, me semblait-il.

On arrivait devant la grille. On n'ouvrit pas la porte de devant, on longea le pignon, on traversa le bosquet. Les moineaux dormaient déjà dans leurs boîtes chaudes, mais,

près d'un morceau de viande bouillie que lui avait réservé Saturnin, le rouge-gorge attendait les deux promeneurs. Il les regarda venir. La jeune femme retint l'homme qui s'arrêta. Elle dit : « Ne bougeons plus, mon chéri. Voyez. » Le lutin leur fit une espèce de révérence et picora la viande. Jeanne dit encore : « Il nous attendait peut-être. » L'oisillon ne s'occupait pas d'eux, il avait l'air de méditer entre les becquées. A son tour, le jardin devenait violet. La jeune femme et l'homme avancèrent doucement dans l'allée et le rouge-gorge les regarda passer. La vestale murmura pour ne pas l'effrayer :

— Il nous attendait, j'en suis sûre. La journée est bonne.

Dès le lendemain, puisqu'il dégelait, Jean Clarambaux enleva le gazon au centre du verger. Il eut d'abord pitié de ces pauvres herbes qui allaient mourir, mais il songea qu'elles fumeraient le jardin et qu'elles retourneraient ainsi à leur origine, comme tout ce qui vit sur la terre, depuis le lichen jusqu'à l'homme. Sur un arbre, Gamin, le moineau familial, Gamin pépiait : à son tour, il avait adopté son nouveau maître qui souvent sortait quelques grains de sa poche et les jetait au lutin malicieux. Bientôt d'autres pierrots

rejoignirent Gamin et le malade travailla au milieu d'une troupe de souris joueuses, comme un homme du commencement des temps. Jeanne accourait, souriait au jardinier, aux oiseaux, à la terre remuée et disait : « Ne vous pressez pas. Le vent est toujours froid. » Puis elle repartait en courant. Le travail était lourd, l'homme sentait la sueur perler sous son béret. Il râtelait doucement les sentiers où, depuis trente années, on versait les cendres des foyers et le long desquels déjà poussaient les crocus. Autour du jardinier, les moineaux creusaient le sol avec leurs pattes et leur ventre et prenaient leur bain de poussière, et des mâles, les ailes pendantes, tournaient autour des femelles : le printemps était proche. Jeanne, souriante, revenait : « Travaillez doucement. » Puis, grave, mystérieuse : « Il faut un peu de grâce, mais, lorsqu'elle est là, on n'échappe pas au jardin de maman. » La jeune femme redevenait tout à coup joyeuse comme une petite fille. Elle repartait en courant.

Le soir, l'homme était fatigué, engourdi ; il avait le visage en feu, mais une grande paix vivait en lui et, les yeux mi-clos, il souriait, sans les saisir, aux bavardages de Marie-Rose et de monsieur Chantelier. Dès six heures, il

regelait aux fenêtres. La veillée était douce, pareille à celles que vécurent, au fond des campagnes glacées, des ancêtres morts dont l'esprit n'avait jamais voyagé au delà des bornes de leur canton. C'étaient des sages. L'existence de Jean Claramboux ressemblait au cours d'une rivière qui, sortie d'une montagne, avait bondi de pierre en pierre, durant des kilomètres, entre une double haie de broussailles épaisses, et coulait désormais dans une plaine généreuse, claire, verdoyante. Parfois, il abandonnait sa besogne de jardinier pour mettre au net un feuillet qu'il cachait dans un tiroir : il le lirait à Jeanne lorsqu'il serait satisfait de sa page. Il ne le signerait jamais car il voulait qu'on oubliât son nom. L'oubli assurerait le salut de l'homme, mais l'homme tenterait, anonymement, de traduire la poésie du monde pour le salut de ses semblables. Des deux côtés de sa table. Poucet chantait de tout son cœur d'oiselet heureux et Titi sifflait jusqu'à en perdre le souffle. L'homme attendait avec une impatience pué- rile les premiers gazouillements du vieux lutin fané... Doucement, le temps s'acheminait vers la nuit qui réunirait les corps après les âmes.

Un soir, Jeanne s'assit au piano et joua

quelques morceaux. Dehors, il gelait encore, mais une chaleur divine envahit aussitôt la pièce. Les doigts de la fée faisaient éclore des notes claires comme des corolles de cristal ou bien ouatées comme du velours. La musique était lente et lointaine, mais une cascade de perles lui succéda, puis une douce chanson hésitante, une prière grave et lente, un bref et allègre couplet, une puissante sonnerie de cloches, une nouvelle cascade de perles. Il y eut une pause. Les tulles frais, le seul luxe qui annonçât les prochaines épousailles de la vestale et de l'ermite, les tulles frais semblaient sourire dans le cadre des fenêtres. Marie-Rose, qui était restée à la maison ce soir-là, Marie-Rose ne cousait plus. Jeanne se pencha sur le piano et les morceaux se suivirent avec leur suave simplicité, leur grâce enjouée, leurs appels obstinés et brusquement résignés... De longues notes funèbres, une fantaisie aérienne, une chanson ingénue... L'adolescente demanda : « Qu'avez-vous joué, Jeanne ? » L'aînée se retourna, les yeux clos :

— Des préludes de Chopin. Malheureusement, mes doigts ne m'obéissent plus, Marie-Rose.

Jean Clarambaux contemplait les mains de la vestale, les mains longues et blanches sur

la robe de laine. Il se dressa, approcha de ses lèvres les doigts magiques et les baisa. La fée sourit avec douceur. Ils tricotaient des gilets de laine, lavaient les vitres, donnaient la provende aux oiseaux, repiquaient des fleurs, berçaient le visage de l'ermite et ils lui donneraient aussi de la Musique. Le malade n'ouvrait pas la bouche : pareil à un enfant étonné, il regardait encore les doigts de la jeune femme. Marie-Rose, qui, depuis quelque temps, était devenue songeuse et grave, et que le geste de l'homme avait fortement remuée, Marie-Rose murmura :

— Jeanne, je voudrais bien revenir ici chaque dimanche.

L'aînée regarda longuement sa sœur et tout à coup l'embrassa comme si la cadette eût été une petite fille retrouvée après des années d'anxieuse séparation... Enfin, la nuit attendue vint après une claire journée où le soleil colora les ailes des passereaux qui tous envahirent le jardin : grives gourmandes, merles pressés, sansonnets bavards, pinsons farauds, moineaux malicieux, fauvettes hardies. Le rouge-gorge méditait au sommet d'un rhododendron et une mésange bleue (la mère ou le père de Mouche) vint visiter un vieux nid accroché au pignon. Jean Clarambaux ne

garda que quelques images de la promenade au village : le gravité de Jeanne, l'émotion de Saturnin et de Sophie, la gaîté réelle de monsieur Chantelier, l'attendrissement de Marie-Rose, la timidité de son fiancé. Des visages — et aussi le foulard à pois du bourgmestre. Le vagabond avait traversé des villes et des événements comme un somnambule; seule une figure surgissait parfois de l'ombre et retombait aussitôt dans les ténèbres. Que mangeait-il à midi et à six heures? Que dit-on? Il l'oublia bientôt. Mais il vit autour de lui de bons visages et surtout une image de femme, souriante, émue, veillant cependant sur les siens et sur ses hôtes, accomplissant sa tâche incessante jusqu'au bout, gardant son allure de vestale dans sa simple robe de laine. Sur le piano, et appuyé contre l'énorme pot de terre cuite où, pareille à une lampe, la clivie achevait de s'épanouir, sur le piano, le portrait de madame Chantelier contemplait la maisonnée.

Vers huit heures. Saturnin et Sophie s'en allèrent. Jeanne les embrassa tous les deux avec une émotion qu'elle ne put cacher : ses yeux étaient mouillés. Puis monsieur Vermaes emmena chez une de ses tantes des Flandres, qui était malade et qui voulait voir

la fiancée, monsieur Vermaes emmena monsieur Chantelier et Marie-Rose. Appuyée contre la grille, Jeanne leur recommanda de ne pas rouler trop vite et de revenir le lendemain sans faute pour qu'elle fût bien tranquille. Elle embrassa aussi les trois partants : « Avez-vous votre gilet de laine, papa ? Vos gants neufs, Marie-Rose ? Voulez-vous une écharpe, monsieur Vermaes ? » La voiture s'éloignait sur la chaussée. Il y avait beaucoup d'étoiles et la lande luisait car elle était déjà couverte de givre. La femme et l'homme rentrèrent. Il l'aida à ranger la vaisselle, il vida les cendriers. Elle parlait des êtres chers qui venaient de les quitter, de la journée du lendemain, de ses travaux. Elle parlait sans cesse et sans fin, on eût dit qu'elle avait peur du silence. Mais l'homme se taisait ; il se contentait de sourire au visage souriant. Soudain, elle se tut à son tour et cependant elle fit un dernier effort pour trouver quelques mots encore, car sa bouche remuait. Mais il l'avait prise et enlevée dans ses bras. Les beaux yeux lointains furent brusquement effrayés par le regard ardent de l'homme et la bouche crispée murmura :

— Mon chéri, je ne suis qu'une petite fille.
Le visage de l'homme s'apaisa aussitôt, son

sourire eut une douceur infinie, ses bras serrèrent le grand corps tiède et ses lèvres fermèrent les beaux yeux rassurés.

.....

On ne parla jamais plus de Jean Clarambaux. Sa vie s'était effacée comme le feuillet d'un livre sous un autre feuillet que tournent des doigts indifférents. Parfois, au loin, un homme ou une femme se souvenait encore de son étrange visage d'inspiré du temps passé, mais son nom se perdit bientôt et, au village gris du bord de l'eau, on ne sut jamais qu'il vivait son testament dans un jardin d'exil où le visitaient souvent les silhouettes des vieux morts du pays délaissé. Malgré le temps, l'espace, les vagabondages, les tribulations, Jean Clarambaux rejoignit brusquement ces morts qui n'avaient jamais quitté leur hameau. Car, comme eux, il vieillit désormais entre quatre haies, sous un ciel sans fumée, c'est-à-dire sous le regard du ciel, en retournant et en semant la terre, à mille années de son siècle, les pieds solides dans des sabots, les mains gonflées de graines, de fleurs ou de fruits. Et la pâle et tranquille lumière de la résignation effaça enfin, pour jamais, la mouvante inquiétude qui, depuis toujours, vivait dans les yeux de l'homme.

Les Éditions de Belgique

ont publié

Emile BECKER
Maurice BUTAYE
Emile DANTINNE
Robert DELVOSAL
Désiré DENUIT

D.-J. d'ORBAIX
Maurice des OMBIAUX

Jean DESTHIEUX
Ph. DUTRON
Raolu-H. DUMONT
Marcelle ELCO
Julia FREZIN

José GERS
A. JACOBY

René JAUMOT
Hubert KRAINS
Maurice MARCINEL

Camille MELLOY
André MONTENAS
Rodoïphe PARMENTIER
Louis PIERARD
Renée RAMITZ
Félicien ROUSSEAUX
Justin SAUVENIER
Jean TOUSSEUL

A. VIERSET

Sous le signe de la crise.
La Porte au Brin de Buis.
Contes de la Vallée du Hoyoux.
Anne-Josèphe.
John Cockerill.
Georges Duhamel.
Albert, Roi des Belges.
Le Don du Maître.
Les Verres et les Vins.
Namur la Gaillarde.
Le Maugré.
Liège à la France.
Au Repos des Artistes.
Froissart.
Guidon d'Anderlecht.
Le Génie Bourguignon.
Le Péripatéticien.
Kivu, terre promise.
Un Colonial de Quaf'Sous.
L'Impossible Gageure.
La Dime.
Le Viatique.
Marèse.
Terre Mozabite.
Ouvrez le ban!
Garde à Vous!
Astrid, Princesse de légende.
Figures du Pays.
Moues et Risettes.
Les Hommes Bleus.
Voyages sans Bædeker.
La Raison Inévitable.
Contes à Micheline.
La Belgique, terre de compromis.
Confidences de Femmes.
Patrouilleurs.
Grétry.
Les Oiseaux de Passage.
Le Masque de tulle.
La Croix sur la Bure.
Lutins.
L'Espagne en autocar.

8993
A
ML